GEORGES DENOINVILLE

# Sensations d'Art

**4e SÉRIE**

(*L'Éveil*, bois inédit de P. VIBERT et A. PRUNAIRE).

PARIS
**Librairie des Mathurins**
DUJARRIC ET Cie, ÉDITEURS
50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1902

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/sensationsdart4e00deno

Viberl
A PRUNAIRE SC

# Sensations d'Art

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**La Charmeuse**, Roman. — 1 vol. (Girard, éditeur).

**Sensations d'Art** (1re série), Préface de Jean Dolent. — Lithographie originale par Eugène Carrière (Girard, éditeur).

**Sensations d'Art** (2e série), Deux dessins de Jules Valadon. (Girard et Villerelle, éditeurs).

**Sensations d'Art** (3e série), Préface de Jules Claretie, de l'*Académie Française*. Lithographie originale par Fantin-Latour (V. Villerelle, éditeur).

**Lettres d'Artistes.** — Salons de 1900. (Chamuel et Cie, éditeurs).

---

*A paraître.*

**La Forêt.** — Roman.

---

*Théâtre*

**Jacques.** — Drame moderne en 4 actes.

---

*En préparation.*

**L'Art à l'Hôtel-de Ville.**
**Les Artistes enfants du peuple**
**Une promenade chez les Anciens.**

GEORGES DENOINVILLE

# Sensations d'Art

**4e SÉRIE**

(*L'Éveil*, bois inédit de P. VIBERT et A. PRUNAIRE).

PARIS
**Librairie des Mathurins**
DUJARRIC ET Cie, ÉDITEURS
50, RUE DES SAINTS-PÈRES, 50

1902

# SENSATIONS D'ART

## EDME SAINT-MARCEL (1)

*A Amédée Besnus.*

Si magnifique qu'ait été l'éclosion des Paysagistes de l'Ecole 1830, — qui rayonnèrent autour et à la suite de Jules Dupré, — dont l'originalité personnelle emprunta, elle-même, à l'Ecole Anglaise des Constable, des Gainsborough, et des Old Crom, — sans que l'opinion générale ne fût unanime, toutefois, à le considérer comme un des chefs de la vaillante pléiade romantique, des

1. Avant-propos inédit d'une Etude sur *E. Saint-Marcel*, parue dans la « *Gazette des Beaux-Arts* » des mois de septembre et octobre 1902.

Eugène Delacroix, Paul Huet, Th. Rousseau, Cabat, Flers, Decamps, Marilhat, Troyon, Daubigny, Diaz, Jadin, Karl Bodmer, — qui par son essor ardent vers la nature, supplanta le paysage classique représenté par Aligny, G. Bertin, Alexandre Desgoffes, Paul Flandrin ; — il s'ensuivit naturellement, — comme une conséquence réflexe de cette manifestation grandiose et soudaine, presque anormale, — que la réputation naissante de nombreux artistes, au talent, sinon égal, du moins très proche parent de celui de ces héroïques précurseurs et initiateurs, acclamés à outrance et à juste titre, par leurs thuriféraires, — se trouva submergée, engloutie, noyée par le flot grossissant des dithyrambes enthousiastes, et que, pour des raisons diverses et multiples, inhérentes, en majeure partie, à son origine primordiale, elle fut impuissante, plus tard même, à vaincre l'indifférence publique, à ramener à soi les parcelles jalouses d'une notoriété hautaine, accrochée à de plus hauts sommets inexpugnables, à bénéficier, à son tour, des avantages tardifs d'une popularité inclémente et partiale.

Partiale, la critique de l'époque le devint également, à son insu ; en face d'une pareille pléthore d'exposants, sa besogne se ressentit inévitablement de cette surcharge inaccoutumée, et

d'involontaires injustices furent commises, qui ne lui sont pas foncièrement communes, car il est à supposer. qu'on adressera ultérieurement les mêmes reproches aux écrivains d'art de notre génération.

Mais les lacunes de l'une n'excusent pas les erreurs de l'autre, et si Cals (1) Boulard (2) ont eu leur part de gloire posthume, — Jules Héreau, Chifflart, Victor Dupré, et combien! sont presque encore ignorés du grand public. Qui connaît le peintre Palandre (3) dont certains morceaux de peinture sont dignes de Chardin ?

Aussi bien, le nom d'Edme Saint-Marcel n'éveille actuellement, à la mémoire des personnes qui passent pour « informées », qu'un sentiment de surprise et d'ignorance.

Il sied de dire, que, dans la fièvre de naturisme qui s'empara alors de tous les artistes, ceux-ci, les sincères, virent leurs rangs envahis par les amateurs, trop heureux de pratiquer un genre qui autorisait des loisirs charmants dans les pays suburbains, ratifiait, dans une certaine mesure, l'obligation de s'éloigner *extra-muros,* légitimait et autorisait non moins, et à première vue, sous

1. Cals, son œuvre, Arsène Alexandre.
2. Boulard, son œuvre, Léon Maillard.
3. Bracquemond l'a en haute estime.

le fallacieux prétexte invoqué, de vaquer à la recherche du motif — la rêverie, la flânerie, la paresse ; — se prévalait, conséquemment, d'une élasticité enviable d'enseignement, moins strict et astreignant que celui professé à l'atelier.

Cette perspective enchanteresse provoqua une exode vers les champs, et les bois, d'où découla, parallèlement, l'accaparement du Salon par les paysagistes et pseudo-paysagistes. Ces derniers pullulaient, comme bien on pense, que dirons-nous maintenant ?

La critique se plaignit vivement et redoubla de sévérités envers les amateurs.

Le mirage de la forêt de Fontainebleau galvanisait les esprits ; la célébrité de ses ombrages, propagée par les artistes de la petite colonie installée à Barbizon, Th. Rousseau, Millet, etc... qui avaient découvert sa beauté après Lazare Bruandet (1) y faisait accourir la foule des néophytes.

Et nous voyons Edmond About, dans son feuilleton du Salon de 1857, plaisanter sur le snobisme régnant et railler spirituellement ses conséquences inéluctables. « Lorsqu'un jeune homme est pressé d'arriver, il ne s'enferme pas pour dix ans dans

1. Louis XVI disait, au retour d'une chasse en forêt de Fontainebleau, n'avoir rencontré que des sangliers, et... Bruandet.

l'atelier de M. Ingres, il part pour Fontainebleau. Là, pour peu qu'il soit bien doué, il devient paysagiste en 18 mois ». La teneur ironique et légère de cette boutade à l'emporte-pièce dépeint bien l'état moral des esprits du temps, et précise la lutte ouverte désormais, entre les peintres de figures et les nouveaux venus, paysagistes, — et, dans le mépris affiché des premiers pour les derniers, dont E. About se fait l'écho, elle englobe indifféremment les bons comme les mauvais.

A bien réfléchir, la situation, de nos jours, n'a pas tellement changé, qu'on pourrait le supposer. Les peintres de figures considèrent encore délibérément les paysagistes comme s'adonnant à un genre inférieur. Ainsi, l'exclamation d'Horace Vernet, alors membre du Jury en 1850, est topique :

« Encore un paysage ! hé ! Quand je veux faire du paysage, j'ouvre ma fenêtre ! » A quoi Théodore Rousseau, également membre du jury, répliquait : « Moi, Monsieur, j'ouvre mon intelligence. »

Néanmoins, Edme Saint-Marcel fut loin d'être un amateur, et si la fortune ne lui sourit point et omit de le compter parmi ses élus, — abstraction faite du tempérament particulier de cet artiste — on peut avancer, sans crainte d'être trop paradoxal, que Saint-Marcel fut victime

de sa parité de talent avec des maîtres illustres, ses amis, dont l'éclat fulgurant de l'immortel génie, contribua à ternir les flammes moins vives, mais réelles, du sien, allumé à leur contact.

Exalté par quelques rares critiques, d'autorité incontestable, le plus grand nombre le délaissa. Thoré, si humain, si amoureux de Th. Rousseau l'oublia. Et Saint-Marcel, manqua, comme on dit, vulgairement, le coche, et resta en route.

La critique, je ne saurais donc trop le répéter, est profondément injuste, sans admettre pourtant qu'elle agisse avec préméditation. Le champ de son labeur journalier est trop vaste, trop complexe, mais aussi, avec quelle subtilité, blâmable, certaines individualités dédaignant les timides, les inquiets, les modestes, vont volontiers au devant des artistes qui détiennent habituellement le record de la popularité, de la mode, trop souvent, disons-le, quitte à mériter en revanche, l'aspostrophe brutale dont Courbet gratifia Castagnary qui l'avait louangé ; — apostrophe mal appliquée en l'occurrence, à un écrivain d'immense valeur, et que la charité de cœur professionnelle aurait dû mettre à l'abri d'une semblable suspicion gratuite et erronée de la part du maître d'Ornans :

« Ce garçon-là, disait-il, a raison de faire mon éloge. Çà le fait connaître. »

Edme Saint-Marcel n'eut jamais la satisfaction d'amour-propre de pouvoir s'exprimer, à bon escient, avec une sécurité si parfaite.

## MAXIME MAUFRA

Mars 1901.

Après Monet, Pissaro, des maîtres !... Maufra, leur digne continuateur, presque maître, déjà lui-même, — et M. Maufra, que j'estime, ne m'en voudra pas d'une restriction, émise, en la circonstance, exprès, comme une galante flatterie envers l'âge de cet artiste, — permettant d'escompter encore bien de bonnes surprises de sa part, — autres que celles qu'il nous a ménagées, aujourd'hui.

Un peintre, tel que lui, me saurait mauvais gré de clore d'un brevet définitif de maîtrise, sa carrière, — qui ne s'arrête pas à une date, mais qui continue et doit aller au-delà des espérances promises, réalisées jamais, — puisque on a tout

à attendre de tempéraments comme le sien, ne pouvant que s'affirmer au centuple et se compléter davantage, par la suite.

Le peintre, non plus que le poète, n'ont le devoir, ni le droit, d'obtempérer, *manu militari*, à des conditions que des esprits lassés voudraient leur infliger, — sortes de classifications d'historiographes tendant à rapetisser, à enserrer l'œuvre d'un homme en des liens de servitude qu'il ne lui siérait plus ni d'enfreindre ni de dépasser?

Car je ne crois pas juste, de diminuer, avant qu'il importe, le champ vaste des expériences, où l'artiste, comme le lettré et le savant, explorent à l'infini, tant qu'ils s'y sentent incités par des facultés viriles prépondérantes.

A peine l'œuvre de toute une vie autorise quelquefois, un contemporain, à promulguer un jugement impartial !

Aussi bien, dans le but, sinon intéressé, du moins diplomatique, d'exalter ou de faire le rhéteur, — on ne saurait, selon moi, sans péril, infliger une cote au talent, en pleine production.

Je donnerai, comme preuve de l'évolution incessante, l'exemple de cette magnifique école impressionniste, qui régénéra la peinture moderne, et à l'influence de laquelle, d'aucuns, vainement, essaient d'échapper et de se soustraire.

S'il n'est point dans ma pensée de dire que

tout l'art finit là où l'impressionnisme commence, et sans avancer, imprudemment, que cette école constitue en soi, comme une matière de critérium inattaquable à l'avenir, — de même, je n'oserai affirmer que M. Maufra a dit son dernier mot et qu'il a atteint les ultimes sommets où ses forces désormais l'abandonneront.

Evidemment, dans cette exposition de Maufra, chez Durand-Ruel, où je retrouve des œuvres datant de 1895-97-98-99-1900, cet artiste a prouvé aujourd'hui, comme hier, un summum d'expression large, qui lui est personnelle.

Il y est arrivé presque tout d'un bond, ou si vous aimez mieux, par élans progressifs, qui procèdent tous de sa vision initiale et de ses moyens originaux.

Maufra peint avec une fougue rare, avec une brillante impétuosité, qui l'ont entraîné presque aussitôt à *accrocher le motif*, en laissant subsister ce cachet surprenant de vie intense et de nature, dont ses œuvres débordent.

La rudesse d'expression de facture n'est jamais un défaut quand les valeurs sont justes et Maufra, je le dis, est peintre avant tout et surtout. Il sait et il voit...

Si jadis on put reprocher à son œil d'embrasser de trop exagérés espaces que le cadre ne contenait plus, il sut facilement, durant ces der-

nières années, coordonner mieux ses compositions et les choisir sans en amoindrir le charme synthétique et la forte saveur.

Ces pages de décors qui restent de prestigieuses évocations de cet éternel décor que nous donne la nature en certaines régions à caractère, telles que l'Ecosse et la Bretagne, explorées superbement par Maufra, sont aussi et plus des *tableaux*, d'où s'essorent des témoignages indiscutables de haute suggestion morale et terrienne.

Car, nul, mieux que Maufra, ne rend l'âpreté du sol de Bretagne couvert d'ajoncs, la tristesse des pierres grises de ces « *Villes de granit* », aux tonalités si étranges et émouvantes ; en opposition avec des œuvres telles que le *Coteau* d'une ampleur de coloration remarquable, cherchée dans une gamme symphonique, chaude, de vert, de rouge et de bleu.

Et si nous parlons de symphonies, M. Maufra nous en donne des témoignages exquis en ses séries de *Marines* étudiées, fines, soutenues, et ses *Clairs de lune*, troublants et énigmatiques.

Et c'est donc qu'il est vrai, qu'un artiste très personnel, je le répète, peut différer parfois de langage et s'exprimer en des dialectes différents.

Ainsi Maufra, me paraît hésiter, encore entre deux modes de persuasion, très attirants et qu'il faut choisir. Si bien qu'il est loin, je l'ai dit,

d'avoir dit, lui, son dernier mot et que je ne m'empresserai pas de l'inféoder à certaines natures artistes n'ayant qu'une seule corde à leur arc, et ne sachant tirer qu'un son de leur instrument !...

De Maufra, peintre et poète, nous devons nous attendre à des évolutions futures, de nature à propager, nous n'en doutons pas, la plus réelle durée de sa notoriété, qui n'est pas sans lendemains, — comme tant d'autres, — illusoires !...

## LES SALONS DE 1901

### Société Nationale des Beaux-Arts.

VUE D'ENSEMBLE. — REMARQUES GÉNÉRALES. — IMPRESSION FAVORABLE.

22 avril 1901.

Les deux sociétés rivales ont donc enfin pris possession du Grand Palais, qui leur fut dévolu spécialement. — Par une étrange anomalie — laquelle ne devrait pas être si nous étions un peuple plus respectueux et convaincu des beautés de l'art et de sa dignité, — ce palais servait la veille encore, de lieu d'exhibition aux concours agricole et hippique.

Aussi bien, doit-on avouer que les architectes durent subordonner les dispositifs de leur plan

à toutes les multiples exigences de ces marchés à côté, et que, sauf, les salles du 1er étage, celles de l'entresol conviennent médiocrement à une exposition d'œuvres artistiques. Ces dernières galeries sont enterrées, froides, et l'on sait l'impression défavorable qu'elles firent sur le public le jour de l'inauguration des Grand et Petit Palais, en 1900.

La Société nationale des Beaux-Arts occupe la partie ouest du Grand-Palais et son entrée est avenue d'Antin. La Société des artistes français, formant un groupe plus compact d'adhérents, s'est réservé la partie est, dont l'entrée est avenue Alexandre, en face du Petit-Palais.

A vrai dire, ce qu'on continue par habitude, à appeler toujours le Champ-de-Mars, n'est pas le plus mal partagé, puisqu'on accède aux dix-huit salles affectées, exclusivement à la peinture, par les larges escaliers prenant pied, de droite et de gauche, dans la loggia monumentale.

Le décor, vu des galeries, est suffisamment somptueux, pour compenser la tristesse morne des salles de dessins, d'objets d'art et de gravures, ainsi que l'absence presque complète de jardin.

Naturellement, pour ses besoins plus étendus, la sculpture de la « Société des Champs-Elysées » s'est emparée (j'admets parfaitement que la répar-

tition fut courtoise), de la totalité de la piste. Le Champ-de-Mars a dû se contenter d'un étroit pourtour enclavé entre le fer à cheval formé par les deux escaliers descendant des galeries dans le jardin et limité par un portique.

Les deux Sociétés ayant chacune leur autonomie particulière, il est naturel qu'on établisse des guichets payants à cet endroit, pour les personnes désireuses de visiter du même coup les deux Salons. Et c'est pourtant la seule distraction qui sera un tantinet nécessaire, le jour de l'ouverture du Champ-de-Mars, afin de se délasser et respirer un peu,—de pouvoir franchir la barrière et d'aller s'asseoir dans les Champs-Elysées, si on fait crédit toutefois ce jour-là, ce qui est présumable.

Enfin, ne récriminons pas, outre mesure; une fois que les deux expositions batteront leur plein, — à part ce petit désagrément de montrer patte blanche constamment, et celui, plus intensif, que nous signalions plus haut, — l'installation de la « Nationale » sera convenable.

Je tiens à exprimer personnellement, tout d'abord, mon contentement de critique, dont on a allégé la tâche, puisqu'au lieu de 1492 tableaux, — qu'on comptait en 1899, — il n'y en a plus à examiner que 932.

Quant au défaut de places dont on a tant parlé,

et dont la raison justifierait ainsi l'hécatombe que le jury s'est payé le luxe de s'offrir, au détriment d'un tas de pauvres bougres, admettons plutôt qu'elle est d'invention assez risquée et bien trouvée pour se disculper.

Tant que les sociétaires et associés exposeront d'office cinq toiles, et que certains artistes favorisés pour une raison ou une autre, détiendront des salles entières et couvriront de leurs œuvres des pans complets de murailles, le même écueil subsistera, en mépris d'une répartition plus démocratique qui devrait prévaloir. De même, aux Champs-Elysées, tant que les membres du Jury et les hors-concours exposeront deux toiles, de droit, l'ère des injustices — obligatoires et forcées — non seulement sera loin d'être close; mais les locaux, — devant la pléthore existante d'artistes en tous genres, — seront de plus en plus insuffisants, et il n'y aura plus de palais assez vastes pour contenir les manifestations annuelles d'art moderne.

Ces quelques remarques soulevées — la critique ne devant jamais perdre de vue ce principe que nos institutions doivent sans cesse être améliorées, pour le bienfait du plus grand nombre et des intérêts humains ultérieurs, mieux que dans le but de proroger indéfiniment des privilèges excessifs que le bon sens condamne comme

ayant fait leur temps, — je constaterai, non sans plaisir, la bonne tenue homogène de ce Salon, exempt de turbulence et d'incohérence, et n'accusant pas cette recherche fébrile *du nouveau*. Sans tendance particulière, il est reposant et décèle des efforts sérieux, vers un art plus simple et recueilli, qui est le vrai.

Je ne sais pas ce que révèlera l'autre Société, mais le Salon de la « Nationale » me paraît assez concilier les deux modes d'expression que tout maître ne peut manquer de recommander à ses élèves, comme étant les conditions *sine qua non*, du programme à réaliser : serrer la nature d'aussi près que possible et ne pas se départir de cette sincérité qui procure seule l'originalité et procrée vraiment l'œuvre d'art !

Le système d'analyser les œuvres, en suivant le n° d'ordre de chacune des salles, me semble préférable et plus facile à observer au Champ-de-Mars qu'aux Champs-Elysées où la classification séparative des genres s'impose plus, dans la nécessité de s'y retrouver et de surmonter méthodiquement, la pénible entreprise de rendre compte de milliers de tableaux si disparates de formules les uns les autres.

*
* *

## Peinture.

1re *Salle.* — Ce Salon est en quelque sorte un Salon d'honneur ; aussi l'œuvre du maître regretté Cazin, resplendit-elle au milieu d'un panneau. La mesure d'exception dont l'œuvre de Cazin bénéficie, — (on lui a accordé 7 places au lieu de 5), est trop naturelle pour qu'elle rencontre autre chose qu'une unanime approbation.

Ici, sont exposées des œuvres que nous connaissions. « Souvenir de fête à Paris », appartenant à la Ville de Paris ; « La Charrette », tableau si éloquent et dramatique, avec la note colorée de l'arc-en-ciel et celle de soleil éclairant les fonds et les faisant fuir sous le ciel gris et plein d'ondées. « Le Château-Rouge à Samer » ; « Le Moulin cassé » ; « Un Canal en Flandre » ; « L'Etang » ; « La Bergerie ».

Mieux on connaît Cazin, plus la distance s'efface entre lui et Millet, après lequel il vient directement.

L'œuvre de Cazin est encadrée, d'un côté, par « Œternum transvertere », panneau-pastel de M. Desvallières, d'une symbolique expression. M. Desvallières est un érudit, incontestablement,

il a du talent, beaucoup. Et cependant, son art est dépaysé ici, convient peu à la foule ; il nous étonne nous-mêmes, mais ne nous émeut point. Nous aimons la vie, M. Desvallières la chante à sa façon qui est lugubre. C'est un pire destin qu'il nous offre, et il est loin d'égaler comme couleur et dessin, son maître Gustave Moreau.

Par contre, M. Zuloaga encadre l'œuvre de Cazin de l'autre côté. M. Zuloaga vient d'entrer, je crois bien, s'il n'y fut déjà, au Musée du Luxembourg. Cet artiste est né en Espagne. C'est dire assez qu'il a de la couleur, qu'il clame la vie, la joie, l'amour et la jeunesse. Il a fort raison, ma foi.

Il intitule son tableau, très important « Promenade après la course de taureaux ». Des dames, nobles madrilènes, splendides dans leurs atours, sémillantes, radieuses de gaieté pétillante dans les yeux et les lèvres fleuries de sourires, se pavanent et goûtent aux fruits, aux oranges, qu'un jeune nègre leur offre sur un plateau.

Quelle harmonie chantante et combinée de robes de velours rouge et de soie grise aux reflets brillants. Celle de la dame au premier plan est étonnante de justesse, et en rapport avec la veste brune de la cavalière lointaine, qui relève l'intérêt de ces groupes de figures et relie

le sujet principal aux fonds de paysage montagneux et âpre.

C'est une œuvre, à laquelle nous pourrions faire le seul reproche de s'écarter des lois exclusives du plein air et de rappeler trop les maîtres anciens ; mais c'est de l'art avant tout, et, en le félicitant, je n'en veux pas plus demander à M. Zuloaga qui pense comme il sent et voit, et dont l'œuvre garde un haut cachet de réalisme élégant et un accent bien national et personnel.

Le tableau de portraits de M. Jacques Blanche (MM. André Gide, Rouart, Chanoin, Ghéon, Athman-ben-Sala, au Trocadéro (Exposition de 1900) est intéressant et étudié, mais de par le fait de la composition, peut-être un peu alourdie et resserrée, présente moins d'originalité et d'attrait, que son « Réveil » d'enfant sur la chaise, si joli. Que l'expression de la physionomie est amusante et le dessin des mains gracieux et savant.

Les deux portraits de dames et celui de M. P. Escudier, de M. A. de la Gandara, ont les qualités de mondanité hautaine et la distinction que nous connaissons chez ce peintre, mais sa « Jeune femme, endormie » exerce surtout sur moi le charme que j'éprouve à contempler une délicieuse gouache de Fragonard.

Le « Portrait de Master W. P. Waters » de M. Rolshoven est bien peint, mais que la draperie qui l'entoure est lourde et m'ennuie. Il fallait, ou traiter ce portrait sur une toile plus petite, ou accompagner l'enfant d'un chien, par exemple, et portraiturer les deux, ainsi qu'en a usé, avec beaucoup d'habileté et de souplesse de métier d'ailleurs, M. Glehn, dans ses « deux amis » (Salle XV).

Les « Paysages » de M. Willaërt, un belge, « la Place de l'ancien béguinage à Gand », « Vieille petite rue à Gand », le « Quai du marais « à Gand » sont bien de lumière et dans l'atmosphère, et je retrouve chez eux, en plus, les mêmes vertus d'art national que j'estime particulièrement partout où je les rencontre.

*Salle II.* — La « Marie-Magdelena » de M. Le Riche a de l'émotion et de la couleur. La scène est dramatique sans effort autre pour la rendre, que l'évocation héroïquement simple et humaine, du baiser d'une femme ardente et belle à l'homme mort.

« L'Ecce Homo » de M. Aublet est aimable, comme le sont aussi « Femme, Tribu des Souassy » (Tunis) « Sous le Sycomore », « Effrayée par un cygne », « Visitation ».

« Les Portraits » de M. Weerts, sont d'un art

insuffisant à me faire oublier celui si pur de Clouet, qu'il ne rappelle aucunement et que je cite simplement pour mémoire « Un retour de Cythère » de M. Métivet, qui est bien loin d'égaler « l'Embarquement » pour la même destination, de Watteau.

*Salle III.* — Le « Baiser du Soir », de M. Eugène Carrière...

Une illumination !

On sait ma prédilection pour ce maître. Dernièrement, j'ai eu l'occasion de la manifester à propos de son exposition de « Maternités » chez Bernheim. Sans parti-pris, sans idée préconçue, je ne sais pas d'œuvres d'artistes qui m'émotionnent plus que les siennes, tant et à cause, que Carrière ne se départ pas de sa haute évocation morale de l'humanité, non plus que de l'honnêteté de ses conceptions. Enfermé comme dans une tour d'ivoire de ses rêves immuables, Eugène Carrière poursuit la conquête de l'âme, et dans cette enquête physiologique, il se montre sans cesse conséquent avec lui-même et demeure éminemment original et français. Je ne lui vois pas de rival l'égalant ni le surpassant. Son plus beau titre est d'être unique et de communier chaque jour, à chaque minute, au-dessus de ces têtes charmantes qui personnifient les grappes fertiles

de la Vie attachées à la source de la Maternité féconde et richissime !

M. Anquetin dans ses « Portraits de MM. Paul et Victor Margueritte », que je juge très ressemblants, obéit à des pensées suggestives qui le hantent à son insu. Hier, il s'ingéniait à instaurer Michel-Ange ; aujourd'hui, il suggère l'idée de quelques portraits de Delaroche, sur lesquels on aurait passé un glacis roux, afin d'essayer de sauver son dessin toujours défectueux.

M. Edouard Saïn expose deux fins portraits : celui de Mme la Comtesse P. de M., et de Mlle Juliette Blum (Gymnase). La « Liseuse » de M. Potvin a le faux air d'une figure de Ribot poussée au noir.

« L'adoration des Bergers », de M. David-Nillet, s'inspire d'une piètre présentation de rédemption moderne qui sonne faux et creux. Il fallait qu'il reconstituât entièrement la scène biblique avec les costumes des pasteurs et l'environnement merveilleux et légendaire, à la manière de Murillo, — et qu'il s'abstînt d'auréoler de nimbe la tête de ce pauvre petit être grotesque, pareil à une poupée informe, bercée par une femme d'allure insignifiante, entourée elle-même de gens qui ressemblent aussi peu à des bergers que M. J. Béraud à un grand peintre, dont il n'a physiquement que la taille de cuirassier,— et à un profond

sociologue, — dans son « Christ lié à la colonne » d'intention et d'allusions moralement perfides, mauvaises et dangereuses !

« Les Visites », « Partie de dames » de M. Saglio ont un attrait presque documentaire et dépeignent des mœurs bourgeoises. Je souhaiterais voir ces sujets traités en des dimensions plus restreintes et conserver ainsi le caractère anecdotique du tableau de genre.

Le « Portrait de M. André Chevillon » de M. René Ménard, est bien ; « Le troupeau », « Le fleuve », Terre antique (le temple), sont bien aussi comme tout ce que fait M. René Ménard. « La Tour des Dames » de Mme Marie Duhem, est un excellent tableau très bien conçu, dans une gamme aérée et matinale, de même « Portrait », « Jardin au Matin ».

M. Henri Duhem voile de mystère et de mélancolie ses deux œuvres belles, le « Chemin creux » et « La Mort ».

Les paysages de M. Courtens sont deux tableaux remarquables, « la Chevrière le matin » et sa « fin d'automne vers le soir », auprès desquels détonnent sensiblement les « paysages de Sologne » de M. Damoye, d'un faire aussi agaçant, à la longue, que peut l'être celui, dans un autre genre, de M. Louis Deschamps.

J'ai noté encore dans cette salle, les esquisses

lumineuses de M. Braquaval, « Au bord de la Meuse » « Matinée d'hiver » de M. Albert ; « Les Champs-Elysées » de M. Réa ; « Le quatorze juillet, rue Brise-Miche (Cloître St-Méri) » de M. Biessy et les paysages de M. Dauchez parmi lesquels je retrouve le « Troupeau » ; « Lande ». Mais est-ce l'effet d'un éclairage défectueux, jamais ils ne m'étaient apparus aussi sombres et fuligineux. Je le regrette d'autant plus que cet artiste a le sentiment très écrit des horizons sublimaires et des immensités terrestres.

*Salle IV.* — La « Cathédrale » de M. Gaston Prunier incarne l'arche sainte dont les voûtes touchent au ciel et côtoient l'Infini. Au pied de la chapelle éclairée, les fidèles sont agenouillés et l'idée de l'artiste fut de faire ressortir la majesté colossale du temple, sous les arceaux duquel s'essorent les ardentes prières vers les cimes célestes accessibles à un petit nombre d'élus. M. G. Prunier a réussi à dégager le rêve de la réalité et à nous impressionner.

M. José Frappa a envoyé trois très bons portraits de M. Bartholdi, MM. I, F. et Henri L.

« Les vues de Venise » de M. Iwill ont un charme tout spécial de grandeur et les paysages de M. Le Camus « Le jardin de La Fontaine, à Nîmes », la « route de Villefranche » un éclat très vivant.

*Salle V.* — De M. Delance, son tableau représentant « Le Père Didon et ses collaborateurs » (Arcueil en 1895), est une œuvre commandant l'attention et estimable à plusieurs titres. Elle nous donne quelques physionomies de ces moines ardents et instruits et nous fournit quelques renseignements sur leur vie intime.

Mais l'action faisant entièrement défaut, ce tableau pouvait être exécuté dans des proportions plus modestes et il eut gagné infailliblement en intérêt.

Dans « La mort de la petite Courtisane » — (O terre, sois-lui légère, elle a si peu pesé sur toi) » — M. Georges Callot a enveloppé de cette même coquetterie, qui est comme la fleur du talent gracieux de cet artiste, la tristesse de l'ultime fin.

Un « portrait », assez sec de M. Berteaux ; des « Paysages », de M. Moreau-Nélaton, traités à la diable, que j'avais pris au début pour des pastels. Ceux de MM. Chudant et Eliot, et de M. Victor Gilsoul (paysage du littoral belge) bien lourd de facture et sombre d'aspect, ne valant pas, certes, son « Crépuscule » entré tout nouvellement au Musée du Luxembourg.

*Salle VI.* — Fort probablement, car ce tableau ne figure point sur le livret, M. Lucien Simon

n'avait primitivement pas l'intention d'exposer sa « Fête de Bretagne », que j'ai admirée, sans restriction, chez Georges Petit, et qui se tient superbement ici, à côté de la « Procession » (1), une œuvre très voulue et synthétique.

Le seul défaut, — et je le répète encore, — la « Procession » est une œuvre de tempérament puissant et un des efforts les plus évidents de ce Salon, — tient à une certaine froideur résultant de la facture un peu creuse. Je souhaiterais voir les figures — principalement, — peintes à la façon de Courbet. (M. Simon comprendra et ne prendra que ce qu'il y a à retenir de cette idée que j'émets modestement, sans l'inciter aucunement à imiter le maître d'Ornans, — en tout cas, dans une tonalité plus réchauffante, tout en lui conservant les valeurs de ces gris, blancs et noirs des vêtements, s'enlevant sur les fonds dénudés et également gris et un peu froids, je n'en disconviens pas). Mon objection porte plus sur les physionomies pas assez soutenues de métier. Je trouve le même reproche à faire aux « Portraits » de M. L. Simon, mais je ne suis pas en peine de cet artiste, et sa « Fête » est d'un heureux augure pour l'avenir.

De M. Simon à M. Maurice Denis, il y a quelque différence. Autant le premier est un artiste

1. Ce tableau figure au musée du Luxembourg.

sincère, épris de fortes visions de nature et peintre, autant M. M. Denis s'efforce de nous persuader qu'il est un naïf ayant la grâce des Primitifs. Il n'en a toujours pas la couleur et sa gaucherie frise trop visiblement la charge pour qu'on puisse le prendre au sérieux et le discuter. Si d'aucuns font quelques trouvailles dans son « Hommage à Cézanne », nous ne pouvons que nous divertir follement des portraits ressemblants comme des caricatures réussies, de M. P. Redon, Vuillard, Vollard, M. Denis Sérusier !! Ranson, Bonnard, Roussel.

Le titre du tableau de M. Giran (Gaîté mûre), dépeint bien, quand on connaît l'œuvre, l'ère règnante d'allégresse générale produite par les effets du champagne, à la fin du repas, où les convives, très allumés, se sont déboutonnés, comme on dit vulgairement, et taquinent leurs voisines qui se défendent mollement. Il y a de la lumière, de l'air, de la bonne humeur. Sans m'arrêter à Jordaëns, ce tableau me rappelle beaucoup du Roybet, un Roybet impressionniste qui ferait clair, lumineux et moderne.

Les « Portraits » de M. G. Courtois sont bien, très bien, mais pourquoi maintient-il ses figures dans une coloration bise, roussâtre même, qui laisserait supposer qu'il ne portraiture que des créoles ?

« L'accident » une impression très truquée, de M. Truchet. Celles plus sincères et vraies, de M. Lebourg, en ses paysages ; de M. Ulmann « Le quai aux fleurs » ; de M. Lagarde « L'inondation », « Entrée de village », « La neige », « Les masures » M. Claus, « le vieux sapin », l'aîné de celui qui vient d'entrer au Musée du Luxembourg ; M. Waidmann : « La vieille église de Saint-Lunaire », « Soir d'été ».

Je cite encore « Après-midi de fête ; Ile de Bréhat » de M. Kœnig.

*Salle VII.* — De M. Raffaëlli, les « vues de Paris », de « Notre-Dame » d'indication fine, spirituelle, vivante, et le portrait d'une « Demoiselle d'honneur » que je vous abandonne, si belle fille soit-elle.

De Mme Rœderstein, des œuvres qui éveillent l'idée d'Holbein. « Portrait de l'auteur », « Grand'-mère tricotant ». Savez-vous que c'est beau, tout simplement, et que les « Sœurs » valent bien certaines fillettes de M. Henner.

M. Boulard est peintre, très peintre, mais il se contente d'imiter son père et de faire vieux. Je le déplore absolument.

Les « Portraits » de M. Aman-Jean sont délicieusement alanguis, frais, les physionomies rêveuses. Cet artiste a le sens décoratif inné, le sens des harmonies douces et tendres.

M. Veber conte toujours et enlumine à plaisir de petites merveilles d'imagination vagabonde et toujours il amuse, avec des œuvres qui vaudront très cher plus tard.

*Salle VIII.* — Le « portrait de Mme G. M. » de M. Dagnan-Bouveret est mieux qu'un simple portrait. Il a l'intérêt d'une œuvre de beau langage expressif et distingué.

M. Dinet expose quatre tableaux, parmi lesquels le plus important est celui du « Fils d'un Saint-Mrabeth porté en triomphe par la foule » curieux, attrayant et d'une belle lumière. M. Dinet est, parmi nos orientalistes, le plus personnel et volontaire. M. Zacharian s'use à répéter la même nature morte enfumée. « Des Portraits » et des « Fleurs » de M. F. Lottin qui me ramènent avec plaisir devant celles de Mme Lisbeth Delvové-Carrière, à ses « Coings et verres reflétés », à ses « cuivres et roses » « verres de Venise et orchidées ».

*Salle IX.* — Du portrait de Mme C., de M. Zorn, j'aurais garde de médire le moins du monde. Le modèle est charmant, mais son ennui perce involontairement d'être traitée avec cette brusquerie.

Les femmes veulent des égards plus doux,

M. Zorn, et vous l'avez littéralement sabrée, cette pauvre Mme C. Enfin !...

De M. Emile Bastien-Lepage, j'ai retenu le portrait de son frère et une petite figure de menuisier. Cet artiste marche sur les brisées de Jules Bastien-Lepage ; je ne l'en blâme pas.

M. Baudoin, dans ses « Fresques », plagie Puvis de Chavannes, qui n'est plus là pour protester.

Entre les « Intérieurs » de M. Lobre et ceux de M. Gay, j'hésite, car ils ont tous deux beaucoup de mérite. Néanmoins j'irai peut-être plus volontiers à M. Gay, plus clair, plus moderniste, mais c'est une préférence que je n'impose pas.

« L'effet de soir, à Camaret-sur-Mer » et « Clair de lune sur l'eau » de M. Richon-Brunet, sont d'indication un peu sommaire. De loin, c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

*Salle X.* — La « Vision antique » de M. Fourié est une belle étude de chairs, et d'un peintre traitant le nu en praticien habile et consommé.

M. Charles Cottet a un tableau principal, « Au pays de la mer, nuit de la Saint-Jean », qu'il exposa, en plus petit, le mois dernier, chez Georges Petit.

Ce que je pensais de cette œuvre, hier, je le pense encore aujourd'hui, bien que la composition dernière soit légèrement modifiée. Le

pêcheur, vu de dos, dans l'esquisse, et attisant le feu, est ici remplacé par des blocs rocheux. C'est un détail sans importance. La scène est la même. Hommes, femmes et enfants s'extasient en des poses naturellement simples et béates en face le feu, d'où les flammes, chassées par le vent, tourbillonnent d'étincelles, auprès de leurs visages, sans qu'on y relève trace quelconque d'émotion passagère. M. Cottet, séduit évidemment par le caractère d'étrangeté de cette scène, a voulu dégager de cette vision son sentiment poignant de spectateur. A-t-il réussi? J'en doute. Je crois, qu'au lieu d'un chef-d'œuvre qu'il était capable de faire, il n'a donné qu'un tableau passable, sans parti-pris lumineux, sans sacrifice, abusé par son idée arrêtée de rester *nature* et de ne pas enfreindre cette note crépusculaire qui est juste, peut-être, mais, que dans l'intérêt de son tableau et de l'art, il eût dû exagérer et outrepasser en reculant l'heure de son nocturne.

Si je compare la « Marine » (Hollande) de M. Guillaume Roger, aux « Bateliers » de M. Wéry, qui viennent d'entrer au Musée du Luxembourg, l'avantage reste à ce dernier artiste.

Les deux tableaux sont de sérieuse dimension. Seulement M. Wéry fut moins préoccupé de donner à ses personnages et à ses bateaux, une importance principale ; au lieu d'un bateau, il en mit

plusieurs, la composition y gagna, l'intérêt également, et les qualités de son art sont d'une donnée moins tapageuse que celle de M. Roger, dont le tableau, toutefois, m'a arrêté et subjugué par son côté de belle franchise de lumière.

Le paysage « Ciel d'orage » de M. Laurent, est plus sincère que ceux de M. Durst qui a la facilité abondante de ses devanciers Defaux et Pelouze.

M. La Touche eût inventé la couleur, si Van Eyck et Rubens ne l'avaient trouvée avant lui. J'ai plus de plaisir, décidément, à admirer une de ses œuvres isolées, qu'à les contempler en grand nombre, où alors, le côté factice de l'art de cet artiste, me déroute et m'éblouit.

Je cite de M. Robert Bunny, « Danse algérienne » et « l'âge d'or » qui me rappellent certaines figures de Dannat.

*Salle XI.* — De M. Louis Picard, « Portrait de Mlle X..., blanche étoile s'enlevant avec délicatesse sur le bleu du ciel, de ravissants tableaux « Petite marchande de statuettes », « Un bar », « Femme à la rose ».

De M. Anglade, « Quadrille parisien », « Gitanas », « Danse espagnole » du Besnard et du Brangwyn avec une pointe de Toulouse-Lautrec, alliés ensemble. La « Danse espagnole » est mer-

veilleuse de caractère national et bien étrange. « L'Eglise de Wondelgem », « Neige », « Ciel d'orage », de M. Buysse ; « Les marines » de M. Mesdag.

*Salle XII.* — Le « Portrait de Mme S. » de M. Victor Scharvf ; ce peintre expose pour la première fois au Salon. Je le félicite de son portrait ; il est bien dessiné, joli de grâce et d'allure tant soit peu apprêtée cependant. Autre grief. Il a accusé un tantinet trop la nuance jaune bouton d'or du fauteuil qui me tire l'œil. Le pot d'azalées, sur le meuble, suffisait à réveiller le portrait, puisque M. Scharvf a craint de mettre un bouquet de ces fleurs rouges au corsage noir de Mme S., avec le ton sombre duquel elles se seraient fort bien harmonisées. Mais ce portrait est bien peint et charmant. Il doit être ressemblant.

MM. Tournès et Berton se ressemblent dans leurs œuvres, comme deux frères jumeaux. Leur talent est exquis à tous deux. Préférer l'un, serait déflorer l'autre. Je les admire également.

Ce que je disais de M. Boulard, je l'appliquerai volontiers à M. Georges Griveau, aussi bien qu'à son frère Lucien Griveau. Ils font du convenu, il n'y a pas à dire, et exploitent sans cesse la même note vieillotte.

*Salle XIII.* — M. Prinet a peint une idylle

romantique et romanesque. « La Sonate de Kreutser » ; « La Femme au canapé ». Ces œuvres sont certes d'une moralité moindre que « La malédiction paternelle » et l' « Enfant prodigue » de Greuze ; mais elles passionneront comme la lecture d'un roman de Dumas fils. Ces pages de fièvre et d'abandon amoureux sont peintes dans une gamme un peu fanée, ainsi qu'il convient à ces sortes de scènes du passé où les Rigo triomphaient facilement de leurs élèves et les enlevaient... Dans cette salle, je cite les portraits de Mlle Breslau ; de MM. Lavery, Edelfelt, Vallée. Les paysages pareils de M. Lhermitte, ceux, troublants, de M. Le Sidaner.

*Salle XIV.* — Je considère la « Féerie intime » de M. Besnard comme le délassement et la fantaisie d'un artiste qui se joue des difficultés de la lumière et s'amuse avec une sorte de crânerie, à rechercher des oppositions de demi-teintes et des éclairages particuliers. A ce titre, cette gentille odalisque dont la pénombre obscurcit le visage, tandis que son séant s'étale et déborde plantureux et provocateur, sous la clarté d'un chaud rayon — est un témoignage très convaincant de l'état d'âme de ce peintre, qui laisse heureusement transpercer parfois plus d'intellectualité et de pensée sur les physionomies de ses portraits,

quoique celui de Mme X, soit bien blafard, mais traité avec cette virtuosité éclatante qu'on ne peut refuser au maître Paul-Albert Besnard.

Une bonne étude de « dos » de M. Margueré, « Nilking » de M. James-Charles.

Des ébauches vibrantes, études à la Daumier, un Daumier plus rubescent encore ; je parle de M. Hochard, dans ses toiles de la « Fête-Dieu à Orléans » ; « Sur le parvis de la cathédrale », « Procession du soir ».

D'excellentes et lumineuses « Marines » parmi les meilleures de ce Salon, de M. Le Goût-Gérard. « L'entrée du vieux bassin » ; « Retour du pardon », des « Paysages » de M. Costeau, les études « d'Eglises » de M. Pierre Prins, que nous retrouverons aux dessins, avec le pastel d'un « Petit vallon breton » dans lequel sont écrits cette même sincérité, et ce même accent de vérité que je constate en l'œuvre d'ensemble de cet artiste.

« Portrait de Mme X » ; « Sidi-Oucha (près Nemours, Algérie), « Le soir », « Femme sur la terrasse » de M. Girardot. De M. Flandrin, des peintures, genre fresque, un peu massives et épaisses d'exécution et de forme. « Portraits d'artistes » ; « Dante reconnaît Béatrice au seuil du Paradis ». « La colère d'Othello ». Des « Paysages » de M. Morrice, trop éteints vraiment, de la

part d'un artiste ayant un talent bien savoureux et franc.

*Salle XV.* — L'art que M. Guiguet met dans ses « Lecture au jardin », « Scène d'intérieur », « Le vieux puits », « Petite fille à la poupée », est simple, honnête et vécu, joliment distingué et plein d'attrait séduisant.

Les « Routes ensoleillées et poussiéreuses de Provence » de M. Montenard. Son « coup de vent de mistral » ne me satisfait pas complètement. Certaines décolorations me choquent ou je ne les comprends pas.

« Promenade du dimanche » de M. de la Nézière ; de fines études de M. Lebasque ; un bon tableau que le « Bénédicite » de M. Ambruster, très clair, très étudié.

M. Dagnac-Rivière me séduit infiniment, comme toujours, avec sa « Boucherie Saharienne », « Barques napolitaines », « Retour de la Fantasia ». Il sait mettre en ses toiles de la vraie chaleur d'orient et l'exécution est souple, riche et en belle pâte. « Saint-François prêchant aux poissons » et « Fin de journée » de l'art un peu mystique et délicat de M. E. Cadel.

*Salle XVI.* — Le « portrait de Mme la baronne de *** », de M. Carolus-Duran est un beau por-

trait, mais que son esquisse (1875), de « maître d'armes » est précieuse et ferme, digne, pour plus tard, du Louvre, aujourd'hui, un des plus jolis morceaux d'exécution du Salon, peint de main de maître. Mais pourquoi les peintres de figures, tels que M. Carolus-Duran, M. Bonnat, lui aussi, s'ingénient-ils à vouloir, sans y parvenir, damer le pion aux paysagistes.

M. Carolus-Duran a le sens évident de la nature, mais sa maladresse est visible, dans ces ciels aux blancs empâtés et dans la lourdeur de ses verts qui le gênent horriblement.

J'aime beaucoup « la forge abandonnée » de M. Marcel Béronneau : moins sa « Vieille femme » d'une tonalité trop égale partout.

De M. Pélecier, « La petite ménagère » ; « les bulles de savon » ; « Intérieur breton », d'une ravissante intimité et de l'art d'un artiste épris et scrupuleux.

« Les Dentellières » et « sur la Plage » de M. Barreau; « Pas-de-Calais » (le soir) de E. Andreau. « Le Châle rose » de M. Lucas. Les paysages d'accent très corsé et de forte vision naturiste de M. G. Guignard « Crépuscule lunaire » « Sortie de la Bergerie », « Soleil levant en Normandie », « Intérieur d'étable ».

*Salle XVII.* — « Portrait » de M. Bouvet ;

« Brune et Blonde », « Femme nue » de Mme Lee-Robbins, toiles toujours un peu lâchées et manquant de finesse, mais habiles.

— Très bien, de M. Morisset, « Capucine », « Lecture », « La rue de Paris », « Intimité ».

M. Friant a voulu nous prouver que, s'il était capable de faire bien en grand, il savait se résumer et œuvrer adorablement en de petites toiles émouvantes et des portraits expressifs. Tels : « la Messe du condamné », « l'Enfant », « Doux pensers », « Environs d'Ems », « Tête d'Etude ».

*Salle XVIII.* — Au-dessus des paysages de pendule, de M. Muenier, le grand panneau décoratif, intitulé « le Vent » de M. Maxime Maufra ; un des plus francs paysages de ce Salon, exécuté avec une louable liberté. Le ciel, l'eau, les tamaris échevelés, tous frémissent sous la rafale du vent. Les terrains verdoyants et sablonneux, sont d'une belle solidité et travaillés au premier plan. Les vagues déferlent avec rage, l'air vous baigne le visage. La couleur est harmonieuse, et ces vers de Brizeux me reviennent en mémoire :

— C'est la mer mugissante et houleuse...

« L'ancêtre » de M. Monod, que j'allais confondre avec M. René Ménard.

« Effets de soir et de Matin » de M. Chevalier. Un beau et mystérieux Thaulow « Le Mois de de Marie ». De ce maître encore, « Le pont », « Effet de neige ».

Un tableau de M. Victor Prouvé « Mère et son enfant » d'une harmonie sentimentale très fraîche ; « Automne » et « Mélancolie », deux portraits de M. Loup, dont j'avais dit du bien à leur exposition chez Georges Petit et que je suis très heureux de retrouver à la « Nationale », en bonne place, comme ils le méritent.

Les tableaux de MM. Auburtin, Noël et le « Passage de la Lys à Asné », de M. Van Cauvelaërt.

*
* *

## DESSINS

Au-dessous des salles de peinture, situées au rez-de-chaussée de l'aile gauche du Palais, sont celles des dessins, aquarelles, pastels et miniatures.

J'ai dit l'impression peu récréative qui subsiste en ces locaux, je n'appuierai pas, ne voulant pas éloigner, bien au contraire, le public de cette section très complète.

Alors qu'on comptait 922 dessins exposés en 1899, il n'y en a plus que 486.

Les aquarelles splendides de M. Gaston La Touche, occupent une salle entière, — celles-là mêmes que nous avions admirées, chez Tooth et Soons, boulevard des Capucines.

L'œuvre très significative de M. James Tissot (suite d'aquarelles sur l'ancien Testament (Genèse) tient deux salles (F. et G.).

Les dessins précieux de M. Renouard (la commémoration de l'Exposition universelle) la salle E.

Aux parois des murs du rez-de-chaussée de la loggia, sont exposés huit remarquables cartons décoratifs pour les peintures de la chapelle de l'hôpital Cazin-Perrochaud, à Berk-Plage) de M. P. A. Besnard.

Nous citerons rapidement les œuvres en ces différents genres qui nous ont paru offrir un véritable intérêt.

Celles de MM. Allard (Rochers de Ploumanech) aquarelle ; Milcendeau, des pastels vibrants, colorés (Paysages et figures) (La toilette de Mme Goya) ; Femme au marché (dessin) ; Auburtin (Scheveninguen, basse mer) aquarelle ; Iwill (Le calvaire, la Seine à Rouen, la Route). Pastels ; G. Roger (Les Fiancés, Sur le canal, le Champ des naufragés) aquarelles ; Frantz Charlet (Jeune fille se baignant) ; Village hollan-

dais (aquarelle) Mlle Elie Julliot, deux aquarelles finement touchées (Pauvrette et Pâtissier).

Aman-Jean (le bain, Calypso, Sous les orangers, Portrait de Mlle Juliette Segond) (pastels).

Mlle Jeanne Catulle, une délicate miniature, genre Louis XV, (appartenant à M. Catulle Mendès).

Des « Portraits » de Mme Lucien Simon.

Mlle Molliet (Les enfants au jardin, près de la source (pastels). Mme Pauline Carolus-Duran (Portraits d'enfants, pastel). Mlle Aurélie Dampt ; Mme Breslau, MM. Büttner, Eugène Vidal, Legoût-Gérard, J. Dubufe, Dubufe fils, Bouvet, Villaërt, Carrier-Belleuse, Montzagl, Mme Rœderstein, MM. Grasset, Gottlob, Eugène Béjot, A. Guillaume ;

De M. Gaston Prunier, quatre aquarelles (Démolition de la Cour des Comptes, les Glaisières de Vanves, Intérieur de pagode, Travaux, rue du Four), qui ont le désavantage d'être exposées dans l'ombre et méritaient certainement une meilleure place. A. de la Gandara, (Portraits de Mlle Liane de Pougy), Léon Frédéric, Mesdag, Friant.

Je répare une omission en citant dans la section de peinture, une grande toile décorative de M. Alphonse Osbert, où cet artiste a apposé son cachet personnel.

*
* *

GRAVURE.

(La Forge, Gravure sur bois, d'après Lhermitte) de M. Maurice Baud.

Les eaux-fortes de Paris et de Londres, de M. Eugène Béjot ; de M. P. A. Besnard (Portrait du sculpteur Rodin et de M. Jules Bois) ; du maître Félix Bracquemond (cinq eaux-fortes gravées d'après les dessins de Jules Chéret).

Deux lithographies de M. Eugène Carrière ; trois eaux-fortes de M. Edgar Chahine (Distribution de soupe et un campement de chiffonniers).

Celles de MM. Louis Legrand, nerveusement indiquées et d'un sentiment large (Beauvoir, Joie maternelle) ; Lepère, Letoula, Mordant, Paillard, Piet, Raffaëlli, Rivière, Pierre Roche, Waltner (souvenir de l'exposition de 1900, par Bracquemond et Waltner) ; (Sourire, d'après Eugène Carrière ; Esquisses de la bataille du pont de Taillebourg, d'après Eugène Delacroix) ; Jeannot, Françis Jourdain (Les reflets, châle rouge) (eaux-fortes originales en couleurs) ; Eugène Delâtre.

## SCULPTURE

La statuaire est sensiblement aussi nombreuse qu'en 1899, 141 œuvres au lieu de 147.

Il est fort heureux qu'il en soit ainsi car la place qui lui fut dévolue est très restreinte. Le pourtour, dans le jardin, est des plus exigus, et on dut utiliser, avec beaucoup de goût, d'ailleurs, l'intérieur de la loggia de plain-pied avec le jardin. Au centre, trône le Victor Hugo (marbre) de Rodin, lequel, sans être entièrement terminé, puisque s'aperçoivent encore les traces de mise au point, nous permet cependant d'en apprécier la merveilleuse beauté d'art et l'expression anatomique puissante.

M. Saint-Marceaux expose, à quelques pas plus loin, au pied de l'escalier de droite, sa « Figure tombale » de Félix Faure, Président de la République, ainsi que dans l'axe du portique, qui sépare les deux Salons l'un de l'autre, le marbre inachevé (commandé par la Société des gens de lettres) d'Alphonse Daudet. Tel qu'il est, j'en goûte le caractère de douloureuse signification du mal qui devait emporter l'illustre écrivain, mais ne semble-t-il pas que M. Saint-Marceaux,

avec le même art, eût peut-être pu remonter de quelques années auparavant, alors que le maître conservait encore sa belle apparence de santé et de vie ; d'autant que sa physionomie offrait suffisamment les apparences de cette mélancolie douce dont son œuvre littéraire est empreint.

C'est là une simple réflexion personnelle car cette statue est fort remarquable.

M. Saint-Marceaux expose, en outre, le (buste bronze, du professeur Pozzi, et un Sphynx).

Le (Gaulois) colossal de M. Baffier (1), faisant face à A. Daudet, a été omis sur le livret. Il passerait, difficilement aperçu, mais je n'ai pas bien compris sa signification positive et je n'entrevois guère, non plus, sa destination future.

Au rez-de-chaussée, une gracieuse « Femme sortant du bain », plâtre de M. Bartholomé.

Une voluptueuse et symbolique « Nuit enveloppant la nature endormie » de M. Charles Jolly.

Des bustes de MM. Aubé, Dalou, Devillez, Fix-Masseau, Granet (vieux tailleur de pierres, bronze), un bas-relief (la vie obscure) de Mme Cazin ; des portraits (un cadre) de M. Charpentier ; (un lion à l'affût) de M. Henri Cordier ; un (sphinx) de M. Dampt ; (vers l'amour) de M. Escoula ; de

1. *Ce monument a été érigé depuis au cœur de l'Auvergne, à Clermont-Ferrand.*

M. Halou (groupe en plâtre ; ouvriers chauffeurs de fours à grès).

(Modèle du monument de Gallet) de M. Injalbert.

(Dans la mine, haut relief, plâtre) de M. C. Meunier.

Fragment du monument de Paul Verlaine, de M. Niederhausern-Rodo.

*
* *

OBJETS D'ART ET ARCHITECTURE.

Disséminés dans les salles de dessins et dans la loggia, parmi lesquels j'ai noté, de M. Nocq, (cadre, plaquette ; l'Académie Goncourt ; un médaillon de Carrière) ; de Mlle Augé (fragment de la porte de l'Enfer, d'après Rodin), des vitrines de MM. Bing, Boucher, Boulan, Carabin (une caisse de piano, bois sculpté), originale ; des émaux de M. Ernest Carrière ; Delpayrat et Lesbros, Delaherche, Faure-Bujarric, Georges de Feure, Garnier, Grand'homme, Halou ; Mlle Hérisson, Lucien Hirtz, Jacquin, Kastor, Lachenal, Laffitte, Lambert ; Le Révérand, Emile Mangeant, Mère, Meunier, Albert Millaud, Eugène Morand, Robert Nau ; Mme Noufflard ; Victor Prouvé, Gustave Régnier, Pierre Roche, Selmershein, E. Tourette, Tiffany, Vallgren, Vernier.

Les architectes : MM. Aubert, Benouville, Jean Besnard, Eugène Gaillard, Garas (Temples pour les religions futures) dont la pensée lui fut suggérée, c'est très possible, par l'œuvre de M. Trachsel, mais d'une réalisalion de formule plus diffuse et moins synthétique, Guillemonat, Francis Jourdain, Charles Plumet, Serrurier, Louis Sorel, Sunas.

Et c'est maintenant au tour de la Société des Artistes français de nous révéler d'autres exemples de cette haute intellectualité artistique, dont nous n'avons encore pu malheureusement donner qu'un aperçu sommaire, et qui fourmillera de preuves nouvelles, que nous admirerons le 1er mai à l'ancien Salon des Champs-Elysées.

## Société des Artistes français.

APERÇU GÉNÉRAL. — CONSIDÉRATIONS ET TENDANCES PARTICULIÈRES ET EXCLUSIVES. — OPINION RÉSERVÉE.

Après l'inauguration de la « Nationale », voici celle du Salon de la « Société des Artistes français » et ces deux cérémonies officielles se pré-

cédant à huit jours d'intervalle, à peine, sont bien de nature, on ne peut le nier, — à passionner le public parisien. Les artistes accaparent et détiennent l'attention générale. On ne parle que d'eux et de leurs œuvres. La prise de possession, par les deux Sociétés du Grand-Palais, crée le centre d'une triple attraction, dont la moindre n'est pas certainement celle qui résulte du plaisir que chacun goûte à revoir l'édifice, paré intérieurement comme aux beaux jours de l'Exposition universelle de 1900.

Le Salon des Artistes Français a son entrée avenue Nicolas.

Le décor ici est tout autre qu'à la « Nationale ». L'immensité lumineuse du hall vitré de la sculpture remplace les somptuosités dorées de la loggia de l'avenue d'Antin.

Par les deux escaliers, en fer à cheval, du jardin, on accède aux 37 salles de peinture, vastes et bien éclairées, d'une apparente simplicité confortable, qui contraste avec le luxe recherché du Salon voisin qui n'en compte que 18.

Aussi bien, il convient de dire, que les envois de peintures qui n'étaient, au Salon de l'avenue de Breteuil que de 1379, sont aujourd'hui de 2092, soit une augmentation de 713 tableaux. Evidemdemment c'est beaucoup trop, mais si une plus rigoureuse élimination eût été nécessaire, je ne

puis cependant penser que des artistes ont été évincés qui eussent dû également figurer en bon lieu et place, à cette exposition.

A franc parler, ainsi que je l'ai exprimé maintes fois, on respire en ce Salon un autre air qu'à la « Nationale ». D'institutions et d'aspirations différentes, il constitue une porte ouverte à toutes les ambitions, une soif à tous les désirs. C'est l'appât des récompenses, des médailles, des commandes de l'Etat, des achats, qui pousse par légions, les concurrents dans l'arène et les incite à combattre. Lutte plus ardente qu'à côté, aboutissant chaque année à une hécatombe d'espérances noyées et englouties, sans cesse renaissantes et ressuscitées.

Et au seuil de ce Salon, je sens quelque indicible scrupule m'envahir. Critiquer ? Ah ! savons-nous, pouvons-nous savoir à quel point la critique doit commencer et où elle s'arrête ? — Sommes-nous bien fixés même sur ce qu'elle est vraiment et pouvons-nous préjuger seulement de ce qu'elle devrait être ? — Si la justice était de ce monde, si les visions ne différaient pas, si tous savaient ce que chacun ignore, si...

Critiquer, donc, paraît aisé et téméraire, mais combien de peintres ne sont point eux-mêmes convaincus de l'évidence d'un criterium dont l'existence me donne cette conviction à moi-même, de

ne pas enfreindre, autant que possible, les limites de la saine raison et de la juste équité.

Bon peintre, mauvais critique, la chose est admissible, mais combien nous serons plus proche, parfois de la réalité en affirmant l'adage contraire ; car, si je me retourne dans les salles, j'aperçois un bon quart des tableaux vides de toute esthétique, de pensée absente, de métier, — puisqu'il importe avant tout, qu'un peintre sache et ait appris le sien — inconscient, complètement. Je vois encore des bodegones inutiles, natures-mortes, fleurs, pendules, des bourgeons sans sève, d'infertiles traditions académiques et scolastiques ; des témoignages d'art — que d'injurieux blasphèmes on enveloppe ce mot divin — de médiocres profanes qui s'ignorent encore, tout comme le génie, que notre tâche est d'essayer de découvrir, — autant que nous oublierons les autres, par dignité humaine.

Ainsi, j'ai bien cherché en ce Salon, je n'ai rien trouvé de quoi surexciter la fièvre du bon public. Ce n'est pas méconnaître néanmoins la valeur de certaines œuvres méritantes, capables d'être mieux appréciées autre part que là, au milieu d'un pareil capharnaüm où il y en a pour tous les goûts et les bourses — de cet art très moyen et satisfaisant pour les gens de moindre idéal et d'éducation.

Cependant, le public qui juge le bon travail à la tâche accomplie, en aura cette année pour son entrée.

L'étendue des salles permettait, d'ailleurs, de couvrir les murs de mètres et de mètres carrés de toiles, et les peintres de la Société des Artistes Français, profitant de la latitude autorisée chez eux, s'en sont donné à cœur joie. Les conceptions allégoriques, les plafonds gigantesques sont nombreux, répandus un peu partout, mais la première salle se montre vraisemblablement la mieux favorisée sous ce rapport.

*
* *

## LES VASTES COMPOSITIONS

M. Bonnat a envoyé un (Plafond destiné à la première chambre de la Cour d'appel de Paris (Palais de Justice) intitulé naturellement « La Justice ». En ce plafond colossal, M. Bonnat a écrit tous ses défauts et les qualités de ses défauts. Il se montre particulièrement dur de dessin arrêté et inflexible, et d'une symbolisation aussi lourde que ces nuages qui ont l'air de blocs sur lesquels trône assise, imperturbable et austère, la

Justice. Je ne crois pas que cette dernière œuvre d'effet puissant, sans conteste, vaille toutefois, le plafond de l'Hôtel de ville et la fresque du Panthéon de ce maître.

M. Bonnat nous a, du moins, offert un très beau, très vivant et expressif portrait de M. Loubet, Président de la République.

M. Béroud, n'ayant pas voulu être en reste avec son patron, M. Bonnat, a peint un « Paradis perdu » de la même taille. Pourquoi grand Dieu du ciel? lequel, apparaît au travers d'un nuage pour chasser du Paradis, Adam qui s'éloigne, raide et disgracieux et très interloqué, en tendant les bras, ennuyé de la tournure qu'ont pris les événements. Cependant qu'Eve, qui a donné à M. Béroud l'occasion d'une assez jolie étude de nu, se détachant sur le fond noir du feuillage, se cache le visage dans ses mains et pleure. Afin de corser la scène, M. Béroud a fait bondir du rocher, un tigre et rugir dans leur antre sombre, des lions peints avec moins de souplesse, néanmoins, que ceux que nous offre M. Surand dans son « Caïus Caligula » où les esclaves, qui vont devenir la proie des fauves, essaient, en vain, de s'enfuir et de s'échapper. L'impression est saisissante, mais de lumière froide épandue sur les esclaves qui se ruent vers la grille fermée et sur les lions, et colore d'une manière sèche

et blafarde les cadavres entassés sur le sol.

Tout comme, de M. Béroud, je préfère infiniment sa petite « Fantaisie » amoureuse d'une jeune beauté lutinant un tigre; traitée en esquisse. — presque comme du Delacroix, ma parole — j'apprécie autrement de M. Surand, son « Retour de la chasse au tigre » (Cochinchine).

M. La Lyre, afin de n'en pas perdre l'habitude, a brodé de nouveau, sur son thème habituel. « L'enlèvement de l'Amour par les Sirènes » n'est pas un petit morceau, soixante mètres carrés ! que M. La Lyre couvre, en se jouant, je n'en doute pas, car je suppose que cet artiste en doit avoir l'habitude et que c'est plaisir pour lui de marier ces bonnes grosses et lourdes filles de fermes, joufflues et roses à souhait, avec de braves et robustes tritons qui s'épanouissent d'aise au milieu des flots et usent de mille privautés afin de nous divertir. M. La Lyre a mis quelque distinction dans les fonds. Son envolée d'amours est assez gracieuse, ainsi que quelques sirènes qui conduisent le char. Mais de quelle signification est cet art et de quel enseignement ? Dans son tableau plus modeste « Les rochers de la plage à Carteret » le paysan, la mer, le ciel, sont peints librement, grassement ; mais la figure nue ne s'identifie pas avec le reste et jure.

La « Phryné aux fêtes de Vénus » de M. Châlon, est d'une symphonie de couleurs, criarde et dans une gamme crue, éclatante, la tonalité est également plate et fade. Une telle reconstitution a demandé du temps, du savoir, et elle n'égale pas, à beaucoup près, comme recherche et réalisation de lumière, le « Chevalier aux fleurs » de M. Rochegrosse, qui est au musée du Luxembourg ; quant à la « Légende merveilleuse de la reine de Saba et du roi Salomon » qu'expose ce dernier artiste au Salon, c'est une jolie légende, brodée, ouvragée, sertie richement ; l'œuvre d'un peintre d'histoire qui s'est contenté d'enluminer brillamment cette fois encore !

Le plafond « Symphonie des fleurs » de M. Marioton, est un peu gris, monotone, blafard, d'arrangement délicat, celui de M. Gabriel Ferrié « Plafond du foyer du théâtre de Nîmes, (l'Opéra-Comique) est plus coloré et chante mieux que celui, aussi, dans une autre note, de M. Maxence, « Papillons de nuit » d'apparence confuse, sans qu'on s'y retrouve dans ces entrelacements de branches et de figures symboliques, qui se perdent comme des papillons dans la nuit... Heureusement « Le livre aux œillets rouges » du même artiste est une œuvre où les figures de femmes sont empreintes d'un rare cachet de beauté archaïque.

M. Albert Thomas expose « Les Bergers » (Panneau décoratif pour la mairie de Tours), simple églogue qui tient peu de place dans la solitude infinie des prairies où paissent les brebis — sans intérêt, ni réveil, d'un ton uniformément gris — mais sentimentals, avec rien de trop dans cette pastorale à la Longus capable d'éveiller de coupables pensées. « Le Recueil des lois » de M. Abel Boyé (destiné à la Faculté de Droit, de Paris) est une page ensoleillée, à l'excès peut-être et d'exécution indécise et molle. M. Boyé a-t-il voulu faire du style ? Très probablement et cependant combien il y aurait à redire sur ces figures de femmes et de docteurs assis à la table, et... je m'arrête afin de n'en pas trop dire. Un tel tableau est un viril effort dont il faut tenir compte à l'artiste qui s'est dépensé en talent autant qu'il a pu.

« La fête en l'honneur de Bacchus et d'Ariane » de M. Paul Gervais, est une œuvre plus complète, ordonnancée, dessinée ; qui n'a qu'un défaut, d'être trop parfaite, et d'un faire égal jusqu'aux confins de la toile. La composition est grandiose, mais manque d'air. Les fonds oppriment les figures de ce merveilleux décor de fête et de réjouissances.

« La sépulture des restes d'Adam », de M. Roger Maillart est d'une sombre tristesse comme il

sied à un pareil motif. Tel qu'il l'a interprété, M. Maillart a fait preuve, en ce tableau, tout au moins d'originalité macabre.

Avec le « Martyr de St-Etienne » de M. Humbert, « La Prédication » de M. Huet, « Jephté » de M. Thivier, nous naviguons en pleine formule d'école, dont nous délivre M. Henri Martin avec sa « Bucolique ». Là, j'ai une vision ample de nature ; je respire l'odeur des champs, le parfum des fleurs. Les animaux broutent l'herbe tendre, les moissonneurs et les bergers s'occupent et veillent. Il y a de l'air, des rais de soleil strient l'ombre des grands arbres. C'est l'évocation du poëme virgilien dépeint avec l'autorité que possède M. Henri Martin. Mais ne subsistent-ils pas de la lourdeur parmi cette ombre ? un manque de lien dans ces figures et animaux, éparpillés, et quelques notes sombres dans le feuillage et la robe bleue, d'une des figures principales qui font taches ?

Et je ne puis oublier la « Sérénité » du maître au Luxembourg. M. Henri Martin expose un autre tableau, plus petit, intitulé « Le Peintre » que l'Inspiration guide et soutient. J'en apprécie l'harmonie douce et paisible, et l'expression de la figure de l'artiste obsédé par le Rêve !...

Ce rêve devient une réalité pour M. Duvent qui a fait preuve d'un bel élan de vérité dans son im-

portant tryptique « La joie du travail », symbolisant les parts de peine et de joie dévolue au peuple qui contribua aux succès et à l'apothéose de l'Exposition Universelle. Voici, à gauche, « le dernier coup de feu, la veille de l'inauguration »; au milieu, son bilan de plaisir, « Paris en fête » ; à droite, — tout, en ce monde a une fin — « La rentrée à l'usine ». Conçu dans des notes de lumière très différentes, ce tryptique est nature et reste sincère. Les types sont étudiés, la fête est d'un joyeux arrangement et l'effet d'une belle vision. La petite conclusion morale et philosophique, applicable à tous les artisans, qu'après le plaisir suit le travail et que la vie se passe ainsi, est soulignée et suffit pour caractériser intelligemment cette décoration murale.

« La Femme du Lévite » de M. A. Zwiller, est une œuvre d'un intérêt dramatique très franc et qu'on remarquera, par son rapprochement avec certaines figures d'Henner. Le corps de la femme étendu au pied des marches, est délicieusement étudié dans sa morbide pâleur cadavérique et admirablement dessiné. Le portrait de Mme M. du même artiste, est également d'un parti-pris d'éclairage très curieux et original, et dans une note très distinguée.

Le « Christ » de M. Enders est un mythe, si peu qu'on le discerne au milieu de ces nuages le

dissimulant en partie et le noyant dans une teinte grise et jaunâtre de fumées ondoyantes.

Je citerai encore « La Jeanne d'Arc en prières » de M. P. H. Flandrin, douce, sans accent; « Le Jour mourant dans les bras de la Nuit », de M. Léon Printemps, d'un charmant sentiment. Le petit corps de la figure personnifiant le jour est bien alangui et de cette allégorie se dégage un parfum de douce mélancolie de l'heure incertaine.

« Dieu et la Bayadère (Goëthe) de M. Henry Lévy ; le « Premier Meurtre » de M. Privat ; « Les trois âges » de M. Lavergne ; « Le repos » (panneau décoratif) de Mlle Marie Carpentier.

*
* *

AUTRES COMPOSITIONS DE MOINDRE IMPORTANCE VISANT A FAIRE CLOU.

« Les Anglais en Irlande (1798) », de M. Jean Duffaud. Au haut du gibet éclairé par les lueurs rougeâtres de l'incendie, des cadavres se balancent en des poses grimaçantes ; au pied, un charnier atroce. Et ce spectacle effrayant se revêt d'étrangeté de par le fait d'une interprétation très dramatique et colorée, et une apparence d'appa-

ritions quasi-fantastiques et dantesques. Comme aussi les « Fondeurs » de M. Marec qui m'ont paru, au premier instant, entourés et pris par les flammes. Evidemment, le spectacle qu'a voulu peindre M. Marec doit être exact, mais je ne serai pas le seul à faire cette confusion et à m'épouvanter d'un péril auquel ces ouvriers n'échappent qu'avec beaucoup de précaution. Aussi bien, ce sont des sujets ambigus, qui sortent du domaine de l'art.

« La visite à l'usine » (après une soirée chez le directeur) de M. Bergès, fera sensation. Des dames en grande toilette, sont précédées et guidées par des ouvriers qui leur offrent la main, pour monter les gradins conduisant aux galeries d'où l'on jouit de la vue de la fournaise, au milieu de laquelle s'agitent des êtres humains. Evidemment, il y avait un intérêt à faire surgir le contraste de ces femmes du monde allant là comme à un spectacle et ces figures de travailleurs. M. Bergès a rendu cette scène avec talent, mais ce genre de réalisme est d'un ordre secondaire de pensée et frise de trop près l'anecdote tapageuse pour pouvoir nous attacher entièrement.

De M. Devambez « Une première au théâtre Montmartre » d'une expression réaliste brutale, et d'une lumière de face donnant un air de démence triviale à ces physionomies populaires.

Le métier est grossier. Je préfère du même artiste son spirituel et fin « St-Jean-de-Capistran, dans les rues de Pérouse. »

D. M. E. Boutigny, le « Marbot à Iéna » est un tableau qui séduira le public. Mais pourquoi dans cette composition qui renferme de réelles qualités, — la scène de Marbot est très jolie dans le fond crépusculaire, — faut-il que les deux jeunes filles fassent, en quelque sorte, comme une scène isolée, au premier plan, à cause d'un éclairage faux, qui nuit au parfait ensemble du tableau, ainsi coupé en deux ?

« L'embarquement pour Cythère » de M. Avy, équivaut à un rébus. On s'explique mal l'expression terrifiée peinte sur les visages de ces amant et maîtresse. Le paysage est d'une harmonie déséquilibrée, ton feuille morte et papillottante et c'est en vain qu'il rappelle en ces fonds, quelques saynètes, genre Watteau, traitées avec une maladroite supercherie.

*
* *

### SCÈNES D'INTÉRIEURS, D'ÉGLISES. — TOILES DE GENRE.

Dans ce cadre, il y a quantité de tableaux très remarquables. Celui de M. Troncy « Cœur simple » mérite cette qualification. Je la reconnais,

d'ailleurs, cette brave femme assise, aux manches rouges, et s'occupant à un ouvrage. Je retrouve cette armoire, sur laquelle, il y a un an ou deux, M. Troncy avait posé un vase bleu qui me tirait l'œil. Le peintre a ôté le vase, changé les manches de la femme sans retourner sa veste complètement. C'est un brin l'histoire du couteau de Janot auquel on fait remettre une lame, puis une autre... sans que le manche varie ; tel le tableau de cette année de M. Troncy, un vrai peintre dont j'aime le talent et apprécie le mérite.

La « Confession » de M. Sabatté, est une œuvre qui s'inspire d'un sentiment de sécheresse ; cela tient à ce que cet artiste peint sur des toiles absorbantes, de sorte, que pour cette raison ou une autre, il applique la même facture plâtreuse, aussi bien aux murailles qu'aux personnages, très arrêtés d'expression et de caractère. Je ne disconviens pas de la force descriptive de cette toile qui fait le plus grand honneur à M. Sabatté, mais il n'empêche qu'elle me donne une impression de fresque, un peu dure, et que l'air fait défaut, entre le mur et les figures. Mais l'interprétation est raisonnée et pesée dans ses termes comme tout ce que fait cet artiste qui expose en même temps, un petit paysage, intitulé le « Porche » auquel mène une allée de vieux cimetière, tout-à-fait exquis.

Exquis, également, cet « Intérieur d'église à Fresselines » (Creuse) de M. Fernand Maillaud, si cherché comme coloration fine et grise des voûtes et des bancs, dans une note sincère et quasi-émue. Voilà bien la petite église de village, toute simple, avec son arrière-chapelle, ses vieux murs récrépis, ses bancs-d'œuvre vermoulus si amusants à peindre, à étudier, pour un artiste tel que M. Maillaud, dont la scène religieuse « Je suis la voie, la vérité, la vie » ne se départ pas des mêmes qualités mystiques. Simplement, critiquerai-je le reflet bleu du ciel dans l'eau de la vasque, un peu intensif, il me semble, si je suppute l'heure du couchant, d'après sa nuance safranée à l'horizon et dont doit participer le ciel au zénith et donner ainsi un rappel plus chaud dans l'ombre du sol.

Naturellement, M. Joseph Bail est confondant, et le « Repos des Servantes » une œuvre splendide, d'une science étonnante de peintre. Et cependant, M. Bail me cause à la longue, l'effet que produit sur un chien, le même air seriné sur l'orgue de barbarie, toute proportion gardée, car celui de M. Bail est très joli, alors que ces airs d'autrefois dont je parle, écorchent le plus souvent les oreilles. Aussi bien, l'instrument est mauvais, quand M. Bail est infaillible. Est-ce donc en raison de cette perfection même, à cause de ce

même cuivre à huit reflets que je retrouve sans cesse, toujours aussi bien poli et frotté, astiqué, de cette répétition de motifs ne subissant que d'insignifiantes variantes ?

Et c'est beaucoup encore comme ces mets qu'on nous servirait à chaque repas avec la même sauce et qui nous les ferait détester, à la longue. Je suis près d'en arriver là avec M. Joseph Bail, et trouve un grand soulagement à me reposer devant la « Méditation » de M. Franck Bail. Il est bon ce tableau. L'harmonie en est calmante, soulageante. La figure du vieux peintre qui médite devant sa toile est bien pensive. La lumière diffuse pénétrant dans l'atelier par le jour du châssis, l'éclaire et accroche dans l'ombre des points clairs de bibelots, dévoile l'or des cadres, sans nuire au mystère et à la solennité de ce lieu de travail. M. Franck Bail expose aussi une « nature morte d'huitres » que je recommande.

M. A. de Richemont est un délicat. Cependant il fait de l'art à toutes les sauces, en variant chaque année son menu. Hier, il évoquait la présence du Christ, aujourd'hui il fait sauter des crêpes, par deux tourtereaux qui s'amusent à ce jeu innocent, un Mardi-gras, dans le logement vitré, au sixième, de Jenny l'ouvrière.

M. de Richemont a voulu faire de la lumière. Il a réussi en partie à nous intéresser, avec une

toile éclairée qui n'a qu'un défaut primordial, d'être trop grande et sans intérêt autre que celui qui s'essore d'un gentil motif de vignette, devant amuser les enfants et les mamans.

Par contre, M. Sorolla y Bastida fait ruisseler la blonde et chaude lumière de son soleil sur les vendangeurs de cette «Fin de journée» préoccupés de rentrer dans le pressoir, je suppose, la récolte abondante. Et c'est un soleil, sous les voûtes, qui cuit et qui baigne encore ces visages hâlés des vignerons espagnols, continue de mûrir le raisin, dout les grappes aux grains ruisselants et gonflés, sont amoncelés dans les mannes et débordent sur le sol.

Le second tableau de M. Bastida est plus apaisé, mais harmonieux toujours de coloration. C'est l'intérieur d'un atelier où de jeunes espagnols travaillent à la « Préparation des raisins secs ». C'est le même art dont M. Sorolla y Bastida a donné de brillantes preuves antérieures dans sa grande page de plein air qui fut au musée du Luxembourg, intitulée « Retour de la Pêche ; Halage de la barque ».

Mlle Marie Perrier expose un tableau auquel je ferai le seul reproche d'être trop grand : « Le travail manuel à l'école maternelle ; les fleurs » est d'une coloration également rose un peu partout, mais elle sut y mettre des qualités de grâce

et de fraîcheur. Le « Salve Regina », de M. Charles Cesbron, est un des meilleurs intérieurs d'églises du Salon ; dans une lumière blonde et chaude, à droite et à gauche des hauts piliers, les fidèles s'inclinent ; le sentiment de cette scène est pénétrant.

Par contre, « L'enterrement de jeune fille, à l'église Saint-Séverin » de M. Lanternier, est d'une facture un peu lourde et manque de distinction ; il y a néanmoins une sérieuse recherche de caractère dans les personnages et un parti-pris de réalisme très louable. C'est dommage que l'architecture écrase sensiblement la composition et que l'air fasse défaut.

M. Bellan a envoyé un tableau où les personnages sont grandeur nature, ce qui laisserait supposer qu'il s'exerce une action quelconque en cette scène, alors qu'il s'agit simplement de femmes en prière dans la « Chapelle de la Vierge ». Je crois que c'est un tort d'exagérer les dimensions de motifs dont le sujet ne le comporte pas directement. En s'arrêtant à donner à ses figures le quart de nature, M. Sabatté, je reviens à lui, est dans la bonne limite. Et je suis persuadé que M. Bellan, qui a des dons de coloriste, les eût infiniment mieux utilisés en un cadre plus modeste. D'après le type de ces figures de femmes, la scène se passe en Espagne, et les

physionomies revêtent bien le caractère de foi religieuse et de ferveur catholique. M. Bellan est très peintre et son « portrait de ma mère » a droit à des éloges.

Je citerai également « Intérieur de Saint-Germain-des-Prés » de M. Sonrel ; « Les Mendiants » de M. Monziès ; « Le Cloître » de M. Guy ; « Restitution » de M. Cogghe. Un prêtre — le titre l'indique — rend à une jeune fille agenouillée à ses pieds, un bracelet d'or et une chaîne que celle-ci a probablement perdus dans l'église. Je suppose que c'est la raison qui la fait ainsi s'agenouiller dans un pieux remerciement. Enfin, peu importe le sujet, qui nous intéresse faiblement et eût pu être traité encore sur une plus petite toile. M. Cogghe a su communiquer de la vie à ses deux figures et les peindre avec beaucoup de brio et de la lumière.

M. Rieder expose deux bien jolis tableaux « Une lecture », et la « veillée ».

J'ai noté MM. de Court, de Pibrac, Hubbell, Henri Royer, Suzow-Coté, un « intérieur hollandais » délicieux d'intimité, de M. James Scott. « La soupe à la salle d'asile (Bretagne) » de Mlle Erland ; Mlle Vander Veer « Le thé » et la « Manucure » de M. Caro-Delvaille, MM. Bridgman, Amiard.

LE NU, PLEIN AIR ET FIGURES

Que M. Henner intitule « Portrait » ce fin profil de femme, de jeune fille, plutôt, aux cheveux roux, s'enlevant, sur un fond bleu turquoise, qui me contrarie un peu, je n'y trouve rien à redire ; par contre, le maître ne me fera pas admettre qu'on puisse ainsi désigner la femme nue qu'il expose à côté et qui montre son dos au public. Cette dernière œuvre a toute la beauté savoureuse d'un beau Henner.

M. Paul Saïn a peint sa propre image dans un jardin et l'a intitulée « Le paysagiste au travail » M. Saïn s'est représenté, en effet, assis, face au public, en train de peindre. A mon avis, c'est encore un peu grand ; il y a tout intérêt à amoindrir l'importance de pareils motifs qui rentrent dans le cadre pur des scènes de genre.

L'impression générale est bonne, quoique je critiquerai les qualités d'atmosphère trop négligée dans une étude comme celle-ci, de plein air.

Les deux tableaux de M. Jules Breton, « Le Foin » et la « Mauvaise herbe » sont incontestablement d'un artiste très remarquable, qui a fait de très belles choses, mais dont le métier a perdu de la liberté et s'est gâté à rechercher la petite

bête, comme on dit, au détriment de l'effet général. Les paysannes de M. J. Breton ont de l'allure toujours, mais cet artiste s'est laissé distancer et elle est loin, la « Procession dans les blés » à Courrières, un chef-d'œuvre, du musée du Luxembourg.

M. Victor Bourgeois expose « un dur labeur » (tourbiers picards), grandeur nature, aussi lui. Aux Champs-Elysées, il faut penser que tous les peintres sont fort riches, car ils ne regardent pas à la toile. Aussi bien, qu'est-ce qui arrive, quand le peintre ne possède pas son métier suffisamment et qu'il n'a que l'audace pour le servir? Que les figures sont isolées dans des paysages immenses et que le tableau, non seulement manque aux lois absolues de la composition, mais paraît tout dégingandé. Voyez l' « Angelus » de Millet, une toile ordinaire, ainsi que presque tous les Millet; les Jules Breton, également et pour en arriver à M. Bourgeois, j'estime qu'il s'est mis bien en frais pour nous représenter des terriens qui ont chaud et s'essuient le front. Pour une si petite idée, point n'était besoin d'un aussi vaste cadre, et je ne nie pas pourtant certaines qualités de naturalisme très observé.

Avec M. Ridel, c'est un autre langage que nous entendons, plus raffiné, plus quintessencié.

Son « Adieu » est délicieux et d'une harmonie adorable. Les figures de femmes sont élégantes,

les fonds de mer et de bateaux sont étonnants. Dans la pose de ces deux jeunes femmes, appuyées l'une contre l'autre, envoyant aux partants le muet adieu de leurs grands yeux tristes, je retrouve, M. Ridel ne m'en voudra pas de le comparer à cet artiste, beaucoup du charme et de l'apparence rêveuse qu'ont certains portraits de M. Aman-Jean, aussi bien dans la note chatoyante des couleurs, que dans le sentiment mélancolique qui s'en dégage.

M. Delobbe a pensé aux faneuses de Bastien-Lepage dans « Son repos des faneuses ». C'est très permis. J'aime assez son paysage, ses lointains; ses figures me paraissent un peu faites toutefois, un peu apprêtées. Bastien-Lepage était plus simple. Mais c'est tout de même un bon tableau.

Dans son « Retour de la messe à Cancale » de M. Lhuer, je critique quelque lourdeur.

Il y a du soleil, de l'air, de la vie dans la « Marchande de grenades », — à Grenade (Espagne) de M. Ribéra.

« Plaisirs d'été » de M. Guinier ; des figures de femmes jouant dans la prairie ; d'un frais sentiment décoratif ; « Etude » de M. Lavalley, d'une pose bien indécente ; ce peintre cherche à imiter Besnard, sans y parvenir. « Un panneau décoratif : « Le lever », de M. Joannon ; MM. Léon

Perrault, Mondineu, Tapissier, Howalsky, Léon Printemps, Thivet, Hanicotte, (pêcheurs hollandais) très bien, Hirtschfeld, Henri Perrault « Au temps des roses » ; De « l'Amour voltigeant sur les eaux » de M. Bouguereau, je dirai peu de chose ou je risquerai fort de me montrer d'une partialité qui révolterait bien des dames pour qui M. Bouguereau est un Dieu et le plus grand maître français. De M. Chantron, « Les nymphes s'amusent ». Le paysage est peut-être d'un vert un peu lourd de ton, mais ce tableau présente de réelles qualités de nus très étudiés.

M. de Coëhorne expose un paysage, « L'entrée de la forêt au soir », d'où s'essore un large sentiment de mystère et de mélancolie. Ce tableau est une belle page d'impressionnisme sévère et vraie.

MM. Bunand, Henri Dabadié, Geoffroy, très bien, de Grimberghe, Grau, Daniel Tixier, L. Berthaut, Mme Boyer-Breton. « Le retour du pardon » et l' « Aube » de M. Adler, un bel artiste.

## SCÈNES DE LA RUE

« Coin de rue le soir à Bruges : effet de lumière » de M. Jacques Moleux, — très mystérieux et coloré ; « Les Bouilleurs de cru » de

M. Bunand sont bien, mais trop propres, le métier est identiquement pareil, qu'il s'attache aux vêtements ou aux figures, ou aux objets, et d'une expression un peu égale. J'aime mieux certainement son « Eté », que j'ai cité plus haut, très clair, très gai.

MM. Jacques L'Huillier, Marcel Lebrun sont élèves tous deux de M. Luigi-Loir. C'est incontestable. Tous deux ont des qualités et les défauts des qualités de leur patron. Ils s'assimilent très habilement le côté preste, primesautier, des figures trottinant, les unes sur le quai de l'Hôtel de Ville, les autres, sur le boulevard de la République, sans égaler cependant encore M. Luigi-Loir, dans sa « Place de la République ». « La neige », d'une habileté étourdissante : d'une sincérité moins certaine, mais d'un joli trompe-l'œil. M. Thaulow est notoirement plus artiste et autrement peintre que M. Luigi ; mais ce genre de peinture et le côté anecdotique de ses sujets parisiens plaît au public heureux de rencontrer des coins de ses promenades préférées.

« Le jour des pauvres », de M. Moreau-Deschanvres, est d'une couleur un peu fausse, et je blâme encore les proportions inusitées d'un pareil motif.

« Les Boueux », de M. Emile Jacque, ont l'accent de la vérité. Je cite M. Baroni, « Impression

de soir, étude », de M. Vite-Martin, Louis Prat, Abran.

### GENRE MILITAIRE ET SCÈNES D'ORIENT.

M. E. Detaille expose « le Maréchal Massèna », bien, comme tout ce que fait cet artiste.

M. Baader « L'heure des Fauves », d'aspect assez poignant. Les fauves, ce sont les loups et les malandrins, détrousseurs des cadavres de moblots qui jonchent la route. Le sujet est assez curieux et aura du succès ; autant que « l'Outrage », (7 dècembre 1815) de M. Eugène Chaperon.

« Adieu » de M. Harcourt, « Les Cuirassiers de la Garde » de M. Rouffet ; « Escorte des Etendards » (Tilsitt, 1807), de M. Jean Rosen ; « Les Baluchis » et les « Afghans » de M. Mackenzie ; deux très beaux tableaux de cet artiste anglais ; de la belle peinture et de l'art. Evidemment, en fait de batailles, les œuvres de ce peintre sont des plus remarquables de ce Salon, tout à fait remarquables. M. Sergent se montre un peu froid dans son « Marengo » et l'« Epilogue de Waterloo ».

« Après la manœuvre » de M. A. Paris ; « Le soir de Borodino », (7 septembre 1812) de M. La-

lauze, « Heure mourante » de M. Chigot; MM. Lazerges, E. Cabannes, Lucas-Robiquet, Chabas.

## PORTRAITS

M. Benjamin-Constant expose le « Portrait du pape Léon XIII », la figure est de profil, éclairée par un rayon de soleil. Je veux bien admettre que ce portrait gagnera avec le temps, espérons-le. M. Benjamin-Constant expose également le « Portrait de la princesse de Galles ».

M. Farré, ceux de Mme Georges Leygues et de sa fille », bien gracieux, d'une savoureuse distinction de faire, d'heureux arrangement de composition, ainsi que le « Portrait du général Germer-Durant », très vivant, très joliment étudié.

M. Louis Pottin, le « Portrait de M. E. Pélardy » de facture énergique et d'une ressemblance qui doit être criante. Le portrait de « Jeanne », de M. Cormon est superbe.

Un des plus ravissants portraits de ce Salon est sans contredit, celui de « Marie-Anne », par Mme Laure Leroux. Quelle jolie figure de petite fille et quelle indication fine et spirituelle, d'une couleur exquise, rappelant beaucoup certains portraits des maîtres de l'Ecole anglaise.

Quant au « Cardinal de Richelieu et l'Eminence Grise », de M. Chartran, c'est évidemment une toile commandée par je ne sais quelle illustre famille qui compte cet homme célèbre parmi ses aïeux. M. Chartran nous permettra de ne pas plus nous attacher à cette reconstitution d'une figure à la gloire de laquelle ce nouveau portrait n'ajoute rien de plus.

MM. Diogène Maillart, et Capdevieille exposent tous deux des portraits de cardinaux. Lequel est le mieux? je n'en sais trop rien, je laisse ce soin à ces deux artistes de s'estimer mutuellement.

M. D. Maillart a, en outre, un portrait de jeune fille descendant les marches d'un escalier de parc, d'une allure élégante et coquette.

Mlle Jeanne Maillart, un délicat portrait de Mlle Geneviève M..

Je veux féliciter M. Hébert de ces deux portraits de « Mlle d'Ag...»et de « Mlle M... » Quel art soucieux d'expression et de la beauté de la forme. Quelles recherches d'un faire harmonieux !

Deux excellents portraits de M. Wéry ; je signale ceux de MM. J. Lefebvre, Pinto, Bourillon, Tournay, Pagès, Lauth, Aimé Morot, Linch, E. Laurent, de Winter, Flameng, Humbert, d'un cachet si pur, celui de Mlle Delasalle, bien expressif, me rappelle certain portrait de Chardin ; Brouillet, Gelhay, E. Cabanes, Beyle.

*
* *

## PAYSAGES, MARINES ET ANIMAUX

« La plaine de Thèbes pendant l'inondation du Nil » de M. Gérôme a de la grandeur et de la sérénité. Les deux paysages d'animaux de M. Barillot : « La rivière de Guettehou » et « Deux inséparables », sont d'une belle coloration et très savants de dessin. M. Pezant sait également, mais en tenant compte évidemment de l'heure, je trouve ces paysages d'animaux un peu assombris et ternes.

« Les chevaux à l'abreuvoir », de Mlle Delasalle, est un tableau cherché comme lumière, ou plutôt, comme c'est la vérité, un panneau décoratif ; à ce titre, je le conçois seulement. Pourquoi autrement faire des chevaux si grands, sans qu'aucune passion les anime, les cavaliers n'ayant eux-mêmes qu'une insignifiante allure ; ils posent devant l'objectif ; mais la coloration cherchée, je le répète, est curieuse et originale.

« Les Paysages », de M. Pointelin ne sortent pas de son métier ordinaire. Il pourra en bros-

ser ainsi quelques milliers sans se donner plus de fatigue. Le paysage « Dans les Polders, Hollande » de M. Wysmuller, est très beau, très grand ; et je le félicite d'avoir tiré parti d'un tel motif. Ce n'est pas autre chose qu'un marais immense aux confins duquel on perçoit un homme et une barque, et tout fleuri de nénuphars blancs à la surface, prenant de l'importance au premier plan. L'effet est gris blond, lumineusement argenté et aéré. Voilà un bon tableau de paysagiste, et Dieu sait si le paysage sérieux est en baisse.

Les tableaux de M. Harpignies sont très estimables. Ce maître ne se départ pas de son style, de son souci de la composition. Peut-être a-t-il un peu faibli cette année, mais encore quelle belle vaillance. M. Cabié, son élève, marche dans les petits souliers de son patron. Je suis loin de m'insurger. M. Paul Lecomte a brossé vivement un décor, rien qu'un décor « Les marais à Longpré-les-Corps-Saints ». M. Guillemet est joliment habile, M. Alexandre Bouché ne lui cède en rien dans ses paysages de la « Marne » et le « Coup de vent », non plus MM. Quignon et Petit-Jean.

M. Guédy a tenté un grand effort, et je n'exagère pas. Le tableau de marine de ce jeune artiste a au moins 40 mètres superficiels, c'est beaucoup et M. Guédy n'est pas encore de taille à

s'attaquer à de pareils motifs. Il désire chanter des airs d'opéra, mais je le préférais quand il roucoulait une simple romance. Son tableau est sombre, terne et il s'est amusé à incendier un petit feu de chic dans le poêle qui attire l'œil et ôte tout l'intérêt.

Quelque chose de très bien, de M. Gustave Mosler, « Fidèlité » au pied d'un lit blanc d'enfant, envolé parmi les anges du ciel, un chien, un gros chien est en attente du petit maître parti, qui ne reviendra plus. C'est un fameux morceau de peinture bien éclairé, très dessiné et d'un effet très rigoureusement écrit.

« La bouderie conjugale » de M. Van der Meulen est très remarquable aussi. Un groupe en bataille de gros bouledogues, parents et enfants qui font triste mine d'être enchaînés.

Les « Chiens », très crânes, de M. Hermann-Léon, la « Chasse à courre » de M. Léon Tavernier ; « Un paysage de Soir (La Vézère aux Eyzies, Dordogne) de M. A. de la Rocca, d'une belle harmonie silencieuse.

« La fontaine de Carpeaux, l'hiver » de M. Le Petit, est un paysage très consciencieux, dans une excellente note d'impressionnisme ; un peu timide encore, avec des hésitations, des gaucheries, mais c'est bien et cette toile promet.

Des « paysages » de M. Marché.

Le « Donjon de Vincennes », de M. Linguet, est amusant en tant qu'indication de figures et ébauche large, mais je trouve la facture un peu lourde.

Le tableau « Les gerbes », de M. Albert Laurens, a de la vibration, de l'éclat, de la lumière, certes, du soleil qui me semble outré de coloration, et d'une valeur bien acerbée sur le ciel, si tant que ce sont des blés mûrs que la splendeur du couchant rougeoie et illumine.

M. Tadama a exposé deux esquisses bien lumineuses, deux pochades très prestes et enlevées et nacrées, « Le retour des pêcheurs de Harengs » et « Pêcheurs de coquilles ».

Je cite encore MM. Smith-Levis, Mosler, Ravanne, Rémond, Deyrolle, Masure, Jean-Pierre, Sperlove, Léotard, Diéterle, Melville, Schenck, Zo, Boyden, « A la fin du jour »,excellent tableau; les terrains sont solides, dans une jolie note d'ombre et de demi-teinte souple ; et l'impression mélancolique ; Thévenin, Jacquot Defrance, Galerne ; j'allais omettre, et je m'en serais voulu, les paysages de M. Gagliardini, « Une place en Provence » et en « Provence », très beaux, tous les deux, et celui de M. Noirot « Désolation » d'une belle tenue de paysage d'hiver dans les montagnes glacées.

## NATURES MORTES ET FLEURS

Les tableaux de fleurs MM. Kreyder, Lapisgich, Thurner, Allouard, Jeannin, les natures mortes de MM. V. Magne, Mmes Dubourg (Fantin-Latour) Gilbert.

## DESSINS, CARTONS, etc.

Précédemment, j'ai oublié de parler, — les artistes me pardonneront ces distractions dont je m'en veux parfois, mais qui sont négligences permises en face d'une pareille surabondance, — quoique les ayant notés, de trois peintres. MM. Désiré Lucas, avec un « Benedicite » (appartient au musée du Luxembourg) très bon tableau, de belle pensée, très enveloppé de lumière blonde et d'une douce gravité sereine. Voilà une œuvre qui n'a pas été faite par-dessus la jambe ; le métier en est peut-être un peu fatigué, mais il n'empêche que M. Désiré Lucas a su dégager de cette scène, l'émotion sincère et forte.

M. Georges Binet est un paysagiste de talent qui mérita une mention honorable, il y a deux ans. Son paysage de cette année justifie entièrement les bonnes dispositions du jury à son égard « Matinée de printemps » (Seine-Inférieure) est d'une jolie lumière, d'un sentiment très frais et le renouveau chante parmi la nature en fête.

Voici enfin M. Roybet avec les « Savants », vieille rengaine ancienne, et le (portrait de M. Gustave Guiches) qui marque une idée de conversion dans la carrière brillante de M. Roybet. En effet, ce maître nous représente M. Guiches coiffé d'un chapeau haut de forme. C'est presque une révolution, et il faut avouer que si, personnellement, je n'aime pas cette coiffure (je sais pourtant des portraits d'hommes coiffés ainsi — bien supérieurs, de Manet et de Fantin-Latour) ce portrait est vivant et enlevé magistralement. Et ainsi que disait une dame à mes côtés : « Çà, c'est de la peinture » !...

Je n'ai pas la prétention d'analyser tous les dessins et aquarelles. Cette section en comporte 850 au lieu de 425 en 1900. Elle a augmenté du double.

Je signalerai simplement les plus importants.

M. Benjamin-Constant expose un dessin, « portrait de M. Franc Lamy » très beau, très vivant ; M. Trémollières, deux pastels « Le soir et le marais »

d'une harmonie sévère; M. Styka un pastel très nerveux, très coloré et sûr, du « général Bern », épisode de la guerre de l'Indépendance de la Hongrie (1849); M. Scott, deux aquarelles très larges, très dessinées, conçues comme des tableaux : « Funérailles de la Reine Victoria » et « Birgourdaines-Saint-Guégnolée (Finistère); M. Sorolla y Bastida, une page de soleil : Le « Filet », aquarelle; M. Matet, un dessin de « Vieux chevaux », très réaliste de vision et de faire; de M. Gelhay « La Guinguette » (pastel); l'important dessin très documentaire de la « Commémoration de la conférence de La Haye », de M. Danger; deux portraits (miniature) très précieux, de Mlle Jeanne Burdy; quelques noms encore MM. Adler, Chrétien, Debon, Delasalle, Devambez, Garaud, Grandsire, Guédy, Mlle Maximilienne Guyon, Diogène Maillart, (Le modèle, intérieur d'atelier); Monginot, Sabatté, Vignal-Vingal.

*
* *

## SCULPTURE

La sculpture ne compte pas moins de 767 numéros, en place dans le vaste hall fleuri. Les bustes sont en quantité anormale, depuis que beaucoup

de femmes tâtent de la statuaire et manient la glaise. Occupons-nous des œuvres plus sérieuses auparavant. Au centre du jardin, le « Victor Hugo » de M. Marqueste, très simple et pensif ; mais est-ce bien là la physionomie du poète ? avait-il des cheveux aussi broussailleux ? Puis, un buste marbre de M. Falguière, bien expressif. Une jolie statue « l'Abîme » de M. Becquet ; « Le Monument dédié aux Enfants du Gard » de M. Mercié ; « l'Hamlet » de M. Zacharie Astruc ; une « Volupté » de M. Charpentier ; « La Cruche Cassée » de M. Ed. de Lahudrie ; et « l'Enlisement » du même artiste ; de M. Madrassi, « Hébé et enfants » ; statue faïence. (Fragments d'une fontaine exécutée à la Manufacture de Choisy-le-Roi) ; c'est gracieux, aimable ; de M. A. Maillard (le groupe élevé à la mémoire des enfants d'Asnières morts pour la Patrie), d'un crâne sentiment d'héroïsme ; de M. Achard un président Krüger en plâtre, plus que grandeur nature, dans une pose bien affaissée et mélancolique.

« Jeune mère » groupe marbre de M. Allouard ; de M. Bartholdi une esquisse des « Grands soutiens du monde : le Travail, le Patriotisme, la Justice (sphère terrestre, groupe plâtre) ; de M. Benlluire y Gil, dont l'œuvre vient d'entrer au musée du Luxembourg ; « Cheval et Taureau » groupe bronze. Le « Baudin, représentant du

peuple » de M. Bouvier ; pour être érigé au faubourg St-Antoine ; « Le froid » de M. Roger Bloche, qui fera un joli sujet de reproduction pour M. Barbedienne ; de M. Valton, « Une lutte au Colisée, tigre et bestiaire », groupe plâtre ; « Un groupe » « monument commémoratif pour l'arrondissement de Sens » de M. Peynot ; un excellent buste de M. Puech ; une « Jeanne d'Arc » équestre, de M. Le Bourg ; « Pour la liberté » de M. Jean Lecomte du Nouy.

Le marbre du « Chardin », de M. Paul Fournier « Diane » ; de M. H. Dubois : « Famille de jaguars » de M. Mengin, « Une statue de Pasteur », assis. Enfin, des bustes de MM. de Marcilly, le très distingué portrait de M J.-I.; celui du « Poète berrichon » ; Hugues Lapaire, de Mlle Suzanne Bizard, très enlevé ; de Mlle L. de M. A. Bloch, de M. Guilbert ; « buste de Eugène Baudin » ; de M. Louis Holweck, le « Rêve »; de M. Icard : deux « bustes portraits », de M. Etienne Leroux : le portrait de M. Paul Ferrier et celui de M. Marius Beloire ; de M. Félix Martin, le « père Didon » ; de M. P. Moreau-Vauthier, un portrait et une vitrine de silhouettes modernes ; de M. Pallez, buste de la reine d'Espagne » ; de M. Pécou « Portrait du général Riu » et « Lutin » de M. C. Picaud, (la Loire et le Rhône (plâtres) de M. E. Picault : La Muse, relief-plâtre ; de Mlle Syamour,

« portrait de Victor Considérant » ; de M. Thennissen (appartient au musée du Luxembourg) ; celui du paysagiste Harpignies (buste chêne), presque une allusion à la robuste vieillesse de ce maître peintre ; de MM. de Vasselat « La comédie humaine, de Balzac » Bas-relief plâtre ; de M. Verlort, « buste du colonel de Villebois-Mareuil ».

*
* *

GRAVURE, MÉDAILLES ET ARCHITECTURE

MM. Louis Bottée (Un cadre contenant l'insigne du jury de l'Exposition universelle de 1900), Dubois, Fourcade, Gaulard, Ferdinand Gilbault (cadre de médailles et portraits) ; Hildebrand, Levillain, Loiseau, Bailly ; Pécou, Victor Peter, Pillet, Rolard (Portrait de M. Raulin, architecte de la salle des Fêtes (E. U. de 1900).

Les architectes : Prévot, Dortail, Tournaire (Restauration du temple de Delphes), Collin, Conin, Janin, Guédy, Formigé, Morin-Goustiaux, Ollivier, Jean Rapin, Risler, Tavernier, Vaudoyer.

*
* *

## GRAVURE, LITHOGRAPHIE ET ART DÉCORATIF

Une eau-forte « Adoration des rois mages » de M. Alasonière; « Bataille de chiens », d'après M. J. Bail; de M. Frank Bail (Lithographie): M. Barbotin, Barrè « Portrait de Georges Leygues », d'après M. Carolus-Duran (Eau-forte); MM. Brument, Bourgeat, Buland, Champollion, Chauvel, Delteil, Dutertre, Faivre, Eugène Froment, M. Froment, Hennequin, Jacquet, Laguillermie, Lebègue, Pirodon, Alfred Prunaire, Teyssonnières.

La collection de bijoux de M. Lalique qui fait merveille dans le pavillon en rotonde, situè parmi les salles de peinture ; MM. Achille Cesbron, Allouard, Boutet de Monvel (bijoux précieux), Charles Cesbron, « panneau dècoratif, Hiver »; Gaillard, Heurtebise, Jorrand, Jean-Paul Laurens (Hercule délivrant Hèsione, carton de tapisserie), Martin des Armoignes, Clément Massier (Faïences à reflets mètalliques). Marioton, Ménager, Paul Moreau-Vauthier, Noël Bouton, Henri Rapin, Rivière Théodore, Suau-de-la-Croix, Henri Tattegrain.

## L'EXPOSITION DE L'ENFANCE

### PETIT-PALAIS

L'idée de réunir, de grouper dans le cadre ravissant du *Petit-Palais*, tout ce qui a trait à l'*Enfance* : ces menus jouets du jeune âge ; ces poupées charmantes et leurs ménages ; ces petits soldats de plomb qui échauffent et enflamment les cerveaux juvéniles, — est tout simplement une trouvaille magnifique.

Petits et grands, trouveront plaisir à glaner parmi les trésors en tous genres prêtés par d'attentionnés collectionneurs.

M. Rollet, l'organisateur distingué de cette exposition, s'est montré bien inspiré en cette circonstance. Son projet a eu un joyeux écho, car il fut secondé dans sa tâche, dont la réalisation était assez délicate, par de précieux collaborateurs

tels que MM. Léo Claretie, Georges Caïn, etc.

Et ils ont réussi mieux que beaucoup ne se l'imaginent, à nous offrir une manifestation purement artistique, puisque la plupart de ces jeux, de ces poupées, de ces petits soldats de plomb, ont un passé et une valeur réelle et historique.

Et, désirant joindre l'utile à l'agréable, on y a adjoint une partie non moins intéressante relative aux œuvres des « Crèches parisiennes et des travaux des colonies publiques » (dépendant du ministère de l'Intérieur).

Au résumé, il y a donc plus à voir en cette exposition qu'une attraction rétrospective, alors, qu'à côté de ces témoignages de toutes sortes de l'art du jouet à toutes les époques, il sied de constater la portée sociale d'œuvres philanthropiques, destinées à éduquer moralement les intelligences laborieuses du jeune âge, afin de faire de ces enfants, des hommes et plus tard, des travailleurs.

Grâce à l'amabilité bien confraternelle de M. Léo Claretie, nous avons pu prendre connaissance des différentes sections avant leur achèvement définitif et les examiner plus en détail.

Nous en donnons, ici, un rapide aperçu.

A gauche de la Salle des Fêtes, dans la première travée de la Galerie circulaire, sont réunis tous les travaux de l'enfance, relevant de la « Pédagogie » et des œuvres des « Crèches ».

Dans l'autre double moitié, nous admirons une collection remarquable des « Tableaux des maîtres de l'enfance » et celles des « Arts décoratifs de la Femme », des jouets, etc., dues à l'initiative intelligente et laborieuse de M. Léo Claretie.

A l'aile droite de la Salle des Fêtes, nous contemplons une splendide « Crèche Italienne » faite pour Charles III de Bourbon, en 1760, et ne comportant pas moins de 300 personnages et 200 animaux ; évaluée à cent mille francs.

Cette crèche constitue un clou.

Elle est l'œuvre de San-Martino et plus belle que celle, paraît-il, de Gandais, à Naples, du même genre.

Puis, voici de merveilleux spécimens de carrosserie, d'artillerie, des bureaux, des lits d'enfants; des vaisseaux, un piano datant de Charles X. Toute une collection choisie d'imageries d'Epinal; de soldats de plomb, dont les scènes militaires ressuscitent le souvenir des principales batailles de l'Empire et des revues passées par Napoléon III ; des vitrines remplies de poupées italiennes en cire, très rare collection ; des « Ombres de Séraphin » ; des poupées exotiques, un éléphant automate de Vaucanson ; des jouets d'argent hollandais.

Parmi les mobiliers d'enfants, celui prêté par le prince de Wagram ; la collection de poupées de

crèches italiennes appartenant à M. Léo Claretie ; des poupées en cire du XVII^e siècle.

Une collection de jouets appartenant au peintre Mucha ; le premier pantalon du comte de Paris ; le sabre du roi de Rome.

Une cuisine ayant appartenu à Louis XVI enfant, la vaisselle en porcelaine de Saxe et les bronzes dus à Caffieri ; un lustre donné aux filles de Louis XV. Une vitrine d'objets que posséda le prince impérial, dont on voit différents bustes dus à Carpeaux.

Toute une originale collection de sifflets, de théâtres en papiers, des peintures à la cire datant de l'an 200 avant l'ère chrétienne, ainsi que des portraits de princes égyptiens, etc.

Il est permis, par cet exposé, de juger de l'intérêt topique qu'offrira aux visiteurs cette section.

La collection des « Tableaux des Maîtres de l'Enfance » organisée par les soins de M. G. Caïn, constitue en elle-même une exposition remarquable, des maîtres du XVIII^e siècle, avec des portraits d'enfants de Aubry, Greuze, Boilly, Drouais ; et de ceux du XIX^e siècle, avec Ribot, Carolus-Duran, Ricard, Bonnat, Bastien-Lepage, Edouard Saïn, Geoffroy, Boulanger (Portrait de A. Dumas), J. F. Millet, Eugène Carrière, « l'Enfant au chien, 1884 » ; Henner, Besnard, A. Stevens, F. Flameng, Boldini, Renoir, G. Dubufe fils, Bro-

zik, Thaulow, Breslau, Heilbuth, L. Deschamps, Bonvin « l'École », Humbert, Ingres, etc., etc.

Quelques maîtres de l'Ecole anglaise » sont également représentés : Romney, Constable, Reynolds, Beechey, sir Thomas Lawrence.

Aussi bien, une et deux salles de l'Exposition de l'Enfance séduiront encore la foule par la vue de photographies, dessins, peintures de nos principales célébrités contemporaines, politiques, artistiques, littéraires et mondaines, datant de leur extrême jeunesse.

Nous voyons Sarah Bernhardt à 12 ans (photographie Nadar), les portraits de MM. Jean-Paul Laurens, Jules Breton à 1 an, (d'après un pastel de peintre inconnu, fait à Courrières en 1829) ; Barrias à 15 ans ; Mme Virginie Breton, dessin de Jules Breton, avec un autographe du célèbre artiste (Portrait de ma fille à 7 mois).

Mme Maria Deraismes à 7 ans ; le colonel Derué à 4 ans ; les enfants de Carrier-Belleuse, par lui-même ; M. Emile Deschanel à 3 et 12 ans ; MM. Paul Deschanel, Casimir-Périer, Emile Cère, Jules Claretie, à 10 ans ; Ferdinand Brunetière à 4 ans, par Lambert ; Henri Martin, l'historien à 5 ans, A. Dumas, Emile Zola et son père, E. Haraucourt, Pouchkine à 12 ans ; Ludovic Halévy, M. et Mme Dieulafoy ; Sa Majesté

l'Empereur Nicolas II, à 3 ans ; la Princesse J. Bonaparte à 3 ans, etc., etc.

*L'Exposition de l'Enfance* sera un succès, à cause que la pensée qui la fit éclore est jolie et bien humaine ; et qu'elle comporte en soi quelque chose de neuf, d'inédit, de jeune !... — aussi parce que cette exaltation de l'*Enfance* honore hautement ceux qui se sont attachés à nous la montrer sous ses côtés les plus naïfs et ingénus — les plus tendres et les plus vrais, — dans ces parcelles de nous-mêmes et de tous, où chacun revivra les souvenirs du passé, en cherchant à affirmer ses sollicitudes présentes et à venir.

## A.-F. CALS

Deux peintres, deux artistes, Cals et A. Boulard, qui eurent, à peu de chose près, une destinée commune et vécurent dans l'indifférence du public ; avec un apport individuel de talent, dont le poids fort de maîtrise semblerait faire pencher la balance en faveur de Boulard. Peut-être ce dernier fut-il plus peintre que Cals et moins personnel cependant.

Ah ! que de difficultés à exprimer bien le vrai ! et à s'y maintenir en toute intégrité ; et faire saisir les nuances !

Moins personnel donc, et pourtant !... Ou plutôt faut-il dire que Cals, qui ne put résister aux influences, s'efforça visiblement de s'y soustraire et à éclairer, adoptons cette expression, plus sensiblement sa palette que Boulard. De fait, il ne ressemble à personne.

Comme Boulard, il a tâté de tous les genres. Le paysage, la figure, la nature morte l'ont diversement attiré, prodiguant partout et dans tout, semant là et ailleurs, les parcelles de son âme d'amoureux, de bon peintre. Il a côtoyé la sentimentalité de Tassaërt, sans creuser aussi profondément son sillon dans cette douloureuse manière d'exprimer, et certaines œuvres de lui impliquent suffisamment de mélancolique tristesse pour expliquer la raison organique de sa fin. On sait que, pareil en cela à Tassaërt, Cals s'est suicidé.

Personnel, mais faisant toutefois songer, dans ses scènes de plein air et d'intérieur où il excelle, à Millet ainsi qu'à Daumier, aussi bien qu'à Chardin ; et dans ses paysages, à Roqueplan, Français et Daubigny ; dans quelques-uns de ses portraits et études de nu, à Ricard et à Fantin-Latour, et restant, — je l'ai dit — lui-même, en ceci et en cela, sans rien devoir aux uns et aux autres.

Méconnu, ce fut de sa faute en partie, puisqu'il mena une vie retirée. De popularité moindre que d'aucuns de ses contemporains — la fortune est bien capricieuse — mais qu'il n'atteignit pas en principe, plus incomplet en son ensemble, avec des lacunes et des défaillances dans la seconde moitié de sa carrière, où son métier épinglé se départ des belles qualités d'unité et de sobriété,

de savoureuse facture, qui ont et qui contribuent tellement à faire exalter le mérite de ce peintre en quelques tableaux que nous avons pu admirer, qui sont des petits chefs-d'œuvre de naturisme sincère, d'impressionnisme même et d'observation, comme ce « Déjeuner champêtre » et son pendant les « Buveurs, à Saint-Siméon » lequel figura à l'Exposition centennale de 1900.

J'ai parlé de Chardin et de Millet? Est-ce que la « Soupe taillée », « la Veillée », « la Mère Barberye cousant », « la Barque au Soleil couchant » de titre mis à la légère, alors qu'en réalité, le sujet principal comporte une exquise silhouette de jeune femme travaillant, assise auprès de la fenêtre ouverte d'où l'on a vue sur la mer. Est-ce que toutes ces adorables études ne nous donnent pas la sensation de certaines œuvres de ces deux maîtres du XVIIIe siècle et du XIXe?

Des paysages, j'en vois de précieux : « L'entrée de la ferme de St-Siméon »; « Chaumière dans un vallon; « la Cour Barberye avec jeune fille cousant »; « Le Goûter au verger »; « l'Eglise d'Orrony »; « Cueillette de pommes »; « Paysage de Normandie »; des marines : « Le port de Honfleur »; le « Phare d'Honfleur, Soleil couchant », « Le Gros-Caillou ».

Cals fut un délicieux peintre de genre, je ne veux distraire de son œuvre que ces témoignages

de la « Fileuse bleue », exposée à la centennale de 1889; le « Petit Ecolier ». Il fit des portraits tels, que cette « tête de jeune fille », de « vieux marin »; des intérieurs comme la « grand'mère et petit-fils » (tableau exposé à la centennale de 1900) « l'Education maternelle » Salon de 1859; du nu, cette étude de femme couchée sur le dos et des « natures mortes » Fruits sur une table, etc.

De Cals comme de bien d'autres artistes, le tort fut de s'éparpiller à l'excès. Et la justice lui fut tardive; mais ceux-là, seuls subsisteront qui furent des amoureux et des *peintres pour eux-mêmes et par eux-mêmes*, plus humains, dépouillés et indemnes des scolastiques indifférentes et vaines. Castagnary apprécie ainsi son tableau : « Le ménage du Sabotier » du Salon de 1863:

« L'homme travaille, la femme soigne le petit. Un grand naturel dans les attitudes et expressions ».

Le Musée du Havre possède le portrait de Cals par lui-même. Il est ainsi désigné : (Adolphe Félix Cals) né à Paris, élève de Léon Cogniet.

Portrait de l'auteur : (Effet nocturne, éclairage venant du bas).

Cals est représenté au Musée du Luxembourg par quatre toiles : « Femme effilant de l'étoupe »; « Soleil couchant »; « Femme au coffret », un bijou; « une nature morte ».

Il naquit à Paris en 1810 et mourut à Honfleur en 1880.

N'oublions pas que de l'œuvre de Cals émane un sentiment de tendresse pour tout ce qui a trait à l'Enfant, aux humbles.

Rien qu'à ce double titre, il a droit à toute notre considération et à notre affectueuse déférence.

Cette exposition, ouverte, rue de Sèze, chez Georges Petit, est donc de bel enseignement et profitable.

*
* *

Au Louvre, on a inauguré tout récemment les cinq salles du mobilier des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, que détenait antérieurement le garde-meuble.

Je ne disconviens pas de l'attrait de cette exposition, mais les meubles ne me font pas oublier les dessins remisés dans les greniers, paraît-il, et qu'on va s'empresser, dit-on, de redescendre en de nouvelles salles aménagées à cet effet, ou converties.

Le remaniement est effectué et nous n'avons eu qu'à louer M. Molinier de l'heureuse présentation qu'offrent les nouvelles salles de dessins.

Veut-on parler des salles du musée de marine?

Le lit de Marie-Antoinette, si beau ! ne me consolerait pas autrement de l'absence prolon-

gée, par exemple, du « Sanglier » de Paul Potter.

A moins que le prestige déjà très diminué du mobilier art nouveau, ne puisse que perdre à la comparaison avec ces joyaux de style de Liesener et de Couthière.

Cette raison seule me faisait patienter et attendre la résurrection des salles de dessins.

Avec le nouveau portrait de Reaburn, voici la « Femme nue » de Trutat placée sur un chevalet dans la galerie Française en parallèle avec « L'Odalisque » de Ingres. L'une ne nuit pas à l'autre, croyez-le bien.

Félix Trutat, peintre français, est né à Dijon, le 27 janvier 1824 et mort dans cette ville le 8 novembre 1848, à l'âge de vingt-quatre ans, par conséquent.

De cet artiste, nous admirâmes à l'Exposition Centennale de 1900, trois portraits et cette femme nue qui fut léguée au Musée du Louvre.

Que de noms d'artistes aussi glorieux morts jeunes et ayant déjà œuvré superbement. Au dix-huitième siècle, Drouais, mort vers vingt-cinq ans ; au dix-neuvième Géricault mort à trente-trois ans et, tout près de nous, Henry Regnault, tué à vingt-huit ans, sous le feu de l'ennemi. Et combien d'autres encore !...

Saluons-les et admirons de pareils témoignages de force et de dispositions déjà géniales.

## EXPOSITION DAUMIER

Mai 1901.

L'Exposition Daumier, quai Malaquais, qui vient de fermer ses portes, a eu, si je puis dire, sans faire pousser les hauts cris, un beau succès de presse.

Que n'a-t-on pas écrit à nouveau sur l'illustre caricaturiste, qui n'avait été écrit?

La totalité de mes confrères a exalté à l'envi, le peintre qui était très connu des amateurs, et l'a prôné comme une nouveauté.

D'autres ont exprimé le contraire. Il y avait à tenir le juste milieu entre ces dithyrambes et des esprits clairvoyants, plus rares, n'y ont pas failli.

Certes, Daumier fut un grand artiste, un peintre au métier puissant, à la facture coulante et grasse, mais duquel on ne peut séparer le caricaturiste admirable et profondément philosophique,

dont le crayon et le burin ont créé des types immortels.

Le public n'ignorait pas Daumier.

L'exposition ne lui a appris que peu de chose. Dans son œuvre picturale incomplète, imparfaitement réunie, il y avait là trop d'esquisses, de pochades, pour qu'il s'emballât.

Daumier restait là, pour lui, pour tous, ce qui est vrai, un caricaturiste qui fit de la peinture, mais qui eût été quand même Daumier, sans cela.

Il reste aux yeux de la foule, le génial, le merveilleux esprit satirique qui fit tant rire nos pères, parce que chacun reconnut bien la paille du voisin, sans voir, soi, la poutre qu'il avait dans l'œil.

Pour nous, nous comparerons le peintre, bien souvent à Millet, un Millet plus facilement peintre plus habile, plus humain et populaire, il se peut, et moins idéaliste que critique, ayant eu parfois des éclairs à la Delacroix et à la Luminais, comme dans son esquisse des « Emigrés ».

Daumier est représenté au Musée du Luxembourg par un tableau « Les Voleurs et l'âne » dont il n'y eut que l'esquisse à cette exposition rétrospective.

Combien, nous avons vu d'études de Daumier, d'incomparables, défiler sous nos yeux, chez Durand-Ruel entre autres, études qui eussent fait bonne figure ici, d'une belle largesse d'expression,

toujours, d'une pâte riche, d'exécution libre, dégagée, synthétique. Mais qu'est-ce qui nous séduisit volontiers le plus dans ces perles nacrées et qui fit l'homme ce qu'il est devenu et lui acquit la célébrité ? ce fut le côté anecdotique de la légende toujours merveilleusement écrite et soulignée par un esprit endiablé, une verve mordante et intarissable.

## ROSA BONHEUR

Juillet 1901

Devant un portrait de Rosa Bonheur, par Edouard Dubufe, Thoré s'exclame ainsi, dans son Salon de l'Exposition internationale de 1882 : « ... Rosa, quel joli nom ! quel nom de *bonheur*. »

Et cela fut bien exact que le destin souria à la grande artiste. Elle connut tous les bienfaits de la fortune et de la gloire.

Riche de plusieurs châteaux, tant en Angleterre qu'en France, sa résidence préférée fut encore celle de By, située près de Moret, à côté de Thomery où mûrit le chasselas fameux, dans cette admirable région de Fontainebleau.

Sa popularité s'accrut de son incessante générosité, de ses dons à son pays d'élection. Comment s'étonner, alors, que l'inauguration de son

monument, sur la place Dennecourt, à Fontainebleau, rallia tous les cœurs !

A vrai dire, ce monument que je viens d'admirer fait bon effet. Il y aurait peut-être lieu de s'étonner toutefois que le médaillon de Rosa Bonheur, par le sculpteur H. Peyrol, semble un peu effacé, et que, seul, le taureau, — l'œuvre de R. Bonheur,— de grandeur nature, qui domine fièrement le piédestal, attire exclusivement le regard.

A part cette légère critique, ce magnifique morceau de statuaire animale couronne à souhait le monument sur les faces latérales duquel sont sculptés, par Isidore Bonheur son frère, les deux bas-reliefs du « Labourage nivernais, » et du « Marché aux chevaux », tableaux les plus connus de la célèbre artiste, dont le premier est au musée du Luxembourg, et le second à la National Gallery, de Londres.

Le médaillon de Rosa Bonheur, la représente bien telle qu'elle était, avec sa physionomie masculine ; les cheveux abondants mais demi-longs, relevés et séparés à droite, par une raie ; son col droit et sa cravate d'homme ; ainsi avait-elle la fausse apparence d'un clergyman.

Et de fait, on put s'y méprendre. Je fus pris à cette ressemblance, le jour où je l'aperçus, pour la première fois, conduisant, en forêt, un petit panier attelé d'un poney, tout fringant lui-même

des joyeux éclats de rire qui fusaient du groupe d'enfants, neveux et nièces de Rosa Bonheur, en vacances chez leur bonne tante. Rosa Bonheur avait alors les cheveux blancs, mais l'allure encore très verte et l'air enjoué.

L'abord de sa maison de By était très difficile. Lasse des interviews, elle condamnait sa porte et périlleux eût été pour soi, d'ailleurs, de forcer la consigne, gardée qu'elle était par de formidables molosses dont les grognements significatifs eussent refroidi singulièrement l'enthousiasme.

J'eus le plaisir !... mais oui, ne riez pas, un matin, qu'égaré en forêt, je cherchais mon chemin, — d'être recueilli par le jardinier de Rosa Bonheur, de retour du marché de Fontainebleau. Le brave garçon, quand je fus monté dans sa voiture, après s'être fait reconnaître et m'avoir dévoilé son incognito, me conjura toutefois de ne pas ébruiter le service qu'il m'avait rendu ; il craignait de contrarier sa maîtresse, si la nouvelle eût transpiré jusqu'à elle, très attentive à ce qu'on n'ajoutât point au poids de la voiture une nouvelle surcharge qui eût fatigué le cheval.

Ce trait vient confirmer la passion que Rosa Bonheur professa, en tous temps, pour les animaux.

Les vieux villageois de là-bas se rappellent bien

ses lions, ses cerfs et biches qui jouaient dans le parc, en liberté.

D'aucun, même, un brave homme de bûcheron, était très fier, à ce qu'il me raconta, de ce que, un certain jour de chasse, des plombs égarés vinrent trouer désagréablement son séant. Furieux, il s'apprêtait à tancer le maladroit viseur, quand il reconnut Rosa Bonheur empressée et désolée...

La colère du bonhomme fondit par enchantement et fit place à une grimace souriante, presque de reconnaissance...

Et je sais qu'un peu plus, si je l'eus engagé, il m'aurait montré, par orgueil, les bienheureuses cicatrices ! ! !

Rosa Bonheur, sous ce côté viril, — « Mlle Rosa, dit Thoré, peint presque comme un homme » — était au demeurant la meilleure des femmes et la plus simple.

Les Anglais firent sa fortune et la traitèrent à l'égal d'une compatriote.

Je relis encore ce joli passage de Thoré :

« Cette chevalière Rosa, (Rosa Bonheur fut décorée par l'impératrice...) je l'ai connue presque enfant, allant peindre comme un jeune rapin dans les campagnes des environs de Paris.

Elle avait des cheveux courts et un corsage blouse, à peu près comme dans son portrait, qu'elle peignait plus tard, le coude contre le fanon

d'un taureau dans l'attitude d'un jeune pâtre ».

Ce tableau très estimé, est en Angleterre.

« Après le succès du « Marché aux Chevaux » et de quelques peintures dont raffolèrent les Anglais, Miss Rosa se mit à étudier Landseer, Ward et autres favoris du sport britannique, si bien qu'elle ressemble aujourd'hui à une élève de Landseer... Elle a cet amour sportique qui l'initie aux mœurs, aux tournures, aux habitudes des animaux, poneys, bœufs, cerfs ou chevreuils ».

Le public peut apprécier encore à son exposition posthume du Musée du Luxembourg, l'éminente artiste, qui mérita bien d'avoir son monument dans cette jolie ville de Fontainebleau, à deux pas des ombrages de cette forêt qu'elle aima par dessus tout.

## LA STATUAIRE DANS NOS JARDINS

En ce temps de statuomanie, les sculpteurs sont à l'ordre du jour. Ne parle-t-on pas d'ériger une statue à Monselet? Le couronnement de son monument ne serait-il pas un joli petit cochon rose? Cet automne, on inaugurera le médaillon du peintre Jules Valadon, qui eût bien mérité une statue — drapé comme un Barbey d'Aurevilly.

Loin donc, de vouloir décrier l'attention et la faveur dont les sculpteurs sont l'objet, — leur laissant le soin à eux-mêmes, de redire aux échos, cette éternelle chanson, que les commandes échoient sans cesse aux mieux soutenus et recommandés, — il est cependant permis de critiquer l'esthétique des monuments et statues qui émaillent la verdure de nos parcs et jardins parisiens.

Soit que le costume moderne réponde insuffisamment aux desiderata artistiques de nos statuaires, toujours est-il que, dans la plupart de ces projets, le personnage principal est éludé, sacrifié, confondu dans une symbolisation allégorique plus ou moins heureuse, — quand on ne se contente pas, — raison d'économie, c'est la généralité — d'un simple buste couronnant une stèle d'un goût fâcheux et douteux...

Prenons entre tous le Jardin du Luxembourg, qui semble devoir devenir le Panthéon fleuri du Parnasse et de l'art contemporain.

Géricault, Murger, Sainte-Beuve, Chopin, Théodore de Banville, Watteau, revivent dans cet éden en marbre ou en bronze. D'autres images suivront.

Différents toutefois de conceptions, ces monuments ne cadrent guère avec les exigences symétriques — je dirai presque géométriques, — de nos jardins, et s'écartent du but proposé.

Disparates silhouettes, fantomiques, confusément éparpillées sous les ombrages, ils ne satisfont pas plus notre vision, qu'ils ne personnifient, sérieusement, le caractère des poètes, des peintres ou des musiciens glorifiés.

Si convenable soit-il, le buste sur sa stèle, à sa place encore dans un musée, revêt en plein air, l'aspect d'une hérésie flagrante.

Il en est de même de toute composition décorative superflue, visant, bien à tort, à faire prédominer le mérite manuel du sculpteur sur l'adaptation intelligente plus véridique et humaine dont il eut pu faire montre, en incarnant, dans une seule figure, la personnalité qui nous intéresse.

Bien autrement, le Balzac de Rodin, de même son Hugo, réalisent ce critérium et nous impressionnent fortement, parce que leur auteur, génialement, a satisfait aux lois séparatistes et individualistes de la statuaire, en évitant l'écueil des superfétations chimériques et imaginatives.

Il est temps de combattre énergiquement l'erreur par où pêchent tant de jeunes statuaires, volontairement ou par incapacité morale, en prévision du spectacle pénible que présenteront ultérieurement, à nos regards, les jardins et les squares bondés de ces monuments sans signification précise, de ces stèles surmontées de bustes n'ayant que le mérite contesté d'être parfois assez ressemblants, d'une ressemblance atrophiée par ces gaines, tout au plus bonnes pour des dieux Pans, de fabuleuse et mythologique mémoire.

C'est à l'intelligence, à l'instruction plus éclairée du sculpteur, à son intuition bien dirigée d'influer sur la compréhension de l'ébauche

initiale, et de le conduire à savoir camper dans un portrait en pied, une figure historique et de la faire revivre. Le métier seul est secondaire en sculpture et l'affaire du praticien. Cela n'est pas sans difficultés, tout comme pour le peintre, dont tel, apte souvent à grouper un ensemble, est incapable parfois de mener à bien un seul individu, homme ou femme, et d'en extérioriser l'âme sur les traits et dans toute sa personne.

Le sculpteur argue, pour sa défense, d'obstacles sans nombre, inconnus du peintre qui dispose de la couleur et travaille sur une surface plane, alors que celui-ci proteste de la facilité que son rival puise dans les moyens de reliefs, plus déterminés et tangibles.

Autant de futiles récriminations de gens de métier, et de chicanes subversives.

Il subsiste qu'un monument, quel qu'il soit, n'a de raison d'être, que s'il répond intimement aux conditions du programme, et concourt, d'une manière caractéristique et étroitement liée, par ses lignes et ses profils voulus et appropriés, à la décoration du site convenu.

Indubitablement, dans un jardin public, sur une place, un personnage debout aura l'avantage sur le même, assis.

Parallèlement à la gracilité élancée des arbres et à la fuite des allées, les statues accompagnantes

ne doivent pas en diminuer ni restreindre la perspective linéaire.

Nous avons le témoignage de l'art grec, art de noblesse, de style et de beauté !

Telle statue, conçue dans l'atelier pour un intérieur, jurera en plein air, en raison des mêmes lois harmoniques et d'accord, qui sont immuables dans la nature et inséparables de la Beauté Souveraine.

Et j'oserai lancer cette boutade peut-être paradoxale au premier abord : la statue de Velasquez à cheval, celle de Jeanne d'Arc, éclipsent toutes les autres par leur air de grandeur et de solennité.

Vous me direz que Meissonier à cheval eût été un peu comme Napoléon, qui avait les jambes trop courtes pour l'ampleur du buste !

Aussi bien, j'en suis, quant à la statuaire décorative, à l'étude intégrale des lignes du sujet s'unifiant avec les fonds environnants.

Tout récemment, j'admirai à Fontainebleau le monument élevé à la mémoire de Rosa Bonheur. Le taureau colossal qui couronne le socle, est l'œuvre de la valeureuse artiste et le principal spécimen de son talent de statuaire très connu. L'idée est tout au moins originale et d'une fantaisie consommée.

Ce magnifique morceau eût pu, parfaitement,

trouver place dans le Musée de Fontainebleau, pourtant !

Et Rosa Bonheur eût mérité d'avoir une statue personnifiant mieux sa mémoire et sa physionomie, autre que le simple médaillon sculpté dans le piédestal du monument où trône le taureau que, de loin, les ignorants prennent pour un bœuf ou une vache, ne s'en expliquant pas l'origine.

Aussi donc, foin des bustes et des stèles et que nos sculpteurs fassent de vraies et belles statues.

Cette réparation est due à Paris qu'on enlaidit au grand regret de tous ceux qui l'aiment.

## HENRY DE GROUX (Georges Petit).

Octobre 1901.

Henry de Groux est le fils d'un de Groux, nécessairement, peintre belge, dont Thoré prisa très fort la maîtrise savante et l'imagination fertile.

Il fit d'excellents tableaux d'histoire et de crânes portraits. Entre toutes, je lis dans les Salons de 1867, cette opinion favorable du fin critique : « M. de Groux a exposé deux grands tableaux : les *Bourgeois de Calais devant Edouard III* et la *Mort de Charles-Quint*; peinture d'une belle ordonnance, avec le clair obscur bien ménagé, la lumière frappant sur le lit blanc de l'homme qui va mourir. »

M. de Groux père, ayant fait de l'histoire et du portrait, il n'y a pas lieu de s'étonner que son fils ait poursuivi dans cette voie.

Sans vouloir, de parti-pris, dénigrer les moyens originaux de Henry de Groux, il est présumable, que, dans la clameur d'enthousiasme qui accueillit, il y a quelques années, au Salon des Arts-Libéraux, l'apparition de son *Christ aux outrages*, le petit clan d'où elle rayonna, — saluant ainsi bruyamment à son aurore, des promesses qui pouvaient, en vérité, passer pour une prouesse fiévreuse de débutant, — fut légèrement influencé par la réputation paternelle et qu'il prétendit relever, dans cette œuvre jeune du fils, néanmoins les indices certains d'un avenir tout au moins aussi glorieux, sinon plus !...

Je ne puis m'expliquer autrement l'engouement dithyrambique de plusieurs de mes confrères, à cette époque, qui littéralement, enfourchant leurs Pégases, qualifièrent Henry de Groux, — qui but ces éloges comme du petit lait, — de pur génie appelé à perpétuer la belle tradition flamande des Rubens et des Jordaëns.

Enfin, on divagua à qui mieux mieux, et ce qu'il fut dit et écrit d'enfantillages sur cette page que nous revoyons ici, rue de Sèze, c'est inénarrable !...

H. de Groux eût été français, que sa machine n'eût pas soulevé l'ombre d'une controverse. On eût passé devant comme on délaissa les fameux panneaux exposés, de feu le comte Le Marcis, aux Indépendants, un imaginatif, également, mais

dont la marchandise eut l'indéniable tort de ne pas avoir franchi l'octroi belge.

J'avouerai volontiers qu'il y a réciprocité mutuelle, et que les Belges rendent à nos artistes, au centuple, les ovations que nous prodiguons aux leurs.

Bref, le *Christ aux outrages* fut accueilli comme le Messie ?... Cette composition hurlante, déséquilibrée, désordonnée, ne manque point toutefois d'un certain petit souffle titanesque !... Elle permit à des écrivains de philosopher et leur créa l'illusion de combattre le bon combat ! Ils n'ont pas vu ou plutôt, feignirent d'ignorer ce qui crève les yeux — que cette peinture, sans relief, ni dessin, ni perspective, ne soutient pas l'examen sérieux, une seconde.

Tout de Groux est là, tumultueux et faible, indécis, n'ayant fait ultérieurement que répéter les mêmes fautes et créditer les mêmes erreurs !...

Je suis appelé, néanmoins, à douter, désormais de sa naïveté et de sa sincérité devant certains portraits d'hommes et de femmes, principalement, — que j'ai admirés, sans qu'il m'en coûtât, — où de Groux se montre simple, humain, franc et savant. Ces erreurs ne sont donc pas du fait d'un ignorant, puisque les déformations sont voulues et tendent à caractériser, plutôt, l'effort répété et continu d'un esprit satirique, volontiers mora-

liste !... mal inspiré à peindre des conceptions colossales qui gagnèrent à être lithographiées, simplement ?...

Loin, bien loin de ma pensée, de faire le rhétheur et me montrer rosse, mais je ne crois pas qu'on puisse sainement juger une œuvre d'art sans procéder immédiatement par comparaison. Alors, si je me place simplement devant le *Jugement dernier de Jordaëns* du Louvre, dites-moi ce que vaut Henry de Groux ? J'ai pris ce maître parce que flamand, et que M. de Groux, audacieusement interprète quelques scènes de ce genre, mais avec quelle différence d'art ! oh ! combien ?

Et c'est en vain, dans cette exposition — à part les portraits savoureux, expressifs, volontaires, indiqués, — que je cherche une page d'art vrai, — autrement que synthétiquement littéraire et philosophique ; quelquefois même, c'est le cas général, poussée trop à la charge, à la débauche violente de couleurs, enluminure outrée, jetée sans vergogne, sans l'excuse d'aucun lien ni harmonie.

Henry de Groux reste un imaginatif, un sensitif, un vibrant, un érudit. Il est tout cela. Il grave et lithographie habilement. Il oublie, seulement, d'être un peintre respectueux des lois picturales !... Et M. de Groux sait aussi bien que moi, que

Turner dont l'œuvre déborde de fougue, de passion imaginative, pareillement, fut aussi bien un merveilleux peintre et surtout un coloriste superbe !...

J'émettrai cependant cette restriction en faveur de Henry de Groux. Son bagage important comporte en soi les éléments décoratifs d'une décoration brutale, laquelle pèche par l'inobservance absolue des valeurs correspondantes, — de ces observations que le génie de Delacroix respecta autant que celui de M. Ingres fut soucieux de la ligne et de la rigoureuse ordonnance — et qui les vouèrent tous deux à l'immortalité !

## PETITS SALONS

La 1re exposition, chez Georges Petit, de la *Société nouvelle de peintres et de sculpteurs*, a répondu à l'attente unanime. Elle est complète ; et, ce disant, je veux bien faire comprendre que tous ses membres sont bien pénétrés de la nécessité impérieuse, — que nous nous efforçons à propager, parmi les promoteurs de ces petites réunions, si nombreuses, — d'aucunes si incolores, — en l'époque — de n'exposer plus que des œuvres sérieuses et fortes.

Cette nécessité est pour elles, la seule raison d'être et conséquemment la meilleure manière de maintenir à sa véritable hauteur, le niveau de l'art moderne.

Et il y a mieux à faire en ce Salon que d'applaudir indifféremment aux témoignages, hors

pair, d'artistes ayant un passé. La critique est plus à même d'exercer son rôle d'arbitre, en quelque sorte, officieux, avec fruit, devant des pages affirmant un esprit de suite et de conduite,et une orientation formelle et écrite vers l'au-delà. L'homogénéité parfaite des talents assemblés ne serait pas une garantie essentielle d'intérêt, autrement que superficiel, si leur action prépondérante ne s'exerçait, justement, en raison des dissolvances mêmes de tempéraments distincts et opposés, se prévalant individuellement tous d'une pensée unanime de consacrer leurs forces à exalter le beau métier de peintre et l'amour de l'art.

A ce titre, — et en ayant soin de mettre mon opinion admirative — en face de l'œuvre de M. Lucien Simon — à l'abri de toute fausse suspicion d'une comparaison défavorable à son entourage, que je n'ai point faite, l'originalité et la maîtrise de cet artiste se sont affranchies de ce qu'on croyait, à tort, pouvoir entraver la marche ascensionnelle de son robuste entendement.

Son œuvre d'hier, comme celle d'aujourd'hui, attestent et témoignent en faveur d'un travail acharné, d'une fièvre persistante, d'un souci remarquable de ne jamais se lasser et de ne pas se contenter d'un déjà riche patrimoine.

L'ambition, la noble ambition, s'emparant de son âme, contribue à donner de l'amplitude à son

vol qui l'emporte plus avant maintenant dans les sphères hautes de l'intelligence et de la perfectibilité humaine.

Le sentiment de sécheresse que nous avons pu critiquer antérieurement dans le « Cirque » et quelques-uns de ses tableaux, n'existe plus dans celui, exposé ici, de la « Diseuse de bonne aventure » d'une heureuse qualité de rapports et superbe de couleur.

M. Simon excelle, d'ailleurs, dans la reconstitution des scènes bretonnes qui comportent des costumes de fêtes, d'un effet très pittoresque et chatoyant.

Il se montre tout à fait supérieur à lui-même dans cette dernière.

L'interprétation est soutenue par un métier large, très assoupli néanmoins.

Dans « Le Lauréat » les physionomies des personnages officiels occupant l'estrade, et s'apprêtant à couronner le lauréat qui gravit les marches, sont étudiées, fouillées scrupuleusement. Ce petit tableau, a, en plus de l'attrait anecdotique, le charme d'une scène vécue et poussée.

M. L. Simon accompagne ces envois, d'aquarelles et de « têtes d'étude » de bretons, aux plans établis et caractéristiques des visages émaciés et durs.

Dans ses « Feux de la Saint-Jean, au Pays de

la mer », M. Cottet eût pu donner, à cette scène, une apparence de vision bien fantastique, presque rembranesque, avec un centre absorbant de lumière qui eût irradié magnifiquement le groupe de ces figures penchées aux rictus muets de gnomes et de sorcières !...

Pour cela, il lui eût fallu corser, dramatiser sa facture. Mais M. Cottet a hésité, dans la crainte de cesser d'être *véridique* ! Et il a assourdi sa propre exécution, la limitant à des petits moyens qui flottent entre la description fidèle et l'irréel. Le paysage est sacrifié, trop ou pas assez, dans une même ombre que les corps de ces personnages accroupis, léchés seulement par le jeu des flammes, sans que nous nous passionnions autrement pour ces braves gens qui se chauffent autour d'un feu bien pâle de sarments qu'un des leurs, vu de dos, attise patiemment. M. Charles Cottet pouvait œuvrer plus fièrement. Mais ce n'est que partie remise pour un artiste de sa valeur et nous le retrouverons un jour ou l'autre.

M. Vail s'est simplement complu à peindre des fleurs qui portent son estampille ; MM. A. Baërtsoen et C. Meunier à aquareller, comme ils savent, le premier, des « vieilles maisons sur la rivière » le second, « les travailleurs de la mer » avec un pastel de « Hercheuse ». M. Georges Griveau a

soigné la matière en des œuvres d'amoureux langage, allant du « pot au feu », un bijou d'indication savoureuse et d'intimité de foyer, à ce « portrait de Mlle Suzanne R... » beau comme un portrait de Boulard ; M. Thaulow a noté exquisement des effets de neige, « La Barrière verte » ; « Le Matin », « Le Soir ».

Les « Intérieurs », de M. W. Gay, s'inspirent de la religion du souvenir et du culte des reliques. MM. Claus, Duhem, Le Sidaner, Henri Martin, demeurent les poètes précieux du rêve et de la contemplation solitaire.

M. Aman-Jean pétrit la grâce et la couleur ensemble, et essaime, sous nos yeux, pareilles à de jolies roses, ses créations féminines, obéissant au rythme d'une pensée musicale, qui nous berce et nous trouble à la longue.

L'œuvre de M. René Prinet est toujours empreinte de morbidesse et de douceur coutumières. M. G. La Touche se fait admirer ici, comme chez Tooth et Soons, boulevard des Capucines, où il expose une trentaine d'aquarelles de beauté, d'une compréhension imaginative très élevée, et de couleur somptueuse, côte-à-côte avec le maître Bracquemond, dont les eaux-fortes originales sont inouïes de richesse, d'invention de faire et d'esprit.

De l'œuvre de M. René Ménard, émane ce

même sentiment de majesté extraordinaire, de grandiose solennité de la nature sous la plupart des ciels, d'une impondérabilité lumineuse surprenante. Son « Chêne » est particulièrement puissant. Le paysage est tellement ordonnancé et sûr d'effet propagé d'un bout à l'autre, — qu'il y aurait peut-être un jour, lieu de s'émouvoir de cette perfection connaissant — peu ou prou — les instants de défaillance et d'embarras, qui sont des éclairs d'orage et de trouvaille parfois, dans la carrière fructueuse d'un artiste...

M. André Dauchez révèle de plus en plus des dispositions au grand paysage de lignes et d'horizons fuyants. Ses motifs sont presque toujours pris d'un point culminant et sous un angle qui permet à ce peintre d'embrasser de prodigieux espaces.

Tel, dans son « Troupeau de bœufs », traversant lentement l'immensité grise d'un marais. Cette œuvre offre, en elle-même, une sensation d'infinie grandeur, de mélancolie captivante, singulière et âpre à la fois. La « Lande », « Lisière de bois », « Dune », se recommandent de ces témoignages identiques d'une conception synthétique de la nature, résumée magistralement dans le « Troupeau ».

Notre distingué confrère, M. Gabriel Mourey, l'organisateur avisé de cette exposition, a droit

aussi à une part de francs éloges, que nous lui adressons bien sincèrement.

*
* *

Aujourd'hui, il nous revient aux oreilles deux échos assez topiques. Le premier a trait à une forte panique qui courut un instant, parmi les peintres de la Société des Artistes Français. Le Comité des 90 ayant trouvé la proportion des admissions un peu trop élevée, il n'a tenu qu'à un fil, — jugez-vous de l'effet qu'une pareille mesure rétroactive eût produit — qu'on ne procédât à un second examen et à l'élimination de plusieurs centaines de concurrents.

L'incident est désormais clos et les peintres respirent.

Le second écho relate une communication du Collège Esthétique, — qui équivaut presque à une excommunication de sa part, — couvrant de sa réprobation indignée, l'institution même des Salons officiels et invitant les peintres indépendants à s'abstenir d'y prendre part.

Et comme il ne sied pas de démolir un système sans en préconiser un autre meilleur, le Collège Esthétique, émet l'idée d'expositions publiques et permanentes, pouvant avoir lieu, dans les écoles des vingt arrondissements de Paris.

Evidemment, les Salons actuels sont d'institu-

tion caduque de par le fait même des jurys, dont le principe et le mode de recrutement froissent le bon sens et l'honnêteté.

Quant au remède proposé par le collège esthétique, j'avouerai le trouver bien paradoxal.

Empêcher les artistes d'être eux-mêmes, juges et partie, je crois que c'est là le seul et sérieux objectif à battre en brèche.

Mais pour l'éducation artistique, par le spectacle du « Beau » ! !, de nos écoliers, il serait plus naturel et moins chimérique, ce me semble, de les conduire en promenade, le jeudi, au Musée du Louvre, et de leur apprendre, sur place à discerner, et à comprendre, à aimer les *Maîtres*.

Seulement, de grâce, que nos *lutteurs* modernes ne franchissent pas le seuil de l'Ecole.

Aussi bien, puisque nous parlons de salles d'expositions, celle du « Journal », renferme cent cinquante et quelques toiles des membres de la « Société des Peintres de la Marine ».

Dans une salle coquette, de petits tableaux non moins coquets : la plupart, ne rappelant, en rien le « Naufrage de la Méduse » de Géricault « La Barque » de Delacroix, « La Vague » de Courbet, non plus, même, celle de Cabanel, — exposés là pour la vente, je suppose, car je ne m'expliquerai pas leur présence.

« Peintres de Marine » il n'empêche qu'on se

ferait une très mince idée de la valeur de M. Tattegrain, si on le jugeait d'après ce qu'il a en ce Salon. Pareillement, la majorité de ses collègues, habiles à brosser des études gentillettes, agréables à l'œil.

Cependant puisqu'il sied de procéder à une sélection, l'œuvre de M. Octave de Champeaux me paraît être la seule qui puisse être avantageusement distraite de ce Salon et capable d'avoir sa place dans une galerie.

Particulièrement, à côté de ses « Bateaux de pêche », « Le mur de St-Georges dans la lagune de Venise » est un beau tableau, construit, dessiné, admirablement peint, dans une belle tenue et chaude harmonie.

Voilà, d'un vrai peintre, de l'art sérieux, sincère, qui paraîtra peut-être un peu démodé aux badauds qu'on berne, mais qui n'en émane pas moins d'une religion d'artiste auprès de laquelle les petites ficelles de métier des arrivistes, me paraissent bien superflues et insignifiantes.

Aux côtés de M. de Champeaux, je vois des gens de talent, des artistes ayant une notoriété enviable, qui ont exposé des fragments talentueux d'aimables sujets maritimes. Nous connaissions heureusement des peintres et toute critique défavorable serait déplacée.

Je parle de MM. Maufra, Fouqueray, Chevalier,

Le Goût-Gérard, près desquels je me suis arrêté longtemps, moins spécialement attiré devant les œuvres de MM. Iwill, Nardi, Gaston Roullet, Ravanne, Vincent Darasse, Chabanian, Dauphin, Alfred Guillou, Mme Elodie La Villette.

Chez Bernheim, jeune, rue Laffitte, M. Eugène Carrière expose un éternel poème qui a nom « Maternité » en de petites toiles d'une prodigieuse et touchante évocation.

J'admets que Carrière exposât pour la première fois, et qu'il fût totalement inconnu. Eh bien ! on connaîtrait du même coup l'artiste et l'homme.

Dans cet enchaînement de scènes de « l'Enfance » il est impossible de discerner lequel est le plus brave, du cœur ou du cerveau, qui ont conduit le peintre à exprimer de pareils trésors de charme ému et de délicatesse infinie, tant il y a d'intellectualité rayonnante et d'émotion enclose, qui procèdent des deux, en ces adorables motifs où s'exerce grandi et divinisé, ce prestige tyrannique et essentiellement doux, toutefois, de « l'Enfant ».

En cette œuvre, Carrière y a mis de son âme d'artiste et de sa bonté indicible de père, et je ne puis admirer l'un sans songer à l'autre.

Et puisque vous parlez, Messieurs, d'expositions de peintures morales et éducatives, dans les Ecoles, mettez-y l'œuvre d'Eugène Carrière, toute

entière et je ne serai pas le dernier à applaudir de toutes mes forces.

Mettez encore cet « Enfant dormant » digne du Louvre, beau comme un Raphaël. Ce « Portrait de femme » au sourire d'exquise douceur, qui me fait penser à la Joconde, une Joconde plus moderne et plus parisienne.

J'admire le « Portrait » du maître par lui-même, celui si frémissant, si vivant, si énergique, de M. Anatole France, encore le « Baiser de la mère », « l'Enfant au sein », cette « Femme à sa toilette », ces « Liseuses ».

Je me complais à goûter la souple puissance des beaux noirs et des blancs variés ; j'émets quelques préférences intimes envers ses paysages de la « Marne », « Pyrénées », « Bords de la Marne », « Paysage de l'Orne », « Paysage suisse », « Magny », « Une route ».

Ce qui fait d'Eugène Carrière, un des premiers de nos peintres actuels et peut-être bien le plus humain, c'est que, paraissant l'ignorer, il travaille toujours comme un étudiant qui créerait, sans lassitude, ces chefs-d'œuvre, en lesquels du premier au dernier, tout son enthousiasme juvénile demeure écrit splendidement.

C'est avec intérêt, que je reviens sur le compte de « l'Exposition des Indépendants » (serres du Cours-la-Reine).

J'ai déjà dit qu'au milieu de toiles admises très librement; puisque le règlement de ce Salon accorde toute latitude à n'importe qui, de pouvoir exposer n'importe quoi, — il était essentiel de distinguer quelques artistes ayant facilement accès en d'autres Salons, consacrant plus effectivement.

D'ailleurs, pour ceux qui s'inquiètent, il y a de l'émulation à découvrir partout, des indices d'art, voire même de simples prémices d'intelligence et de goût affiné, à défaut de témoignages plus probants. Faute de grives, on prend des merles.

C'est presque puéril déjà, de redire pour la centième fois, que de tous temps, les refusés se recommandent d'artistes dont les œuvres font prime aujourd'hui, et qu'il y aura continuellement, d'ingénieux et libres esprits, cherchant sans se décourager, à côté des sentiers battus.

Les influences, de quelque nature que ce soit, ne peuvent être comminatoires, qu'alors elles se prévalent de preuves péremptoires et affirmatives sans qu'il y ait lieu d'exalter, outre mesure, d'habiles procédés dérivatifs de l'art immuable, dans la crainte d'égarer l'enseignement et d'en corrompre la portée. Tant il est prouvé, qu'il n'y a pas deux façons de bien peindre, et que la seule bonne est plus difficilement assimilable, parce qu'elle nécessite des études plus positives et con-

tinues et des dispositions naturellement portées vers le vrai, qui est éternel.

A ce côté, ce ne sont que jeux et amusements, distraction de chimistes ou supercheries d'alchimistes.

L'Impressionnisme de *Monet* est la façon d'exprimer d'un *Peintre*, alors que celui de M. *Cézanne* est la négation même de la tradition, dont on ne peut enfreindre la loi effective, — puisque la tradition incarne une série d'efforts réalisés continués et modifiés au fur et à mesure des siècles, dans la voie unique et pure de la beauté.

Le tableau des « Baigneuses » de M. Van Rysselberghe, est sans conteste, une des œuvres les plus remarquables de ce Salon, n'ayant que le défaut de perpétuer un système que l'enseignement ne saurait, sans péril, préconiser ; pareillement les œuvres de MM. Signac, Ranson, Luce, Xavier Roussel, Bonnard, Vallotton, Vuillard..., et je le répète, ces artistes sont des peintres qui le pourraient être vraiment, j'en ai la conviction, non moins que MM. Maurice Denis, Sérusier, Georges d'Espagnat.

Les Indépendants ont un clou qui est « l'Enfer du Dante » de M. le comte Le Marcis ; œuvre en quarante tableaux, délirante et fantastique, à laquelle son auteur n'a pu survivre.

Ah ! si l'art n'était qu'une sensation, je ne

craindrais pas d'avancer que celles éprouvées par lui-même, et que peuvent faire éprouver ce peintre gentilhomme, sont d'essence assez piquante et suggestive (heureusement l'art est autre chose et le vulgaire semble tant soit peu l'ignorer aujourd'hui), car, question de métier à part, M. Béroud montre peut-être, sûrement même, moins d'imagination que cet indépendant défunt que fut M. Le Marcis.

J'ai aperçu quelques fines études de têtes d'enfants de Mlle Marguerite Carrière, d'autres, moins dessinées de M. Mérodack-Janeau ; des eaux-fortes de M. Sinet, des peintures de MM. Valton, Chalaneille, Hélis, Guérin, Ottoz, de Regoyos, Korochansky, Ibels, Labasque, Louis Leroux, Milcendeau, un artiste espagnol qui percera un jour sérieusement. (Le musée du Luxembourg a acquis un tableau de cet artiste).

Et puis, peu de chose ; qu'importe, le temps ne presse, l'art non plus. Et les peintres ont tout à gagner à ne pas se hâter. Rien ne sert de courir !...

∴

Ce qui suit rentre peu dans mon cadre d'idées et je mets absolument la photographie en dehors des lois de l'art ; n'en extrayant que l'avantage

vulgarisateur, pratique et commercial qu'elle peut procurer, je ne le nie pas.

A ce titre, les photographies (dues au procédé Druet, reproduisant l'œuvre de Rodin) exposées à la Galerie des artistes modernes, 19, rue Caumartin, sont de toute beauté. L'œuvre de l'admirable statuaire revit là, impérative et superbe avec son Balzac, Eve, le Baiser, Hugo, la Porte de l'Enfer, les Bourgeois de Calais, Saint-Jean, Falguière, J.-P. Laurens, etc., et enfin Rodin lui-même.

*
* *

L'Exposition, la troisième, des Peintres lithographes, est confortablement installée dans son immeuble luxueux du 4, de la rue Daubigny.

Vous y verrez aux murs très peu de peintures que vous n'ayez déjà vues et encore moins de lithographies. Mais quelques noms suffiront néanmoins à vous inviter à honorer le Salon d'une visite. Voici MM. Dillon, Gottlob, dont j'ai admiré avec plaisir, une fois de plus, les puissantes et colorées lithographies de ses « Camisards » et de son « Marché aux cochons » ; M. Léandre avec une série d'affiches (celle pour les chansons de X. Privas) et un pastel de « Manoir au bord du lac », contemplé aux Pastellistes, cet hiver ; une

jolie étude de soleil de M. Thévenot et des esquisses prestes et lumineuses de M. Bahuet ; un pastel de M. Eliot ; de cet artiste, également, d'autres lithographies et celle d'un savoureux dos de femme de M. Lévy-Dhurmer.

Je cite encore MM. Grün (ses affiches de la « Scala », « *Enfin seuls* » et de la « Cigale » ; Fuchs, Bréauté, Alleaume, Bourgonnier, Marcel Lenoir, Neumont.

## Exposition de la collection Sedelmeyer.

Juin 1901.

De réclame, à grands frais, — l'exposition de la collection de tableaux de maîtres de M. Sedelmeyer, 4 bis, rue de la Rochefoucauld, a fait retentir les échos.

On est tant de fois trompé, qu'on aurait mauvaise grâce, aujourd'hui, à ne pas applaudir, — puisque c'est presque tout un petit Louvre, avec d'authentiques signatures, non apocryphes, — que cet amateur éclairé a offert à notre examen.

Point n'est besoin de faire la moue, ainsi que d'aucuns qui ergotent et tentent de déprécier la valeur de cette collection. Ici, toutes les œuvres,

avec plus ou moins d'intérêt qu'accroche l'une ou l'autre, attirent l'admiration et provoquent une intense curiosité.

Il n'est pas permis à beaucoup d'amateurs, à vrai dire, de donner ainsi le spectacle d'une sélection pareille de chefs-d'œuvre de toutes les écoles, non moins que de provoquer en nous un regain d'enthousiasme avec de nouvelles toiles de ces maîtres, déjà si connus, toutefois.

Si connus, vraiment non, alors qu'il y a tout à apprendre et lieu de s'émouvoir en face de pièces capitales que nous ignorions.

Et c'est encore plus le cas de l'Ecole Anglaise, qui tient ici une salle entière, à elle seule ; de cette Ecole Anglaise, dont M. Sedelmeyer a su ravir nos yeux par le choix de quelques splendides échantillons de certains maîtres britanniques, je ne dis pas tous.

Aussi bien, nous devons à W. Thoré-Bürger, l'éminent critique d'une autre génération, de nous l'avoir fait connaître, un des premiers, à une époque où on la soupçonnait à peine. Depuis, elle s'est implantée, avec plus d'autorité, en France.

Le musée du Louvre en possède quelques morceaux que le dernier achat du portrait de Reaburn est venu augmenter.

Il y a deux ans, nous eûmes, à l'Ecole des Beaux-Arts, le loisir de contempler une impo-

sante majorité de l'art anglais et, tout récemment, au Pavillon britannique, à l'Exposition Universelle, quelques spécimens rares.

En ce moment encore, au Petit Palais, à l'Exposition de l'Enfance.

Au Reaburn, du Louvre, voici que M. Sedelmeyer a tenu à faire cadeau d'un pendant dans un autre genre : c'est un paysage de Constable, très beau, d'une pâte solide, dans une gamme très lumineuse.

Le motif : une plaine agrémentée d'une charrue traçant des sillons de frais labours ; un clocher à droite, à gauche, un moulin, émergeant d'un bouquet d'arbres.

Le ciel est mouvementé, chargé de nuages.

Ce tableau fera bon effet à côté des précédents Constable dont le Louvre est le détenteur.

Et M. Sedelmeyer a l'honneur d'un beau mouvement dont nous le félicitons.

Constable (ce fils de meunier qui s'était senti peintre en regardant couler l'eau de son moulin dans les prés riverains de la Stour), est représenté à la galerie Sedelmeyer, par une adorable série de petites notations de paysages, qui constituent un des côtés les plus suggestifs de cette exposition.

Puis, ce sont des Bonington, des portraits et « une vue de Venise » de W. Beechey ; des

portraits de Reynolds et de Gainsborough (dont les critiques anglais (j'emprunte à W. Burger), disent avec raison qu'aucun peintre n'a su mieux qu'eux donner à l'Enfance, sa grâce ingénue et sa sainte simplicité.

Des portraits de Hoppner, Lawrence, Reaburn, de Romney, qui fut presque le rival de Reynolds et de Gainsborough.

« Un retour de chasse » de Morland, (qui vivait avec les jockeys et les campagnards, courait les publics-houses des environs de Londres, les cours d'auberges, les grandes routes où s'exerçaient les chevaux).

Deux pastels de John Russel ; un « John Knox prêchant » de David Wilkie.

Ce que je relate ici brièvement, en ne citant que les noms, peut cependant faire comprendre combien il y a d'utilité à aller admirer de tels chefs-d'œuvre, où s'allient la grâce, le charme et l'élégance, dons qui sont l'apanage familier de l'Ecole anglaise.

Ensuite, dans l'Ecole Française, une œuvre de Nattier, très importante et des plus belles et suaves de ce maître, intitulée : « Chant d'amour ». Portrait de Mlle de Charolais, sœur du duc de Bourbon ; d'autres de Boucher, Drouais, C. Lorrain, Largillière, Mignard, Mme Vigée-Lebrun, Watteau.

Je remarque encore « la Madone de Saint-Antoine de Padoue », de Raphaël ; des Fra-Angélico, Gentile de Fabriano, Panini, Solario, Titien, Tintoret, des Albert Cuyp, Jean Fyt, Van Goyen, Van Ostade, Ruysdaël, Téniers, Wouwermans ; des Rubens ; des Rembrandt, Govert Flinck, son élève, etc.

Il y a donc, en cette galerie, beaucoup à voir et à retenir. Le produit des entrées est affecté au service de l'œuvre de l'Orphelinat des Arts.

## Exposition de dessins de Fantin-Latour (Tampeleare, 36, rue Laffitte).

10 décembre 1901.

Ah ! notre pur ravissement devant un pareil Salon d'un tel artiste à une époque où nombre de peintres se complaisent à répandre, à étaler aux yeux du public, des témoignages indignes de leur talent et de leur réputation légitimement acquise et incontestable.

Celui-ci s'ouvrit sans fracas, sans tapage, sans réclames par voie d'affiches, d'invitations et de coups de tam-tam dans les journaux.

Quelques personnes ont été prévenues, la majorité du public parisien l'ignore encore. L'essen-

tiel, du moins, fut que ceux qui n'en doivent point méconnaître l'existence, s'empressèrent d'accourir à cette manifestation que le maître ne se résolut à faire qu'après bien des résistances, des réticences, vaincus enfin par l'insistance d'amis fidèles, d'admirateurs enthousiastes ?

Et c'est un cas peu croyable, que beaucoup de ces dessins originaux, dont vingt-six sur quatre-vingts, seulement, sont encadrés et le reste enfoui en trois cartons, — ne sont pas signés !

Cette preuve de modestie rare, de simplicité inusitée est bien venue pour confondre les arrivistes, les assoiffés de gloriole et de facile cabotinage, qui jettent leur nom à tous vents et trop souvent le déshonorent au déclin de l'existence.

Aussi bien, il sied de remonter plusieurs siècles en arrière, à seule fin de rencontrer chez les maîtres anciens, des exemples adéquats de cet admirable désintéressement.

Est-il permis toutefois, et avons-nous le droit de blâmer le maître, — oh ! combien, léger ce blâme ! — d'avoir failli nous priver un instant du plaisir indicible de pouvoir contempler ces pages d'art, dont l'hautaine et radieuse conception en imposera à chacun et le persuadera que la foi est toujours la propriété irréductible des artistes qui couvent et vivent leur rêve dans l'isolement du travail et le mystère de l'atelier.

Les parallèles coutumiers, les rapprochements aisés se présentent naturellement à l'esprit sans qu'il soit plus utile d'insister et de s'y étendre à l'excès.

Les dessins de Fantin-Latour sont uniques. En vain nous suggèrent-ils des affinités avec Titien, Corrège, Prud'hon, Ricard, Diaz.

L'évocation de ces noms retentissants ne s'impose, de fait, autrement que comme un accompagnement glorieux, en mineure, aux improvisations géniales du maître Fantin, magnifiant, avec le crayon, la célébrité musicale de Schumann, de Brahms, de Berlioz et de Wagner.

Tout d'abord, sous ses doigts, tendre et voluptueuse, mélancolique et rêveuse, la symphonie grandit, s'enfle, s'essore brillamment vers la sublimité d'épopées des Troyens, du Tannhauser, de Lohengrin, de Siegfried et d'Iseult.

Avec quelques modifications subies après la lettre, l'œuvre lithographique de Fantin-Latour nous avait précédemment initié à ces apothéoses fulgurantes. Mais ce que nous ignorions encore, — car j'ai dit que tous les dessins exposés étaient originaux, — c'est tout ce que ces cadres renferment, ainsi que les cartons, d'exquises compositions de charme et de grâce ; d'études, de croquis, d'esquisses au trait, de portraits savoureux, comme le sien, reproduit antérieurement dans la

*Gazette des Beaux-Arts;* celui de la « Sœur » de M. Fantin-Latour; ce dessin des « Deux sœurs travaillant »; le portrait de son père au chevalet », la « Tentation de Saint-Antoine », « Baigneuses dans un parc »; Hommage à Delacroix; Musique et Poésie; L'Aurore et la Nuit; La première pensée de l'apothéose à Delacroix; Hélène de Faust; La Fée des Alpes, etc.

Le maître y a joint des têtes d'expressions, des académies qui sont des merveilles. Et la même modestie enveloppe les uns et les autres. Ils sont enfermés dans les cartons qu'il faut fouiller, le maître n'ayant pu encore et toujours se décider à n'en encadrer qu'une partie. Ce fut son expresse volonté. Beaucoup retrouveront le chemin de son atelier à cause que c'est son plus cher désir, à moins que les amateurs ne lui réservent quelques surprises, qui n'auront pas lieu de l'affliger outre mesure, espérons-le. En se séparant de ses dessins, le maître voit à regret s'éparpiller tous ses efforts, toutes les ébauches *réalisées* de ses rêves. C'est sa jeunesse, lui semble-t-il, qui s'enfuit, l'abandonne, mais c'est aussi mieux l'Immortalité qui s'empare de son œuvre, et l'exhausse, de son vivant, sur les hautes cimes de la gloire où elle s'éternisera à jamais. Il s'ensuit que le maître n'aura trop rien à regretter de ce qu'on le dépouille, puisque son présent labeur est le même

qu'à vingt ans et qu'il revit lui aussi triomphalement une seconde jeunesse perpétuant son rêve infini et ses mêmes enthousiasmes d'artiste et de poète.

*
* *

*Société Internationale de Peinture et de Sculpture* (*Georges Petit*).

L'ouverture de ce Salon a été environnée d'un certain éclat. Le Président de la République l'honora de sa présence. Il convient d'avouer que l'art étranger y remporte un assez franc succès. M. Whistler expose, avec deux jolis dessins, un portrait de femme surtout, d'une harmonie pénétrante, d'un charme songeur de Joconde qui n'est tout de même pas celui qui émane de la Joconde, de Vinci ; mais comme les mains de la Joconde du divin maître italien, celles du portrait de M. Whistler, sont belles, longues, moites et expressives.

Je retrouve mieux les qualités de l'auteur de la « Fête de la grand'mère » qui fut au musée du Luxembourg, dans cette « Danse de Nuit », de M. Lorimer, d'effet assourdi et de clair-obscur, que dans son autre tableau intitulé le « Pot-Pourri » qui n'en est pas moins également remarquable.

M. Lynch, sans imiter le maître français Hébert, dans son portrait de « Petite fille » a été certainement influencé par la vision de celui exposé l'an dernier au Salon par ce maître.

Les portraits du peintre allemand Lenbach ont du caractère. Celui de ce vieillard assis, vu de profil, est étrange, d'une synthèse assez puissante, mais sec de mètier. Et quant à son portrait de femme turbannée, elle me fait penser à certaines figures de Rembrandt, mais avec quelle différence d'art !...

La composition de figures de M. Lauth qu'on peut intituler « Idylle » est d'un sentiment tendre. L'homme est bien campé, dans la tonalité douce du paysage. La femme me paraît trop éclairée. L'exécution est molle. Les accents font défaut, et sans conteste, je préfère encore des figures de Manet en plein air, à celles de M. Lauth qui nous donne de bons portraits quelquefois.

La « Venise » de MM. Bompard, St-Germier, Smith, doit céder le pas à celle de M. Morrice, — lequel nous force aujourd'hui à l'admirer plus complètement encore que la veille. Ces tableaux sont d'un peintre, d'un beau peintre qui sait son art et en joue de plus en plus avec un dillettantisme distingué d'amoureux bien remarquable.

Il a la couleur et la belle pâte qui n'empêche pas les transparences savantes. Evidemment, il

est tout à fait en progrès même sur ses création antérieures. Ses maisons sont bien éclairées d'un lumière chaude et blonde qui s'épand, rayonne s'accroche là juste où il faut qu'elle scintille assez sans dénaturer l'harmonie ambiante. J'ai vu de maisons baignées de cette opulente clarté, peinte par Daumier, notre Daumier, qui savait auss bien également camper les figures et les faire s mouvoir, n'est-ce pas?

Dans son portrait de « Huguenot », sévère rigide, théâtral, Mlle Delasalle s'inspire évidem ment trop de Benjamin-Constant ; elle est plu personnelle dans son « Canal à Amsterdam » digne de tous éloges. Je note également se dessins de lions, de jaguars, qui la classe ront, dans cette spécialité, à la suite de Barye E. St-Marcel, Rosa Bonheur.

Le « Torrent » de M. Paul Chabas est d'aspec décoratif. La figure de l'ondine est de pose osée audacieuse, — elle tient comme par enchante ment et risque de s'abîmer les coudes sur le roches. Mais l'eau est si coulante, si prometteus de caresses, de frais baisers, qu'on finit par parta ger la douceur de son bain sous la clarté d'u beau ciel qui se reflète dans les vagues du tor rent.

Les « Matelots » de M. Bartlett sont étudié avec conscience et une scrupuleuse honnêteté.

Je cite encore M. Numprheys Johnston, moins maître que Whistler, mais l'approchant de près ; les marines de M. le Gout-Gérard, les « Eglises » pastels de M. Pierre Prins ; MM. Harrison, dont le tableau des bords du Loing à Montigny, bien que de note un peu froide, m'a beaucoup plu ; Fieseke, Chudant, Carrier-Belleuse, « La Passagère » de M. F. Bouchor ! un petit Cazin, ma parole.

*
* *

*Société moderne des Beaux-Arts* (*Georges Petit*).

Une exposition qui fait concurrence sérieuse à celle d'à côté. M. Villaërt n'avait qu'à franchir le pas et sauter de la rue Godot-de-Mauroi à la rue de Sèze, il y eût été incontestablement remarqué, comme ici d'ailleurs, où son triomphe est plus facile.

J'aime bien son « Vieux quai à Gand », moins son « Port de mer » dont l'exécution du ciel manque de limpidité et de franchise. Mais ces restrictions n'empêchent pas que ce tableau ne soit cependant une œuvre de conscience et sérieuse.

Je remarque encore les « Matinées et Brumes » de M. Waidmann ; les « Baigneuses » de M. Rouault, parmi lesquelles la suggestion de René Ménard n'est pas tout à fait étrangère. « Les

paysages clairs » de M. Auburtin. Mais ses baigneuses sont lourdes, vulgaires ; de la grâce, Monsieur, s'il vous plaît, de la grâce.

Les « Géorgiques et Aquarelles » de M. C. Bourget, sont habilement lavées. Oh ! la hantise de Léandre et de Gaston La Touche, combien tangible ?

M. Pierre Bracquemond se doit à de plus francs succès. Pourtant il y a des finesses d'exécution dans cet « Intérieur » qu'il expose ; une pointe d'émotion, même dans ce petit *portrait d'enfant*, assis dans un fauteuil en osier et s'enlevant sur un fond de jardin. Mais pourquoi cette conventionnelle teinte verdâtre sur laquelle M. Pierre Bracquemond qui a beaucoup de talent quand il veut, détache ses modèles ! Les fonds de Renoir sont rompus, comme ceux de Watteau. Le maître impressionniste les exécute dans une gamme colorée et harmonieuse à laquelle la figure où les figures ne restent pas indifférentes : elles participent du tout dans le tout, alors que chez M. Pierre Bracquemond, ses portraits sont par trop découpés. Mais, je le répète, le petit « Intérieur » est joli, et le « portrait du colonel » dénote aussi des recherches très convaincues d'études des détails, d'une étude poussée à l'excès peut-être bien ?

A côté, de crânes dessins de physionomies de

mineurs de M. Besson qui a regardé avec raison ceux de Constantin Meunier ; et les mines d'Anzin de M. Détroy ; Les paysages de M. Chevalier ; « Le Pont Louis-Philippe et le boulevard Saint-Denis » de M. Houbron ; les symboliques apparitions de M. Knopff ; des types très étudiés d'espagnoles, de M. Milcendeau dont j'apprécie énormément, avec d'autres, la saveur de son talent original et attachant, par un je ne sais quoi de sauvage qui s'en essore.

MM. Langlois, Monod ; « L'enfant » de M. Victor Prouvé, plus personnel ici que dans ses marines, une contrefaçon de celles d'Harrison.

Au résumé, le groupement de ce Salon fait honneur à l'entendement artistique et au zèle compétent de mon distingué confrère, M. Henry Frantz.

Avant de causer d'expositions, j'ouvre une parenthèse.

La reconstruction du musée du Luxembourg ; l'affectation plus définie, ainsi que la décoration murale du Panthéon, sont autant de questions en suspens, qui intéressent actuellement le public parisien.

Quant au musée du Luxembourg, il y a quelque honte, pour un pays comme le nôtre, — pour une ville, comme Paris, — à supporter, — sans prendre un parti prompt, vraiment plus

digne, de notre suprématie artistique, dans le monde, — l'aspect de ce musée étriqué, très loin de présenter un ensemble réel du niveau de l'art moderne? Car combien de peintres, de sculpteurs, d'un égal mérite, ne peuvent être admis à y figurer en meilleure posture, et pour cause !...

Dieu sait, néanmoins, qu'il en coûte de gaspillages, à l'Etat, — à côté. De décorations payées fort cher, sans qu'un judicieux discernement préside à leur choix de faveur.

J'en veux, comme exemple, le Panthéon, auquel on s'efforce, en vain, de donner une destination honorable ; — cependant, qu'on macule les murs de fresques hétéroclites, sans lien, sans tenue, jurant l'une avec l'autre, au mépris de l'ordonnance sévère et classique de ce monument.

Point, je ne m'insurgerai à l'excès, naturellement, contre les dernières fresques apposées de Puvis de Chavannes (Sainte-Geneviève, patronne de Lutèce), dont il y a quelque amusante récréation à suivre la plaisanterie de fine ironie, de M. Octave Mirbeau et la simplicité correspondante de ce bon M. Dubufe, dans ce projet goguenard émis par le maître écrivain, de faire terminer les fresques inachevées, — mais qui valent mieux de rester telles, — par le second peintre, — petit peintre, — qui se défend d'en mourir d'envie ?... Et quels motifs pour une

revue, dont M. Octave Mirbeau, — d'ironie si fine et frondeuse, à souhait, comme toute son ironie, — fournit les éléments palpitants !

Donc, je passe pour Puvis, — mais que dire de celles de M. E. Delaunay? (Sainte-Geneviève rend la confiance et le calme aux Parisiens effrayés de l'approche d'Attila) ébauchées pitoyablement, — d'après les cartons de ce maître défunt par un de ses élèves, dont le nom, présentement, m'échappe.

Alors, qu'il y aurait quelque honnêteté artistique, si on ne peut les continuer, — à les effacer et à confier l'exécution de ce tryptique à un autre artiste ?

Ainsi, quel pot-pourri, quelle salade décorative? A côté de ces pages admirables de Puvis, et aussi bien de Cabanel, et de Henri Lévi, et de J. P. Laurens, et de Bonnat ; — le lot de fresques impressionnistes de M. Humbert, et tellement simplistes de M. Lenepveu, et froides et peu récréatives de MM. Joseph Blanc et Galand !...

Toutes commandes d'un prix fou, après quoi on chipotera une subvention raisonnable — si élevée toutefois, — au conservateur du musée du Luxembourg, pour la reconstruction d'un autre plus vaste, urgent et nécessaire.

## 10e Exposition des Femmes artistes.

Ah ! l'élégante chambrée, le soir du vernissage de ce Salon chez Georges Petit, rue de Sèze. Que de jolies toilettes et de non moins jolies femmes ! jabotant, riant, à qui mieux mieux, s'enivrant d'un triomphe éphémère, buvant les congratulations intéressées, savourant une joie si exhubérante qu'on leur pardonnerait presque l'insuffisante raison d'être exposantes, à quel prix ! — et de ne devoir qu'à cette qualité futile, tout ce concert assourdissant d'hommages et de flatteries, si douces à leurs oreilles !

Aussi bien, l'amour-propre de la femme peintre est trop notoirement satisfait de l'attrait qu'offrent ces petites soirées amicales, pour en critiquer les travaux, aimables, sans plus.

Vainement, on cherche un effort vrai, une préoccupation opiniâtre, la réalisation de concepts décoratifs dans ces gentillettes aquarelles de fleurs, dans ces banales natures-mortes et ces figures, portraits insignifiants.

Sauf, toutefois, que j'excepte, tout en blâmant la perspective défectueuse, les aquarelles de Mme Crespel, — dessins aquarelles, à mieux

dire, — de traits arrêtés, de contours voulus et d'une synthétique formule de vitrail, qui n'est pas pour nous déplaire, puisque nous en entrevoyons l'application réalisable et l'utilité.

Les aquarelles de Mlles Dampt, Iwill, Sallard, je le répète, sont aimables.

Je note les miniatures de Mmes Debillement, C. Isbert ; les gravures de Mmes Guichard, Roullet, E. Varuz ; en sculpture, les chevaux de Mlle Marthe Ameen-Sparre ; « En route » ; « Vieux compagnons » ; « Chevaux emballés » ; de mouvements très observés avec l'appui d'une réelle science anatomique de ces animaux et un joli sentiment de l'allure.

En peinture, les « Fleurs » de Mme Lisbeth Delvové-Carrière, nous charment incontestablement.

Il est dommage que son panneau décoratif de « Soleils », soit coupé en deux, mais ses « Roses jaunes », « Chrysanthèmes » « Vase reflété » (roses) sont d'un art délicat, dont je relève peu d'autres traces adéquates ici même.

Mme Séailles, qui cultive, en même temps, et avec goût, le paysage, se lance dans la figure, avec un succès moindre.

Cette « Maternité », de laquelle j'écarterai, sans tartuferie, ce sein que je ne saurai voir, — est d'un sentiment mesquinement emprunté au maître

Carrière ou encore au peintre M. F. Guignet.

Pareil sujet pouvait être traité, fut traité déjà, mais l'Art devait aujourd'hui sauver le réalisme affecté et un tantinet vulgaire du précité motif, cependant très humain.

Et Mme Séailles, qui n'est pas sans talent, a été impuissante à nous intéresser entièrement, en l'occurrence, autrement que par de vagues affinités étrangères à son originalité de paysagiste, plus tangible.

Mme Foyot d'Alvar a un véritable tempérament de peintre. Je la loue sincèrement de son « Souper Fleuri » (Nous avions déjà vu le « Bon pâté ») aux colorations cherchées dans une gamme rosée de lumière artificielle qui s'épand sur la nappe, irradie les cristaux et l'argenterie de ce souper, où les roses qui rougeoient vont bientôt fleurir les corsages et les boutonnières de joyeux convives ?...

Mme Nanny-Adam se confine plus spécialement, paraît-il, dans des études de genre parisien qui lui vaut quelque succès. Je cite encore Mmes Marie Duhem, Vallet-Bisson, Vignal-Vingal, et j'ai réservé Mme Nina Gallay-Charbonnel, dont les six études du « Jardin du Luxembourg » dénotent une vision d'impressionniste, très sincère et louable.

*
* *

*Galeries Silbeberg et Cie*, 29, *rue Taitbout.*

Une nouvelle petite galerie inaugurée au fond d'une cour, et que j'ai eu une peine infinie à trouver, ayant oublié le numéro de la maison ; tous les marchands de tableaux de la rue Taitbout s'ingéniant, par un vilain et mesquin travers d'esprit de concurrence, à me laisser supposer que ce Salon n'existait que dans mon imagination.

Le hasard, finalement, m'y amena malgré moi, alors que je désespérais, sans souffrance, d'ailleurs.

J'entrai à cette exposition au moment où mon excellent confrère du *Temps*, M. Thiébault-Sisson, en sortait, le cigare aux lèvres.

Quatre artistes nous occupent ; tous quatre, d'anciennes connaissances.

Au milieu d'eux, préside naturellement, — privilège de son sexe, n'est-ce pas ? — Mme Lisbeth (Delvové-Carrière), qui expose en même temps ici que chez Georges Petit, des fleurs : Roses, chrysanthèmes, pivoines, cyclamens (un paysage. — Versailles).

J'ai dit du bien des fleurs vaporeuses, suaves comme sont les fleurs quand on les interprète avec amour. Mais Mme Lisbeth me permettra une simple réflexion. Je pense qu'elle a tort d'exposer un peu trop partout à la fois. Pour y suffire, elle est entraînée à travailler à la hâte ; à produire beaucoup, et ses « Coings et fleurs » se ressentent parfois de cette activité inusitée par une certaine lourdeur d'empâtement, de facture qui me contrarie, me contrarierait un jour...

Les dessins de M. Gaston Prunier sont parfaits. Cet artiste de tempérament, de race, est au-dessus des éloges convenus qui s'en tiendraient à une ratification convenue de tout ce que son crayon fait éclore de nouveau, avec une égalité de moyens identiques, — soit que ce dessinateur, un peintre aussi, — nous transporte en Bretagne, à l'Universelle, au Havre ou à Paris et ses environs.

Et la seule légère critique à émettre, en face de tous ces dessins également parfaits, de mise en place savante, — de tonalité un peu fuligineuse toutefois, mais juste — c'est qu'on souhaiterait goûter en eux, un peu plus de charme impromptu, d'exquise subtilité, de laisser aller, à la manière de Jongkind, par exemple, et que les choses, les figures, se laissassent deviner plutôt, indiquées simplement d'un trait ou rehaussées d'une touche

heureuse de couleur, amusante, libre, — avare de préoccupations constantes de terminer à l'excès, de parachever l'ouvrage, de l'alourdir par un métier trop poussé, arrêté, voulu.

Et que de ces dessins y gagneraient à cette sobriété de langage ; parfaits en soi : « Ploumanach ; » « Le Creusot », Débarquement du charbon » ; « La neige à Vaugirard », « Glaisière de Vanves », « Sous la neige » ; « La Seine à Levallois », etc...

Je citerai plus bref et pour clore, les petites notations intéressantes des « maisons » de M. F. Jourdain, l'agrément de certains rapports, l'observation des valeurs, ainsi que les études habiles, néanmoins trop lâchées, de M. Robert Besnard, parmi lesquelles il y a à discerner, à faire un choix des deux portraits de femmes, de profil, dans une gamme charmante de couleur et d'effet. Et ce n'est point la faute de M. R. Besnard de s'inspirer du genre de son père et d'en évoquer le souvenir à nos yeux.

Février 1901.

Mon programme de cette semaine est chargé, mais j'ai constaté avec une visible satisfaction, qu'à force d'être molestés, les peintres commencent à se piquer d'amour-propre et s'efforcent visiblement de donner à leurs manifestations, une

teinte d'art à laquelle nous n'étions plus accoutumés.

*Exposition Adler.* — Cet artiste a déjà donné la mesure de son talent. M. Jules Adler est peintre ; penseur en même temps, ce qui ne nuit nullement quand le penchant imaginatif de l'auteur n'empiète pas sur la franchise de ses qualités primordiales.

M. Adler qui a œuvré remarquablement, nous offre aujourd'hui, chez Bonjean, 10, rue Laffitte, des études, esquisses, dessins, que j'accepte, à titre de documents naturistes, devant servir mieux à l'élaboration de tableaux futurs.

Et ces études de M. Adler me plaisent, à cause qu'elles n'ont d'autres prétentions que de rester des études, notes, croquis pris sur le vif, aux pays miniers. Evidemment, — outre ma participation suggestive à toute cette évocation minière, à ce rude travail qui s'essaime dans ces hauts fourneaux, aux fumées grises qui montent des cheminées géantes, en spirales épaisses vers le ciel assombri de la même noirceur qui endeuille le visage et les âmes de ces fantômes, surgissant, à la nuit, le matin, qui est plutôt la continuation du crépuscule, hors de leurs corons, rasant les murailles, allant, comme dans une désespérante continuité d'efforts quotidiens, sans qu'aucune trève, à moins de grèves — en vienne rompre la mono-

tonie obsédante ; s'accrochant — tels des démons — fantômes de femmes, parmi les échafaudages, et balançant, avec des gestes rythmiques, le contenu des wagonnets, la houille tirée, au prix de quels efforts ! des entrailles du sol, s'amoncelant en collines artificielles, dont une verdure pauvre, à la longue, finit par recouvrir les débris et donne l'impression plus poignante de terrains maudits où, sauf l'herbe courte, nulle plante ne pousse, évidemment, ce que j'aime et apprécie mieux encore, c'est, par exemple, la qualité de cette verdure sur le ciel clair et sa tonalité chantante ; l'harmonieuse gamme grise de ces notations dont je loue la belle matière et l'exécution non moins que la synthétique compréhension de rusticité primitive qu'incarnent en soi, un jeune mineur, et cet autre enfant, burinés, en ces dessins, pareils à des eaux-fortes graves.

*Petite Galerie Drouot.* — L'idée est bonne, généreuse, dans ce groupement d'artistes, dont font partie MM. Alluaud, J. Benoît-Lévy, Bonnet, de Burgraff, Charrier, Dambeza, Albert Joseph, Jouve, Madeline, Matisse, Moisset, d'avoir admis — qu'à tour de rôle, chacun s'offrit le luxe d'un salon d'ensemble. C'était actuellement, à M. Henri Jamet, d'inaugurer cette innovation heureuse, avec une quarantaine de peintures et moitié moins de dessins.

M. Jamet a de l'acquis, de l'habileté. Sa palette s'éclaire de nuances très fines et colorées, diffuses peut-être à l'excès dans leur répartition lumineuse. Mais le motif est toujours bien pris, avec goût, et une observation très réelle de la vraie nature.

A mon sens, son œuvre implique une égalité un peu généralisée. Et si la « Crypte » et certains de ses paysages et intérieurs sont de vision attrayante, cette autre esquisse de la « Vieille Tour », me séduit infiniment; et, parmi les dessins, s'impose un choix très judicieux, des « Maisons abandonnées », par exemple, « Allier à Vichy », « Temps gris», dessins sur fond de papier gris avec des rehauts de gouache, très bien distribués. Au résumé, voici une manifestation individuelle encore pleine de séduction.

*
* *

*Exposition du Cercle Boissy d'Anglas.* — Ce Salon vaut principalement par ses Portraits, et rien que la raison de cette restriction de ma part veut admettre un témoignage flatteur du dit, — je m'entends.

Rien n'est plus ingrat que ce genre qui souffre difficilement la médiocrité. Ainsi donc, quand je certifie qu'il y a là une dizaine de bons portraits,

on appréciera mieux la portée d'une épithète exagérée pour ce qui est du reste. Je ne choisis pas exprès le «Portrait de M. M. » par M. Swieykosski (Alfred), mais je tiens à le signaler tout d'abord, parce que cet artiste étranger, m'est inconnu, et ensuite et à cause que son portrait est d'un faire intelligent, et d'un vrai peintre, dont l'œuvre mériterait d'être sur la cimaise, aussi bien que le portrait de femme travestie, qui ne me déplaît pas trop néanmoins, de M. Carolus-Duran, quoique plus sec, plus cassant, moins du beau peintre que ce maître est souvent et auquel, M. Jacques Blanche, avec son adorable sourire de « Germaine Ledein » dame le pion, assurément.

Le « portrait de M. Gaston Boissier » par Gabriel Ferrier est très beau. La figure est très bien éclairée, les mains sont étudiées, dessinées. L'ensemble est distingué, très maître. C'est une œuvre.

Les portraits de MM. Aimé Morot, Dagnan-Bouveret, ont un charme tout particulier qu'altère l'éclat intempestif des ors et des brillants que ces peintres sèment trop à la légère et qui nuisent à l'homogénéité parfaite de la tenue. Celui de Mme Camille B... de M. Dagnan, est toutefois bien captivant.

Le portrait de M. L. C. par M. Léon Bonnat a,

en vérité, un cachet d'énergie et d'exécution libre et fière tout à fait prédominant.

J'ai relevé les portraits de MM. Bordes, Chartran, Lauth, Jules Lefebvre (son portrait de M. Lippmann ; puis le tableau de figures de M. Guérand de Scevola (Le pardon de St-Evet) dont je prends exceptionnellement note, pour l'avenir ; et parmi les paysages (Le cabinet de Diane-Versailles) de M. Franc Lamy, et le « taureau échappé » de M. Léon Barillot.

*Les Arts Réunis, Galerie Georges Petit.* — J'avais raison de dire, au début de mon article, que les artistes commençaient à sortir de leur état comateux, et étaient stimulés par un zèle juvénile.

La preuve? je l'ai faite plus haut, comme elle m'est également corroborée par les témoignages très probants que j'ai ici, sous les yeux. Peintres, sculpteurs, ouvriers d'art, ont rivalisé de talent, dans la confraternité d'une réunion où tous sont amicalement mêlés.

Je commencerai par M. Reymond de Broutelles, dont la figure décorative, en bronze, statue colossale, destinée au Palais Fédéral à Berne,

est une œuvre de haute allure et de grand caractère.

Je louerai les esquisses de l'« Invasion » et aux « Remparts » de M. E. Boverie, esquisses nerveuses, frémissantes ; les meubles décoratifs de M. Joseph Boverie, les objets d'art de MM. Engrand, Bocquet.

Parmi les peintres, M. W. Blair-Bruce, n'expose pas moins de vingt-quatre marines et une figure de vitrail.

Point n'était peut-être nécessaire de figurer sur une aussi vaste échelle, cependant que j'apprécie, en de petites études de marine, du reste, mieux, les qualités vraies de M. Blair-Bruce et sa recherche d'harmonies colorées, dans ses ciels et la surface des vagues irradiées, par la lumière (coucher du soleil) (soleil levant), d'aucunes, pénétrées de mystère et de poésie (clair de lune, le soir) (Baltique).

Non moins que dans celles de M. Rémond, je mettrai hors pair, son « Souvenir de Dordrecht », d'une lumineuse pondération, de facture simple, aérée, et d'une souplesse d'exécution que ne renierait pas Monet, j'en suis certain.

J'ai noté aussi ses « Paysages » de côtes normandes avec les maisons riveraines, acerbées sous l'incendie du ciel : bien, aussi le « Vieux Port, Marseille » si toutefois, dans les paysages « Lan-

des de Ploumanah » ne transperçaient quelques réminiscences involontaires de Ménard et Cottet?

La « Venise » de M. Allègre, et ses paysages me paraissent, à part l'habileté trop grande qu'ils décèlent, d'une interprétation un peu convenue, artificielle, et cet artiste de mérite me paraît devoir sacrifier le côté nature à la supercherie de compositions fantaisistes qu'il brosse en homme de métier, le métier facile d'un décorateur.

Combien M. Fernand Maillaud est mieux inspiré dans sa « Nuit à Venise, Grand Canal », d'une sympathie si troublante d'ombre et de lumière discrète reflétée.

C'est d'ailleurs la caractéristique du talent de cet artiste délicat, de savoir évoquer, à notre satisfaction, l'éloquence muette des choses inertes, et d'amalgamer en quelque sorte, son sentiment personnel et intuitif, à l'ambiance des contingences enveloppantes. C'est cette même pensée d'extériorisation inductive, que nous suggèrent secrètement les « vieilles maisons sur la route d'Issoudun » d'abandon si recueillant, qu'il nous infère le désir d'y vivre; aussi le « Cirque sur la place, nuit de septembre » un petit chef-d'œuvre de sérénité, d'émotion exquisement exprimée, à laquelle s'ajoute la note philosophique, du chien hurlant après la lune !...

Et cette « rue de la Montagne Sainte-Geneviève

à Paris, Soir de Mars », avec sa fuite de maisons fantastiquement éclairées, se prévaut du même art d'intimité et d'incantation spirituelle, qui s'essore de l'œuvre entier de M. F. Maillaud, de ses paysages non moins que de ses dessins.

Je citerai, à des degrés divers d'intérêt, les petites toiles de M. André Devambez, vrais trésors d'esprit et de métier pictural. « Le Cabaret », « Ecole d'enfants »,« Sortie de l'Ecole », « L'intermède », « Etude », « Bataille ».

Ah ! que M. Devambez, qui a une imagination endiablée, ne sorte pas, en tant que peintre, — du cadre des susdits tableaux, où là, il se montre tout à fait supérieur, car ces anecdotes mordantes comme des épigrammes, ont tout le métier, la qualité des rapports et du ton local de la couleur.

Je dirai du bien aussi de MM. Henri Guinier : « Filles de Bréhat », « La Croix de St-Mandé » ; la « Récolte des Pommes de terre », où je découvre peut-être, en ce dernier, un peu trop l'influence de Lhermitte. Les aquarelles de M. Henri Jourdain (soir d'automne, hiver, octobre, inondation. Versailles) très larges et très belles ; les « Paysages » de soleil de M. Lechat.

Je remarque un certain « Brouillard ; chemin de pommiers » bien joli et qui me plaît extrêmement comme ce tableau de la « Moisson » sur lequel

il y aurait à s'étendre plus intensément. Nous retrouverons M. Lechat.

Les « Figures décoratives » de M. Léon Sonnier, les « Etudes » de M. A. Thomas ; les « Vues de Hollande » de M. Bellanger-Adhémar, les « Portraits, Sanguines » de M. Cornillier; les « Paysages » de M. Léon Dambeza. « La Loire à Ousson ». « Solitude » ; les « Aquarelles » de M. H. Détouche et ses études de « Chats », ainsi que ses eaux-fortes : « l'Ange plumé »,« Baigneuses ».De M. Lauth, un portrait de femme qui rappelle par certains côtés ceux de Carolus-Duran. Mais un autre d'homme, significatif.

J'ai réservé M. Eugène Vibert, dont la série de dessins est d'une remarquable ampleur de pensée et d'une originalité nerveuse et synthétique : (Les Faméliques, Homme et haridelle) « Le cheval dans la carrière », « La maison en démence », « Paysage nocturne » (Encre de Chine). « Portefaix », « Nocturne » ; et parmi ses gravures sur bois « Le Miroir » (gravure en deux tons) ; le « Sagittaire » (Couverture de la Revue),« L'homme qui passe », « Tête de Femme » qu'à première vue on prendrait pour des eaux-fortes, fermes et arrêtées. A M. Vibert, revient également l'honneur d'avoir illustré, avec un goût indiscutable, la couverture de la 2e Exposition des « Arts Réunis ».

## L'AMOUR DE LA NATURE

Août 1901.

Je lis avec beaucoup d'intérêt, depuis quelques semaines, dans la *Revue du Bien* de mon aimable confrère Marc Legrand, les articles de M. Maurice Griveau, sur la « Protection du Paysage ». Très déduite et clairvoyante, cette campagne est d'utile renseignement.

Puisse-t-elle avoir quelque influence bienfaisante et parer aux actes de vandalisme que nous enregistrons chaque jour et qui vont, progressant et grandissant sans cesse, par ce temps de réclame à outrance et d'automobilisme.

Dans ce besoin d'aller vite, de courir à perdre haleine sur les chemins et les routes, tout ce qui charmait auparavant nos promenades, distrayait nos regards, arrêtait nos pas quelques instants,

au bord d'une source joliment bruissante, au pied de fraîches saulaies, en face de chaumes rustiques, et de clairières ensoleillées, fait place à la nécessité impérieuse que commande un vent de folie, de devancer l'accélération vertigineuse du nuage qui roule ou de l'éclair qui sillonne la nue. L'homme actuel court comme la trombe, dévale les pentes, fuit à travers les plaines ; ainsi l'animal devant la tempête ou l'incendie.

Rien ne résiste à cet étourdissant délire. Et la nature ne sera plus bientôt qu'un immense champ d'expériences, où l'on abattrait demain, si on laisse faire, les arbres qu'on ne regarde plus, et qui encombrent, où l'on raserait et nivellerait tout ce qui dépasse, futaies, maisons, collines, et gens et enfants qui ont l'imprudence inconcevable et la cocasse prétention de vouloir se promener paisiblement et de jouer sur le pas des portes.

L'automobile triomphe avec le wattman, lequel exige le port de la moustache. Louable ambition d'une glorieuse époque, où chacun s'autorise comme d'un juste rapprochement égalitaire et d'une haute excuse valable et péremptoire, de ce que le roi d'Angleterre est fanatique de tricycle, que celui des Belges déjeune en tête à tête, les pieds sous la même table, avec son chauffeur, et que la petite reine de Hollande atteinte elle-même

de la tarentule, conquiert son peuple par sa bonne volonté à dénaturer de gaieté de cœur sa beauté, en l'ensevelissant à plaisir sous le caoutchouc imperméable et en voilant la limpidité de ses yeux bleus sous la vitre des besicles géantes!

Le cheval! cette noble conquête de l'homme, ainsi l'écrivit M. de Buffon, est rejeté au second plan. La pureté de ses formes harmonieuses et si merveilleusement équilibrées nous laisse indifférents et c'est à peine, si une minorité ose pratiquer encore ce sport, si propre à faire valoir l'élégance et la grâce de l'amazone.

Aussi bien non plus tant d'hippodromes, maintenant, que de vélodromes et d'autodromes monstres on nous rabat les oreilles.

Ne doit-on pas en établir un à Fontainebleau? N'ai-je pas bien lu que le Président de l'Auto-Club avait écrit, sur sa proposition aimable, au maire de cette ville, à seule fin de le remercier et d'en prendre note.

Dans cette proposition, le maire spécifiait que la municipalité était prête à sacrifier au besoin, un des sites les plus pittoresques de la forêt, qui a le tort de ne se trouver seulement qu'à quelques kilomètres de Paris et qu'on mutile pour le simple agrément des snobs et des foules, dans un but de mercantilisme, profitable aux guinguettes qui pullulent, un peu partout, à foison.

Ne parle-t-on pas de doter les abords de Chenonceaux d'une semblable piste d'entraînement?

Désormais, qu'arrive-t-il : Les artistes, peintres et poètes, se voient obligés de fuir devant le mascaret envahisseur.

La Bretagne les captive, cette Bretagne qui subira demain le même sort et sur les chemins de laquelle se pressent déjà les hideux épouvantails, des panneaux-réclames, du High-Life Tailor, et du chocolat Menier. Mais, dit M. Griveau, — lorsque grâce aux kilomètres qui s'additionnent, vous vous croyez débarrassés de l'obsession, l'obsession vous étreint encore, parce qu'une gare est proche et que la plus mince bourgade s'annonce à dix lieues par des écussons mercantiles... »

Certainement oui, la nature appartient à tout le monde, mais à condition de ne pas l'enlaidir au gré administratif, de ne pas soumettre sa parure rayonnante à des lois conditionnelles et conventionnelles, d'empêcher surtout la vulgarisation, péril autrement pernicieux, des « sites pittoresques », n'ayant rien de commun avec l'art.

Faut-il, qu'en France, on en soit venu à prononcer de semblables paroles et à redouter de telles calamités.

Elle est fortement compromise notre réputation

de peuple éminemment artiste, réputation d'ailleurs usurpée, car la masse du public ne l'est nullement, artiste ! Notre villageois est ignorant des beautés du paysage qui l'entoure, le bourgeois non plus délicat, que de convenance apprise, cependant que le moindre pâtre italien et le plus petit pifferaro ont les yeux dessillés devant les plus pures manifestations de la nature.

Les Anglais, encore mieux les Espagnols sont incomparablement supérieurs à nous. Faut-il excepter toutefois nos paysans de Gascogne et de Provence ayant le sentiment, je ne dirai pas développé de l'art, mais l'instinct presque inné du beau et du grand.

Aux prouesses des automobiles qui barbarisent nos consciences et tyrannisent nos regards, opposons tous le respect qu'on doit à l'Alma parens.

Il importe de contempler d'un œil plus tendre que celui du Cyclope, cette nature si prodigue, si diverse, si féconde, appelée à devenir la religion de ceux qui n'en rêvent pas d'autre, plus conciliante et fraternelle.

A ce propos, je relate ce passage descriptif de Thoré, à une époque où il n'était pas encore question d'automobilisme, une page de belle fièvre, de passion, d'ardente vie et d'amour.

« Ne t'ai-je point conté ma première visite à la mer ? Nous étions partis d'un village qui

n'était plus qu'à une lieue de la côte, toute une bande, à pied. Nous avions résolu d'arriver exprès par des dunes très hautes, pour que je fusse saisi tout à coup par le grand spectacle de la mer. Je courus en avant de la troupe et quand j'arrivai au sommet des dunes d'où je planais sur l'immensité, il y avait dans le ciel et sur la mer un reflet d'argent que je n'ai jamais revu depuis avec tant d'éclat.

« La mer et le ciel me semblèrent confondus dans un rayonnement surnaturel. Je me demandais où était la mer. Il me paraissait que j'étais transporté bien au-dessus de la mer et de la terre, dans une sphère plus lumineuse. Je fus saisi d'un enthousiasme expansif qui me serra la gorge. Ne pouvant m'envoler, je me laissai glisser par terre, tout de mon long, pour ne plus sentir mon corps. Ne pouvant crier la gloire de la nature avec la vigueur des tempêtes, je me mis à pleurer doucement, doucement, sans faire de bruit, afin d'entendre la grande voix harmonieuse de l'immensité. J'étais là sur le flanc, les yeux baignés dans la lumière. Quand notre monde arriva, le premier de nos compagnons m'apercevant ainsi affaissé et sans mouvement, vint fort empressé et il me dit : « Est-ce que vous êtes malade ? »

Et Thoré décrit encore, autre part, un soleil

couchant somptueux au bord d'une rivière vers laquelle se penchait un bourgeois :

« Il s'écria plusieurs fois. « Comme l'eau est « claire, comme l'eau est claire. » Moi, sans tourner les yeux, je le poussai brusquement : « Mais, regardez donc, lui dis-je, la lumière et le « paysage. Le soleil est prompt et l'effet capri- « cieux. Vous aurez le temps, une autre fois, de « vous extasier sur la limpidité de l'eau. »

« Le sens de l'art, la vision de la beauté, l'amour de la patrie, l'enthousiasme de la vie, sont bien rares. Au seizième siècle, c'était un sentiment presque général. Aujourd'hui, la société bourgeoise est tournée vers l'exploitation des choses mortes sous le nom d'industrie. Mais l'industrie n'est que le revers de la médaille sociale. La signification essentielle et profonde est écrite de l'autre côté... Il est bien vrai que l'industrie est aussi humaine que l'art. Il est bien vrai qu'elle se lie aux arts par des affinités encore mystérieuses; mais jusqu'ici ce sont des mondes presque séparés. »

Ces anecdotes amusantes et topiques, dépeignent bien le caractère français, en général. J'ai pu l'éprouver dans la campagne où je passe annuellement les vacances. Dans mon petit hameau perché sur le roc, à l'orée de la forêt, il est un délicieux cimetière d'autrefois, autour

de l'église ancienne, aux pierres branlantes, tout plein de fleurs et de mousses, qui devait être démoli.

Comme je laissais transpercer ma douloureuse surprise à cette annonce, ceux de mes interlocuteurs, se méprenant sur la raison de mon émotion, s'empressèrent d'ajouter : « Ah ! ne craignez rien, m'sieu, on plantera de biaux arbres, et on mettra des bancs pour s'asseoir le dimanche. C'est y pas vrai que ça fera une belle place, alors ? » Je leur tournai le dos, les laissant stupéfaits.

Néanmoins, le cimetière reste et les pierres sont de plus en plus branlantes, les croix plus rouillées, la mousse plus épaisse.

Les paysans s'en consolent en disant en passant : «... Mais j'en avons un tout neuf là-bas, au bout du pays, bien entouré de murs avec une grille. »

Ce nouveau cimetière est affreux, bien entendu, comme tout ce qui est neuf et moderne.

De ceci, de cela, les exemples abondent.

Nous ne sommes d'accord, ici que sur un point. Notre haine commune des automobiles.

Mais nos motifs diffèrent me direz-vous. A chacun son point de vue. C'est égal, si nos paysans avaient un tantinet mieux l'amour de la nature, ils seraient plus heureux et ne soupireraient pas constamment contre les duretés de cette gueuse de terre qui ne rend jamais assez.

Pour atteindre à cet amour de la nature, jusqu'à un certain point, on pourrait façonner les cerveaux du jeune âge, en y faisant pénétrer quelques notions d'esthétique que l'instituteur s'efforcerait de leur inculquer.

Comment admettrez-vous, autrement puisque son instinct naturel ne l'y prédispose nullement, que l'enfant de la campagne puise des éléments aussi contraires à ses facultés primitives. Apprenons-lui, à voir, à admirer ses forêts et ses bois, à les aimer, autrement que pour le mirage de l'intérêt pécunier qui les guide en toutes choses et à toute heure.

A côté de ces chaires d'Esthétique instituées à la Sorbonne, cours complémentaires destinés à parachever une supérieure éducation bourgeoise, que le maître d'école, moins éloquemment peut-être que nos maîtres de l'Université, mais avec l'espoir de plus de profit encore, discute avec ses élèves, leur apprenne à distinguer le beau du laid autant que le bien du mal ; qu'on leur enseigne que le rosier embellit la plus humble demeure et que la vue des fleurs apporte un soulagement au dur labeur du travailleur ; pénétrons son esprit de ce que la recherche et la compréhension des beaux effets peut rasséréner le plus taciturne et que le spectacle de la grandeur des choses suffit à faire poindre dans l'âme humaine les germes

d'une philosophie consolatrice et rassurante, que cette philosophie prépare à la contemplation solitaire qui isole du monde extérieur et conduit aux confins du Rêve !

Magnifier ainsi la nature, c'est aimer, et un tel amour efface bien des envies et des haines.

Le marin ressent mieux que le paysan, que l'artisan, que le bourgeois même, cette sensation intense, devant le décor du néant où sont bercés ses espoirs et ses songes.

Si le prestige de la terre agit moins sur le paysan, c'est que ses effets impressionnent moins directement ses nerfs, et qu'à la communion inconsciente avec les éléments, est moins mêlé le sentiment du danger toujours latent qui étreint sans cesse le marin et lui inculque à la longue un sentiment d'admiration béate et de terreur superstitieuse.

Ce germe d'admiration religieuse que tout humain a en soi, efforçons-nous de le faire éclore dans le cœur de ces braves gens, et tout comme on ensemence, enfonçons le bon grain et arrachons l'ivraie, c'est-à-dire l'ignorance.

Bref, qu'à la science, l'art vienne se joindre plus étroitement, apportant la simplicité de sa vision humanitaire, opposant à la fièvre de l'une, la manne bienfaisante de l'autre. Qu'en se con-

trariant ainsi, elles se marient et se fondent ensemble.

Et ce sera estimer son semblable que d'aimer la nature et de la vouloir toujours radieuse et parée, telle une reine de bonté et de charité.

## LES SALONS DE 1902

### Société Nationale des Beaux-Arts.

25 avril 1902.

La « Nationale » paraît confortablement installée cette année. L'adjonction, à la suite des salles de dessins, d'un vaste buffet, par lequel on accède au jardin en plein air, — (une innovation des plus heureuses, également) — où le murmure jaseur du jet d'eau fait doucement rêver en face des « Ombres » de Rodin et du « Verlaine » de Niederhausern-Rodo, vient compléter un ensemble assez parfait.

Il est regrettable, toutefois que le Jury ait regardé à faire une plus sérieuse sélection des œuvres exposées. Autrement, il eût pu éviter la relégation de quelques artistes, dans les quatre

ou cinq petites salles de sous-sol, et plusieurs d'entre eux eussent mieux trouvé, dans les galeries du haut, une place digne de leur talent.

Mais cette légère critique n'entame aucunement le fond et le Champ-de-Mars fait de plus en plus, excellente impression sur le public parisien.

Je m'attacherai, aujourd'hui, dans un compte rendu, un peu rapide, moins à critiquer des œuvres médiocres, qu'à relever les qualités de celles valant justement d'être signalées.

A dire vrai, l' « Ile Heureuse » de M. Besnard, dont j'apprécie la splendide maîtrise, ne saurait me faire oublier la « Cythère » de Watteau.

Je sais bien aussi que c'est banal de redire vingt fois la même chose, mais il m'est impossible de ne pas me heurter à des comparaisons infaillibles, et dame !. .

Les « Portraits » de M. J. Blanche, n'ont pas la liberté coutumière à ce charmant peintre. Il s'est appliqué dans son portrait du jeune Philippe Barès et évertué — qui des modèles ou du peintre est le plus coupable ? — à infliger à MM. Paul Adam et Charles Cottet — des poses excentriques, — n'est peut-être pas le mot juste, mais apprêtées plutôt ?

Le premier, les yeux au ciel, attend la venue des hirondelles ; le second par esprit de contra-

diction, baisse la tête et semble être dans ses petits souliers. Et ces portraits n'en demeurent pas moins des meilleurs parmi d'autres bien loin de les égaler.

M. G. La Touche, dans « Bal Masqué », la « Commode de laque » ; « le Souper après le Bal » ; fait ruisseler la lumière chaude et blonde sur les blanches épaules scintillantes ; prodigue la folie, la joie à profusion ; en charmeur incessant dont l'esprit et l'œil ne conçoivent que d'élégants spectacles aux colorations féeriques.

Les petits tableaux de feu Desboutin sont ravissants. « La chaise percée » ; « Enfant griffonnant » ; « Lazzarone ».

Le « Portrait de dame et fillette », de M. Scharvf est très distingué, et d'une jalouse sobriété de tenue.

Dans les portraits du « Docteur Mlle Finterhalter », « mélancolie », « tête de garçon », Mme Roerderstein, se montre toujours supérieure. Ces Portraits sont d'un art d'analyse sérieux, réfléchi, comme seulement j'en rencontre d'adéquates preuves dans les tableaux si remarquables de notre Maître orientaliste, A. Dinet, dont le tableau intitulé « Autour d'un mourant » est un chef-d'œuvre. Chaque physionomie est étudiée, fouillée, vivante. L'émotion est écrite sur ces visages penchés de gens angoissés. D'aucuns compriment

leurs sanglots que d'autres sont impuissants à refouler. Cette vieille femme arabe qui pleure à chaudes larmes est merveilleuse de vraie douleur et aucun spectateur de ce drame humain n'est indifférent aux souffrances d'agonie de leur parent et ami. Voilà de l'art.

La « Prière sacerdotale » de M. Burnand vaut surtout par la tension méditative empreinte sur les figures des disciples du Christ, mais, à ce titre, il convient de féliciter M. Burnand de ses recherches de psychologie aussi intense et rigoureuse.

Comme je ne me suis pas promis de m'en tenir à l'énumération fastidieuse des tableaux, salle par salle, je ne cacherai pas mon plaisir devant le « portrait de Mme la comtesse S. » de M. Dagnan-Bouveret ; portrait exquis de femme exquisement gracieuse qui tient à la main une rose.

Et je le préfère à celui de Mme C. B. ; à celui de M. Gérôme, à cause qu'il est d'une simplicité rare et précieuse et que M. Dagnan ne s'en doute peut-être pas.

La « Messe basse en hiver (Bretagne) » de M. C. Cottet, revêt un haut cachet fuligineux de poignante mélancolie et d'originalité puissante.

M. Lucien Simon, dans sa « Salle de Bal » Bretagne), n'atteint pas encore à la hauteur d'art que mit Delacroix dans la « Noce Juive » ; mais il a fait, à nouveau, preuve de fortes qualités de

coloriste, de même que dans « Causerie du Soir » où la table a trop d'importance. Le service à thé nous intéresse presque autant que les personnages, au milieu desquels M. Simon, s'est peint, très ressemblant, avec son bébé, fort bel enfant, sur les genoux.

M. E. Boulard a envoyé des « Paysages » sérieusement établis, de facture savoureuse. « Les grandes Dalles » ; « Les Falaises à Sotteville ».

M. Mesdag, des « Marines » très humides et M. Desvallières des figures peu réjouissantes.

M. Marcel Béronneau voudrait-il imiter M. Désiré Lucas ? Et sa « Petite Ménagère » nous rallie aujourd'hui à lui, mieux que ne le peuvent faire « Bénédicité » et « Intérieur ».

Le tableau « Les laveuses à Quimperlé » de M. Thaulow frise le petit métier de genre de M. Muenier.

Est-ce que cet admirable artiste se ressentirait de l'influence néfaste des conseils de marchands de tableaux ? Je ne puis l'admettre.

Le « Coin d'atelier », la « Dentellière » de M. Saglio, manquent de finesse ; le métier est plat, lourd.

Les « Paysages » de M. Dauchez ne valent pas à beaucoup près ses « Ramasseuses de varech » du Musée du Luxembourg. Et M. Dauchez se donne du mal, travaille consciencieusement ; il est faussement orienté, à n'en pas douter, et il suffirait

d'un rien, d'un sage conseil amical pour l'éclairer...

M. Lagarde peint de chic des retraites et des chevaux morts, des sentinelles et des glaçons. M. Meslé est autrement sincère et je prise fort le « Coup de vent », « Clair de lune », paysages sérieusement travaillés, bien vus et compris, interprétés par un paysagiste en possession de son art.

L'« Etude » de M. Lerolle, soulève au passage, d'équivoques sourires. Evidemment, M. Lerolle est blanc comme neige, et, seul, le public a de vilaines idées ; mais le lecteur pour qui j'écris ces lignes, appréciera mieux mes réticences volontaires et pudiques, en allant au Salon : « Il faut le voir pour le croire, comme dit la « Chanson de l'Invalide ».

Les « Baigneuses » de M. Lerolle sont de même bien dans l'air, et seraient de relation fort agréable.

M. Gaston Prunier expose, lui, le « Quai au Charbon au Havre » et « Chantier de construction de la manufacture de tabacs ». Deux tableaux dessinés, très mis en place, récélant une vie active et laborieuse.

M. Prunier expose en même temps des dessins très complets, très parfaits.

Je remarque encore : « L'âge d'or » Triptyque,

de M. Frédéric ; le « Jour de repos » toile peu égayante, de M. Hermans ; Les « Paysages », de M. Lebourg; les « Vendanges » de M. Boulicaut, où l'inhabileté de faire encore timide, est compensée par la conception heureuse du motif bien éclairé, amusant de vérité et d'impression de plein air. M. Melchers a fait mieux que ces « Portraits » qu'il expose. La « Descente de la Croix » de M. Maurice Denis, décèle un entêtement continu de la part de ce peintre, à cultiver les jeux innocents.

« Au soir » (Panneau décoratif) de M. Auburtin, et « Danses nues sur fond de soir ».

Les « Marines » de M. Harrisson. « La chute des Feuilles » de M. Osbert; allégorie d'une sérénité touchante et douce; « Harmonie du matin »; « Chants de l'Aurore ». Le « Canal en Octobre », de M. Gilsoul. Les pages de nature de M. Maufra », « L'Aube » ; « Le Soir », « La Plage », (Morgat) d'harmonie si colorée et heureuse. « La Paralytique » de M. G. Roger ; les « Paysages » épinglés de M. Binet ; ceux de beauté somptueuse de M. René Ménard ; les « Intérieurs » de M. W. Gay. Un « Portrait de femme » en robe noire, de Mme Lee Robbins ; les portraits de MM. Stewart, Alaux, E. Saïn. Les « Vues de Venise et de Sicile », de M. Iwill; les « Paysages du Midi » de M. Dauphin.

M. Damoye expose « Ajoncs en fleurs », « Les Bruyères noires », « Abbaye de Beaufort », « Effet de Neige », « Le Chaume » dont nous le complimentons. M. Damoye a raffermi sa manière et il expose des paysages qui ne sont plus tant de prestes ébauches, que des tableaux conçus et exécutés savamment.

« Le Forgeron », « En Mai », de M. Cassard ; « Les Marines » de M. Perrandeau. « A Venise, le Soir, la Nuit », « La Plage à Saint-Malo » ; « Le port à Saint-Servan ». de M. Morrice, notations souples, étonnantes de justesse, de lumière. Mais quand donc, M. Morrice, — n'en déplaise à ceux qui trouvent stupide d'exécuter un *tableau*, — nous procurera-t-il la double joie de l'admirer entièrement, en répondant à nos désirs exprimés.

On ne peut faire ce reproche au Maître Carolus-Duran, le président de la Société, d'avoir failli à la tâche cette année. En une toile immense, il offre à notre contemplation, toute sa charmante famille. Lui-même, tout comme Véronèse, en ses « Noces de Cana » s'est peint dans un des angles du tableau, la palette à la main.

Franchement, cette œuvre qui comporte les qualités inhérentes au maître coloriste, manque de lien, d'unité. Si certains morceaux sont exécutés avec toute la maëstria désirable, par contre, d'autres sont flous, cotonneux. Tout le petit coin

de la nourrice, du chien et de l'enfant est délicatement et savoureusement traité.

En tous cas, les controverses ont beau jeu de pouvoir s'exercer devant cette toile, M. Carolus-Duran est d'ailleurs à la mode. La foule se plaît à retrouver son image, dans le « Jubilé de Pasteur » de M. Rixens, un des rares tableaux officiels, heureusement, faisant pendant au « Banquet des Maires » de M. Gervex, qui expose à côté le portrait en pied, de M. le prince Victor, au cadre surmonté de l'aigle impériale. Les partisans du gouvernement comme ceux du prince, peuvent aisément se consoler de ce que l'un ne vaut pas mieux que l'autre en tant que portraits, tous aussi détestables que possible.

M. Jean Veber satirise à faire pâlir d'effroi le sexe faible dans la « Machine » et à désopiler la majorité des spectateurs avec le « Dimanche matin » jour où l'on rase !...

M. Garrido a un excellent portrait de femme.

M. Raffaëlli, des « Paysages » qui n'existent guère.

M. Dumont, des roses, flox, soleils, rivalisant, en tant que fleurs, — sérieusement — avec celles « Œillets roses », « Roses jaunes », Boules de neige » de Mme Lisbeth Delvové-Carrière.

M. Delachaux, des « Intérieurs » ; M. Piet, des « Marchés »

M.Aman-Jean, « Le Parc » (Panneau décoratif) d'un suave sentiment, bien que de tonalité un peu pâlotte ; moins cependant, à la louange de M. Aman-Jean, que le camaïeu « A Gounod » de M. Dubufe.

M. Moreau-Nélaton « L'Etude », « Le Petit Tambour », « Le coin du feu. »

M. Pierre Laurens, « Portrait de ma Mère ».

M. Albert Laurens, « Portrait de mon Père ».

M. Truchet « Le Moulin de la Galette »,« La Place de l'Opéra », traités avec une truculence suffisante.

M. Agache, « La Loi », c'est tout dire.

M. Girardot, « Fantaisie », et des « Paysages d'Arbonne. »

M. Roll, « Drame de la Terre », « Une paysanne foudroyée par l'orage », « Vieille au fagot », « Portrait ».

M. Jeanniot, « La Présentation », « Bord de rivière », Petit gué », « Les Peupliers ».

M. E. Giran, « La Toilette ».

M. Bastien, « Portrait de Sculpteur ».

M. Prouvé expose un Fragment d'une frise décorative destinée à la salle des Fêtes de la mairie du XI^e arrondissement, intitulé « Séjour de paix et de joie ».

Visiblement, ce séjour de paix et de joie paraît incarner en soi une réalité moins apocryphe de lieu de plaisirs et de noces à tout casser. On y

chante et on y danse autant et plus que sur le pont d'Avignon. Et la vieillesse qui assiste aux ébats excentriques et chorégraphiques de cette folle jeunesse, doit indéniablement murmurer en son for intérieur qu'on s'amusait plus sagement dans son temps. Autrement, la chaîne de jeunes fous qui se déroule en farandole dans un paysage d'une couleur trop criarde et de tonalité hurlante est réjouissante et suggestive, à souhait.

Les « Portraits » de M. Antonio de la Gandara, sont essentiellement aristocratiques. J'emploie à dessein, cette formule courante quand on parle de l'œuvre de cet artiste. Cependant la pose de Mme E., ou S., celle assise enfin, est d'un goût douteux et si adorable cependant, qu'on ne sait pas s'il faut applaudir ou critiquer un instant d'abandon qui sied si avantageusement à la dame qui ne pose pas, assurément. M. J.-J. Rousseau, sans égaler Paul Potter ni Troyon, fait des bœufs, voire même des vaches, qui ont ce mérite d'être dessinés et peints soigneusement.

M. E. Claus, expose un « Verger en Flandres », M. Jacob Smits « Le père du Condamné », « Baiser de Judas, » peinture ardente enfiévrée, non sans valeur.

M. Duhem, « La mise au parc », d'éloquente évocation, « L'heure du Salut », « Maison au bord de l'eau ».

Mme Marie Duhem, « La Grand'route »; « La ronde »; M. Villaërt, un tableau « Barques de pêche », vues et louangés chez G. Petit. « Rivière en Artois, » « Vieilles maisons ».

M. Nourse, « Les enfants », « Frère et sœur à Penmarch ».

M. Lhermitte est semblable à lui-même. M. Tournès épand à ravir la lumière nacrée sur un dos de femme qui lui sert depuis des éternités; M. Le Sydaner papillotte avec ténacité et M. Chudant n'a rien de lunatique... M. André Suréda expose « Les Cigarières à Séville » M. Costeau, un panneau décoré « Avant l'orage ». M. Le Goût-Gérard, « Bateaux de pêche », « Marché de Quimper ».

M. G. Courtois, « Adam et Eve au Jardin d'Eden », à plus simplement parler, au Paradis.

Une Eve, très appétissante ma foi, que le serpent, un diable de serpent monstrueux, mais de mine débonnaire, incite à offrir la pomme à Adam couché dans l'herbe, sans façon; en mépris de la plus élémentaire pudeur. Une fleur de marguerite, louable intention, vient juste à propos, afin de réparer cet oubli aux convenances de notre premier père. En vérité, M. G. Courtois a l'imagination fertile!...

Des paysages de MM. G. et L. Griveau, E. Barau, Mouillé.

De M. Guérand de Scévola « Le Pardon de

Saint-Evet » que j'avais remarqué et complimenté chez G. Petit; de M. Montenard « La Procession de Sainte-Madeleine en Provence »; « La Grand'-route en automne ».

De F. Jourdain, « Soir », square Vintimille ; de délicieux minois féminins de M. G. Callot; de M. Berton, des petites intimités, toutes de mystérieux attrait : « Après le bain », « Le Miroir », « Rêverie ».

Les « Etudes d'Espagne » et « Portraits » de M. G. Colin.

Celles de M. Whistler d'un art si consommé comme aussi ces « Etudes » du Maître Carrière, lequel n'a envoyé que ces cartes de visite qui valent presque une profession de foi.

Les portraits de MM. Friant, Rivey, Frappa, Guiguet, Rosset-Granger, Picard.

Les paysages de MM. Vail, Leroy St-Aubert, Dagnac-Rivière, David-Nillet, Kroyer, Chevalier, Guignard.

« La partie de billard » de M. Prinet et surtout le « Réfectoire ».

Les « Marines » de M. Baërtson.

La « Femme au paon » de M. Pierre Bracquemond, de conception gracieuse et décorative, a le seul tort de se prévaloir d'un goût allégorique un peu suranné.

M. Milcendeau est d'une outrance d'expression

excessive dans son « Portrait de Mlle Polaire ». Aux « Indépendants », où, entre parenthèses, j'ai rencontré de bonnes choses de différents artistes, ce peintre est mieux représenté.

Je citerai pour terminer : MM. Hochard, Anglada, Mangeant, Rolshoven (la Comédie humaine qui vaudrait d'être sur la cimaise en bonne lumière). Richon-Brunet, Anthonissen, Prins, Burger, Bunny, Karbouski, Humphreys-Johnston, d'Anethan, Marpherson, Le Pan de Ligny, Le Riche, d'Argence, C. Biessy, Schumacher, Koustnetzoff, A. Brown, Sancta-Maria.

*
* *

Les « Gravures » de MM. Béjot, Chahine, Delâtre, Jeanniot, Jourdain, Legrand, Leheutre, Lepère, Lunois, Letoula, Malteste, Mordant, Paillard, Perrichon, Renouard, Rivière, Roche, J. Veber, Waltner.

*
* *

Je mentionne également parmi les dessins, une salle spéciale consacrée à l'exposition particulière de M. Léopold Stevens.

*
* *

La sculpture est assez clairsemée. J'ai déjà cité les admirables « Ombres » dans le Jardin.

Ici au centre de la rotonde, le buste de Victor-Hugo, génial, de Rodin, encore.

Les bustes de MM. Aubé, Baffier, Mlle Claudel, « Fragment d'un tombeau » de M. Bartholomé; Dampt, Devillez, le « buste de Rodin », de Jules Desbois, Fix-Masseau, Camille Lefèvre, C. Meunier, Reymond de Broutelles, Roll, « La Nymphe des Sources » de M. Escoula « Femme au tombeau » de M. Injalbert, les « Quatre Saisons » de M. Saint-Marceaux.

A noter un « Ensemble de salle de billard » dû à la collaboration de MM. Bracquemond, A. Charpentier et Chéret. Parmi les objets, bijoux et pièces de mobilier (art nouveau) — ainsi les classifie pompeusement le snobisme contemporain, — deux lits jumeaux de M. Théodore Lambert, des « Grès » de MM. Bigot, Delaherche, des « bijoux » de M. Boutet de Monvel, Mangeant, H. Nocq O. de Fleury, une « Lampe » de M. Dampt, Carabin; des « Emaux cloisonnés » de M. Ernest Carrière, Fix-Masseau, Gallé, Gillet, Jacquin, des « Reliures » de M. Legrand.

## Société des Artistes Français.

Après bien du bruit, bien des disputes, après avoir semé le mécontentement parmi les Sociétaires (sur ce point, je n'en démordrai pas; — le principe de recrutement des Sociétaires est faux), il est notoire, néanmoins que le Jury, — dont la sévérité parut au premier abord excessive et fit jeter les hauts cris; — s'est montré, finalement, d'une extrême indulgence. Jugeons-en d'après les chiffres. Le Salon de 1901 comptait 2092 toiles. Celui de 1902 : 1680. Donc la différence est relativement minime.

Elle l'est si peu, qu'à notre avis, le jury eût pu faire mieux encore.

Au résumé, cette exposition est presque parfaite; et si la sélection avait été plus rigoureuse, — j'ai dit de même, je crois, pour la « Nationale » on n'aurait qu'à se féliciter pleinement de pareilles exhibitions qui sont à la gloire de l'Art Français.

Les tendances nouvelles, parti-pris d'écoles, pour l'instant n'existent plus ou sont abandonnés. Chacun, très heureusement s'efforce, de donner des témoignages de meilleure peinture. Tout, d'ailleurs,

vient à son heure, en son temps. Actuellement, les peintres bénéficient, dans leur manière de faire, des bienfaits que l'impression même leur suggéra. N'en exigeons pas plus. Rien que dans ce sentier, d'un art retrempé, rajeuni, il y a fort à glaner et pour longtemps. Laissons aux inquiets, aux tourmentés, aux pâles assoiffés de réclame, le soin de nous montrer ultérieurement une route meilleur et estimons, en conscience aujourd'hui, les efforts vrais et réels des uns et des autres.

Auparavant, je tiens à noter et à encourager la propension qu'ont de plus en plus, quelques artistes, à peindre des scènes de la vie laborieuse. Sans conteste, il y a là une mine fertile à exploiter, à l'infini.

Les paysages sont, en général, médiocres, très médiocres.

Salle I. — Dans cette salle, la peinture historique refleurit un moment, avec les « Panneaux décoratifs devant être exécutés par la manufacture Nationale des Gobelins »; le premier « la Glorification de Colbert » de M. J. P. Laurens; le second « Le Mariage d'Anne, Duchesse de Bretagne et de Charles VIII »; « les Etudiants au XIVe siècle ».

M. Henri Louvet expose à la suite, une « Invasion des Barbares ».

M. Béroud est un homme heureux. L'an dernier,

il chassait férocement Adam et Eve du Paradis, mû par un courroux bien compréhensible ; cette année, en veine de libertinage, il nous montre un Saint-Antoine, tyrannisé, martyrisé au suprême degré, par des bacchantes extraordinairement échevelées, à tel point qu'il fallut la patience du saint pour... Mais n'insistons pas et glissons sur cette conception fantaisiste et fleurie de tous les tons chatoyants de la palette, — tenant une place qu'il siéerait mieux d'employer plus utilement.

M. Laubadère, non moins que M. Béroud, a voulu, l'intention lui est plus pardonnable, — moins coutumier du fait, — tirer un pétard !... A-t-il réussi ? La raison d'être du « Camp de la Pucelle » resterait obscure si on omettait de consulter le livret ; la composition est défectueuse et sa peinture, en outre, insuffisante à faire pardonner le groupe des femmes se baignant, d'une grivoiserie commune et lourde, bien qu'aguichante et lubrique.

Heureusement le « Travail » de M. Victor Tardieu vient à propos nous réconforter. Cette œuvre est une des plus marquantes du Salon. Elle a la couleur, la science, l'accent voulus. M. Tardieu a puisé son thème dans la vie réelle, et ce qui n'est pas pour nous déplaire, il y a su joindre l'action d'une manière très crâne et presque héroïque.

« Les Aciéries de Terni » de M. Carnevali, rappellent, en plus immense, la « Forge » de M. Cormon, au Musée du Luxembourg, comme la « Récréation des enfants de l'Ecole Maternelle » de Mlle Périer, évoque, avec moins de succès, toutefois, le spectacle de cette autre récréation de M. Ch. Sims, exposée au même Musée et le « Portrait de M. Adler » de M. Synave, nous remémore par un retour de pensée inconscient, avec un tout autre intérêt moral et social, — de par ses noirceurs locales, — le « Portrait clair devant la mer, d'Ulysse Butin » par Duez, au Musée du Luxembourg encore. Mais on lit, dans l'œuvre de M. Synave des plus hautes et suggestives préoccupations étrangères à l'autre portrait.

« Jamais en Paix » de M. Gourse pouvait être traité en des dimensions moins outrées, que ne le comporte réellement, en soi, une scène toute anecdotique, à laquelle un métier trop uniforme ne fait qu'accentuer le mince intérêt d'un fait divers, dont nous avons tous lu et commenté en son temps la tournure dramatique et le douloureux épilogue.

Je note en plus, dans cette vaste salle « Femme peignant un vase grec » de M. Stallaërt; un « Portrait » de Mlle Morgand; « Paysage » de M. Didier-Pouget.

Salle II. — « Les travaux de nuit sur la voie publique » de M. Luigi-Loir. L'art habile de ce peintre plaît à la foule, à ce titre seul, je l'indique à ses préférences inéluctables.

« Proclamation de la République, 24 février 1848 », de M. J. P. Laurens ; tableau curieux, exécuté largement avec une certaine fougue.

« La Muse du peintre » de M. H. Martin, est une œuvre de lumière, d'inspiration. « Crépuscule » un paysage du même maître, radieusement harmonieux et calme.

Les deux petits « Intérieurs » de M. Troncy sont, ni plus ni moins, que les diminutifs de celui qui vient d'entrer au Musée du Luxembourg.

Je ne saurais trop répéter à ce délicat artiste, — que sa muse ne taquine pas outre mesure, en l'inspirant sagement vers d'autres résolutions, — qu'il a tort d'exagérer à plaisir la petite note bleue acerbée et fausse du vase posé sur la cheminée; elle nuit à la simplicité ambiante de son sujet. « Manœuvres de guerre » de M. Larteau, « Cimetière de Boisle » de M. Mondineu.

Salle IV. — « Les Paysages » de M. Pointelin; « Au tableau » de M. Aimé Morot; « Portrait » de M. Emile Renard; « Paysage » de M. Mostyn; un exquis « Panier de Fleurs » de Mme Dubour; « Séduction » de M. A. Maignan; un paysage de

M. A. de la Rocca : « Les rives de la Vézère, Dordogne » très fin d'impression.

« Les Roches-Loire » de M. Emile Noirot, paysage de caractère très marqué.

Salle VI. — « L'Annonciation » et la « Sirène » de M. Edgard Maxence, de volontaire sentiment archaïque de vitrail.

« L'étude » et la « Brodeuse » de M. Robert-Fleury ; « Relevailles » de M. Ernest Laurent. Combien délicieux ce portrait. — De M. Diogène Maillart, « Portrait de l'Evêque de Troyes », « Derniers rayons » de M. Prat.

Salle VIII. — « Maternité » de M. de Richemont, simple et émue ; « Portraits » de Mme Romani ; « Solitude » un paysage de Maillaud, « Une vestale endormie », figure dessinée et de style de M. Lefebvre : « Sous bois » de M. Massé ; « Les Oliviers » de M. Henri Rousseau ; « Intimité » de M. Surand.

Salle X. — « Le Pardon de Sainte-Anne » de M. Henri Guinier, est encore une œuvre que je souhaiterais voir, en une salle spéciale, réunie à d'aucunes dont le salon peut s'honorer hautement, et qui gagnerait encore à cet heureux contact.

Le choix serait facile à faire.

Aussi bien, la « Venise-triptique » de M. Wéry mériterait à son tour d'être distinguée et admirée

longuement. Je m'y suis arrêté et ne dissimulerai point mon contentement.

Elle est fort belle, d'une facture souple, blonde, d'une ampleur superbe. « Brume d'automne », de M. Rigolot, « Thermes de Julien », de M. A. Leroux. « Les bords du Thérain et Paris » de M. P. Vauthier, « La Richesse », plafond de M. Schommer, « Ma cour, Luzancy » de M. Massé, « La toilette du soir » de Hugard, « Gelée du matin, Londres », de M. Streeton, « Portrait » de M. Paul Laffitte ; « Portrait de Mme Antoinette G..., » de M. Etcheverry.

Salle XII. — M. Roybet s'est converti et ses sujets ne s'en portent pas plus mal, bien au contraire. Avouez, M. Roybet, que M. Antoine Lumière est mieux sans casque ni pourpoint et que vos fortes qualités de beau peintre subsistent sans que plus rien ne vienne défriser légèrement notre approbation.

« Le Jardin public la nuit, à Venise » de M. Amédée Rosier, est brodé avec la légèreté de touche d'un peintre très habile qui a bien vu et retenu. Cette Venise comptera parmi les autres ; mon Dieu ! que les peintres exploitent le Lido ; — comme une des plus charmeresses, sans rivaliser, comme puissance, et toute proportion gardée, avec celle de M. Wéry ; « Ramasseuses de filet » de M. Albert Pinto et « Gardeuse de Vaches » de M. Souza-Pinto ;

M. Paul Sébilleau expose un paysage « Matinée à la pointe de la Garoupe, Alpes-Maritimes » ; M. Henri Roger, « Le Souper du grand-père » ; M. Moloux, « La Causette du Soir » ; M. Bellanger-Adhémar, une excellente vue de « Dordrecht (Le pont de l'Ecluse) ».

Si j'avais classé dès le début le Salon par genres, j'aurais incontestablement donné parmi les portraits, une des premières places à ceux de M. Seymour-Thomas, « La Dame aux Perles et « Portrait de ma femme », d'un art distingué au possible, ainsi qu'à la « Revanche d'un modèle » et « A la Fontaine » de M. Elwen.

De M. Rigolot « Proche de l'oasis, Sud algérien », grand, coloré. Dire qu'on a tellement fondé d'espérances sur M. Quignon qui se moque du monde maintenant avec ses « Avoines au Soleil couchant, Le soir au désert » de M. H. Rousseau ; un bon tableau ; « Le Five o'clock » de Mlle Watkins, « Ramasseuses d'épaves » de M. Tadama, « La première fiancée du roi » de M. de Parèdes.

Salles XIV et XVI. — « La vache blessée » de M. Mosler.

Un tableau bien éclairé, dessiné, sérieux.

« Prélude d'amour » de M. Ridel, toujours gracieux dans son art.

De M. F. Lamy « Le Parterre d'eau, Versail-

les » large, libre, parfait et la « Terre » d'un sentiment qui se ressent d'une vague imitation de J. F. Millet.

« Au Luxembourg » de M. P. M. Dupuy, panneau très amusant, ensoleillé, vivant. Des enfants jouent auprès de leurs bonnes ; tout un public s'agite sous les arbres ombreux ; au loin, s'érige la silhouette du Palais du Luxembourg, du plein air traité par un peintre très sûr, très ferme, très personnel.

« Mélodie » de Mme Vallet-Bisson.

« Heureuse Solitude » de M. Van Hollebeke.

« Le vieux Venise » de Mlle Cléry.

« El Tango » de M. G. Bergès, enlevé avec maëstria. »

« Jour d'été » de M. Lionel-Walden ; de jeunes femmes se baignent au bord de la mer, par une matinée de soleil : C'est frais, lumineux, décoratif. « Plafond » de M. Martens.

M. Maillaud expose en outre du paysage que j'ai cité plus haut, une composition intitulée « Le maître sonneur sur les bords de la Creuse ». Le sentiment délicat de cet artiste l'a bien inspiré ; son motif est joli, bien pris : on subit soi-même le charme qui émane de cette scène toute de rêverie et de mélancolie, mais que n'a-t-il, M. Maillaud, donné un peu plus de caractère aux physionomies des paysans, qui, assis sur le

tertre, écoutent attentivement le maître sonneur et dont les types sont peut-être un peu quelconques.

Salles XVIII et XX. — « Méditation, Religieuse » de M. de Winter ; « La fin de chasse » de M. Paul Tavernier qui lui fait honneur ;

« Un bouddha » de M. Weeks, très à complimenter ; Mlle M. Smith expose une « Religieuse », qui, ma foi, a très bonne mine et dont son maître M. Henner ne peut que la louer.

« Dans le parc de Fontainebleau » de M. Turé, « Plage de Valence » de M. Sorolla y Bastida ; M. Tattegrain obtient un succès de curiosité. On s'arrête devant sa « Pêche au hareng ». Sous les feux de deux réflecteurs, la moisson frétille sur le pont, les harengs brillent, scintillent, cependant que les pêcheurs ne se lassent pas de jeter et de retirer leurs filets.

La scène est amusante, rien qu'amusante.

« Les Marines » de M. Petit-Jean, de M. M. Allan ; « Le soir », de M. Schmitt ; « Soir d'hiver », de M. Marchè ; « Le général en chef et son escorte » de M. Petit-Gérard ; « Deux amies » de M. Selmy.

« Visite de l'escadre italienne » de M. Ziem (Ce tableau commandé et acquis par le Ministère de la Marine).

Amusant et bien peint « Enlèvement » de

M. Thurner, dont le talent est plein d'aisance et de facilité décorative. « Les Marines » de M. Ravanne.

Salle XXII. — M. Zwiller expose « La Muse pleurant le poète ». Involontairement, devant la délicatesse de ce petit corps de femme délicieusement modelé, on songe à Henner, mais le charme n'en est pas moins réel et si M. Zwiller, ne retrouve pas en ce tableau la même originalité qu'on ne lui contestait pas alors, dans ses « Ateliers de tissage en Alsace », il prouve du moins qu'il sait beaucoup ; son « Portrait de Mlle XX. » l'atteste doublement.

« Il piccolo cerinaio » de M. Sabatté, est drôle, il est plus que drôle, il est bien, pas tant que le « Pouilleux » de Murillo et d'une plus mince exécution, mais M. Sabatté est un artiste et sa petite « Eglise » exposée dans une salle est tout à fait poétique. « Embarquement au couchant » de M. Ravanne ; « Les Jardins de l'Alcazar » de M. Réalier-Dumas ; En « Les Vendanges au Languedoc » M. Leenhardt, a déversé du Soleil à profusion, et de la vie. Ce tableau est très remarquable.

« Etang de Feldbach-Haute-Alsace » de M. Zuber, motif très grand, d'une belle maîtrise, moins peiné peut-être que « A la Lisière, Haute-Alsace ». Il est vrai que là M. Zuber s'est attaqué à

des arbres, à des feuillages et qu'il a apporté un soin exemplaire à les étudier, ce qu'on n'ose plus faire.

« Le Rival » de M. Wertheimer, « Soirée intime » de M. Rieder ; « Le repos, Plaisir d'été », de M. Thiérot.

L' « Idole » de M. Zo, et plus loin « Autour du Cirque », croustillante pochade, « L'arrivée du hareng » de M. Trigoulet ; « Portrait de M. Edmond Rostand, de M. Pascau. Pourquoi M. E. Rostand, bien que de l'Académie déjà, a-t-il affecté une allure aussi prétentieuse, c'est peut-être aussi la faute à M. Pascau, autrement le portrait paraît ressemblant. « Des fleurs » de M. E. Allouard.

Salles XXIV et XXVI. — « Ancienne carrière » de M. Jose Weiss, « Homard » de M. Rouby, « Le modèle » de M. Cabrera.

M. Adler expose avec « Paris l'été, Au pays de la mine ». Ce tableau nous représente les mineurs allant au travail. L'atmosphère est fuligineuse ; l'aube endeuillée et l'évocation, — une réalité, a quelque chose de douloureux et de pénible, — de ces ombres incertaines et flottantes qui sont des femmes et des hommes, allant quelquefois, souvent à la mort. Je ne sais pas si M. Adler a voulu y mettre tant de tyrannique oppression, mais il nous a suggéré toutes ces pensées et c'est

tout le principal mérite de l'artiste vis-à-vis du spectateur, d'identifier ce dernier à son œuvre et de l'émotionner.

« Chez les Chouans » de M. Victor Bourgeois. M. Joseph Bail expose « Les Dentellières ». Tout le monde sait que M. Bail est un maître et que ce nouveau tableau ne pouvait être que parfait, « Le Pilon » de M. Besson.

« L'ébrancheur » de M. E. Adam, « Les Genêts ; Effet d'orage » de M. J. A. Boucher, un des plus caractéristiques paysages du Salon ; « Aux Champs » de M. Bourgonnier qui voit un peu bleu ; « Souvenir de Dordrecht » de M. Rémond ; impression très émue, très vraie, très nature, d'aube, déjà louée chez G. Petit.

Dans la Rotonde, salle 24, au centre, trône le « Surtout lumineux en argent massif » de M. René Rozet,sculpteur (Christofle, orfèvre).

Salle XXVIII. — Cette salle est consacrée aux deux immenses panneaux décoratifs de M. E. Detaille, destinés à l'Hôtel de Ville de Paris ; « Les Enrôlements volontaires, sur le terre-plein du Pont-Neuf en septembre 1792 » et la « Réception par la municipalité de Paris à la Barrière de la Villette, des troupes revenant de Pologne, après la campagne de 1806-1807.

Sans parti pris, cette œuvre colossale est d'un maître. Il ne s'agit plus ici d'émettre des secrètes

préférences, il faut admirer le labeur de science et de beauté grandiose qu'a déployé cet artiste. Si le premier panneau est gai, ensoleillé, attrayant, le second a plus de caractère, de solennité, d'ampleur, il est plus scénique, plus dramatique, plus corsé, tout le coin des spectateurs est bien amusant à étudier. Les artistes français ont un clou, cette année, un vrai.

Salle XXX. — « Famille inquiète, intérieur hollandais », de M. Fernand Bellan, compte parmi les œuvres les plus étudiées, les plus entières et fortes du Salon, également. Le métier est puissant, et la tonalité générale très chaude et souple. Le motif est composé, soigné, les figures sont attentives. C'est une œuvre. M. Bellan remporte un succès cette année.

M. Brispot amusera le public avec « Les Comices ; « Dans le passé » de M. Alizard. Il convient de louer « les Corbeaux » de M. Jules Breton et « Printemps » de M. Bloch « Le drapeau de Mars-la-Tour (16 août 1870), « Le Portrait de M. L. C. » de M. Bonnat, admiré au Cercle Volney et celui de Mme la Marquise de B.

« Un soir » de Mlle Camille Berlin ; « Les Paysages » de M. Jacques Marie.

Salles XXXVI et XXXVIII. — « La Venise », coquette de M. M. Bompard. « Un bon paysage, « l'Approche de l'orage » de M. Cabié ; « Les Oréa-

des » de M. Bouguereau. Bien des personnes ne se doutent pas de la science déployée par cet artiste, un maître. Et que de talent dépensé sans que M. Bouguereau parvienne à nous émouvoir ; des portraits expressifs de M. Paul Chabas. Un maître pot de « Roses trémières » de M. Kreyder ; « Les remparts de la ville close » de Mme Nanny-Adam.

« Le Vallon et Paysage » de M. P. Buffet ; des portraits très larges, très simples de M. Caro-Delvaille « La belle fille, et la Dame à l'hortensia » dans une salle suivante. « Une lutte au cœur » de M. Hubbell, « Portrait » de M. Chartran, « Sous les pins » de M. Dainville, « Les Lys » de M. Hithcock.

Salle XXXIX. — M. Barillot expose deux tableaux d'animaux dignes de lui, « Marais de Saint-Waast-la-Hougue » et « Le moulin de Sey ». Après la pluie, Lac Chaumex (Valais Suisse) de M. Balouzet : très beau paysage d'impression. « Portraits » de M. Benjamin-Constant ; « Chercheuse d'amorces, et « Menues réparations » de M. Beyle. « La corbeille de fleurs » de M. Chaplain, les « Prunes » de M. Bergeret, les « paysages » de M. Georges Binet.

Salles XXXVII et XXXV. — M. Gaston Roullet a envoyé deux vues de Venise ; quand je vous ai dit qu'on va à Venise maintenant

comme on allait autrefois à Verrière ou à Cernay ! Donc cet artiste en a rapporté deux tableaux très sincères du Port de Venise, et Petit port de pêcheurs.

« Portrait de Mme Affre » de Mlle J. Favier, « Renan à l'acropole d'Athènes » de M. A. Brouillet, « Panneaux décoratifs destinés à la gare de Lyon-Perrache » de M. Maurice Chabas.

« Sangliers sortant du bois » de M. Rôtig, qui sait traiter admirablement les cerfs, également et avec beaucoup d'art.

« Dans la mort... Sébastopol » de M. Dawant ; « Une Kermesse » de M. Hannicotte. « Egypte et Les Chouans » de M. Clairin louangés antérieurement à l'exposition particulière de cet artiste chez Georges Petit, rue Godot-de-Mauroi ; « Entrée du port des voiliers », de M. Dabadie ; « Souvenir du Bugey » de feu Paul Flandrin ; « Nuit claire sur Paris » de M. Cagniart ; « La Soupe » et « Le Poulet », de M. Chrétien, qui a voulu prouver qu'il savait aussi bien peindre les gens que ses natures mortes, où il excelle.

« Après l'arrivée des bateaux » de M. Allan.

Salles XXXIII et XXXI. — « Le Petit frère » de M. Dufner ; « Dans l'escalier » de M. Franck Bail, lequel a son tempérament et une maîtrise bien personnelle ; « Causerie, Venise » de

Mlle Godeby ; « La Horde » de M. Guillounet, « Maternité », de M. Delobbe, « Retour inespéré » de M. Bréauté, « Heureuses mères » de M. Cosson, une excellente toile ; « La dispersion des peuples de M. Lefort ; « Eylau » de M. Flameng.

« La Charge » de M. Devambez qui séduira les masses et « Trente ans ou la vie d'un joueur (théâtre Montmartre) ; « Un bain après la lessive » de M. Buland, où il est dommage que le buste soit indubitablement trop grand pour le reste du corps, mais la scène est amusante bien que d'éclairage un peu brutal. « A la mer » de Demarest.

Salles XXIX et XXVII. — Les « Pigeons de l'Infante » de M. Moreau-Néret ; « Soir d'octobre » de M. Jamar, « Environs de Fromental » de M. Calvé ; « Petite Mère » de M. Bilbao ; « Chez grand'mère » de M. Hubbell ; Les « Vendangeurs » de M. Déchenaud.

Salles XXV et XXIII. — « Passage d'un gué, près de Biskra », de M. Lazerges ; « Pastorale » de M. Duffaud ; « Port de la Joliette » de M. Eysséric ; « Les Paysages » de M. A. Bouché ; « Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois », de M. Selony ; « La plaine au pays de Caux », de M. Diéterle ; « Au coin du feu » de Mlle Chauchet ; « Algésiras » de M. Fouqueray.

Mlle Delasalle expose « Le Couvreur », l'homme est debout sur le toit, baigné dans la clarté

blonde du ciel, se profile en vigueur ; ce motif est original, j'en conviens, mais peut-être, Mlle Delasalle, que j'admire beaucoup, perche-t-elle cette année son point de vue un peu haut, et, avait-elle si réellement besoin de quitter cette bonne terre chantée par Richepin. Elle nous offre en plus, un beau portrait de M. Benjamin-Constant.

M. Gagliardini fait pétiller de soleil son « Cœur de petite ville, Provence » et « Ruelle du vieux village provençal. » « Portrait de Maman » de M. Lavrut ; « Les Paysages » de M. Guillemet, brossés avec l'habileté qui caractérise ce maître paysagiste ; de M. Lauth, de bons portraits de dames, dont l'un déjà admiré chez Georges Petit, si j'ai bon souvenir ; « Dans la vallée de l'Adige » de M. Hartwich. « Circulez » de M. Darien ; « Bords du Loing » de M. L. Flahaut ; et surtout les « Falaises de Puys près Dieppe » que j'admire entièrement ; de M. Duvocelle « Portrait du Statuaire Icard » une splendide sépia, d'un sentiment douloureux et profond ; « L'Aumône en Bretagne, et Départ pour le marché » de M. Deyrolle ; « Un soir au bord de l'Eure, et Etang en Bretagne » du maître paysagiste Gosselin.

Salles XXI et XIX et XVII. — « La Era » de M. Checa, portrait ; les « Fleurs » de M. Jeannin ; un séduisant portrait bien peint, très simple, vivant, de M. Jean de la Hougue ; « A midi chez

les Paysans » de M. Désiré Lucas. Incontestablement, ce tableau est une œuvre sérieuse et travaillée, je finirai par trouver qu'il y a excès et que M. Désiré Lucas a tort de persévérer dans cette voie où il doit beaucoup à l'artifice de forcer, avec une maîtrise consommée, l'attention publique.

« Soir d'automne » de M. Graf ; « A l'Imprimerie Nationale » de M. Gueldry ; « Dernier matin de Marie-Antoinette » et « Vieille bretonne » de M. Baader. « Départ des dundee » de M. Duvent ; « Les Chiens » de M. Hermann-Léon ; des chiens superbes ; deux portraits de M. Henner, si imité, et deux autres distingués de M. Humbert, qui ne saurait faire autrement.

Salles XV XIV. — Ah ! mon éblouissement, tout d'abord, en entrant dans la salle ! J'ai cru en « la Cléopâtre à Tarse » de M. Lalire ou La Lyre, reconnaître une œuvre de M. Rochegrosse, lequel maître se serait bien gardé, je n'ai pas eu de peine à m'en convaincre, de signer cette composition théâtrale et très médiocre, malgré ses qualités.

Mais mon étonnement a grandi devant la « Plage de Carteret à l'heure du bain » qui n'est pas digne évidemment même de M. Lalire, je parle des fonds, du paysage et des figures de mode éparpillées sur les roches. Alors, pourquoi

ce groupe de la mère, emportant l'enfant qui mange à son pain, au premier plan, suivi du gamin à la mèche, mérite-t-il l'éloge ? Mystère ! « Printemps et Repos » de M. Kowalsky.

Salles XIII et XI. — M. Hoffbauer expose une « Révolte des Flamands ». Par un temps de neige, les Flamands se sont révoltés ; le village est en rumeur ; les archers emmènent les principaux meneurs, dont les types sont remarquablement étudiés. Cette œuvre est belle et convaincue. Un « Vincent de Paul » de M. Guétin et « Portrait » du même artiste. Les « paysages » de M. Dufour, ceux de MM. Boudot et Hareux, les « Portraits » savoureux, de M. Hébert ; « La leçon de Chant » de M. Geoffroy et « Intérieur ». Les « Moutons » de M. Calvès ; « Le repos de la caravane » de M. L. Cabanes ; « Portrait du jeune André » de M. Edouard Cabane ; « Les Chiens » de M. Gélibert ; « Les Paysages » de M. Harpignies un peu semblables, mais de style, toujours.

Salles IX et VIII. — Une « Sainte Famille » de M. Innocenti ; « L'Enfance » de M. Mostyn ; « La Convalescence » de M. Cayron ; « La leçon interrompue », de Mme Fould ; « l'Ecole Buissonnière » de M. Laurent-Gsell, « Automne » de Mlle Dufau, « Le matin, Corrèze » de M. Didier-Pouget, un paysage que nous commençons à connaître. « Souvenir » de M. Parlade.

Salles V et III. — M. Chocarne-Moreau expose « Un pain bénit compromis ». Un petit pâtissier s'est arrêté au pied du porche d'une église et a déposé ses brioches. Un enfant de chœur s'en empare, c'est très divertissant en vérité et M. Chocarne sait où il frappe et combien ces facéties portent sur la foule ; son autre tableau : « Aide-toi le ciel t'aidera » s'inspire du même sentiment aussi puéril dans un autre genre. Cet artiste a de l'habileté et il y a longtemps qu'il nous a habitué à restreindre nos éloges à la portée de son art mièvre et de vignette.

« Midi » de M. Jules Grun. Un bon tableau « A la mer » (tryptique) de M. Demarest. « Une bonne pipe » de Mme Jeanne Mahudez, est une étude consciencieuse et vivante de fumeur savourant avec délices les arômes grisants du tabac fin.

*
* *

## Sculpture.

La nomenclature des salles de peinture nous a entraîné un peu loin, aussi passerons-nous rapidement en revue les autres sections et celle-ci.

M. Gérôme, à qui son tableau de gladiateurs ne

suffit pas, expose un gigantesque « Aigle expirant » personnifiant l'épopée impériale.

C'est le clou de la sculpture. Il s'élève au centre du hall sur un formidable rocher. L'Aigle a les ailes brisées, le drapeau d'Austerlitz gît à ses pieds, et il le tient dans ses serres. Blessé, son regard est altier et il survit encore. Ne vous y trompez pas, il est mort ?...

M. Gérôme envoie aussi une « Joueuse de boules » placée à l'entrée des salles. Elle joue admirablement l'illusion de la chair et nul doute, qu'on ne s'empresse autour.

Ce qui prouve que M. Gérôme est en pleine activité encore de force et d'un talent qui allie le plaisant et le sévère, admirablement.

« L'Apôtre de M. Larche où on pressent l'imitation du merveilleux Saint-Jean-Baptiste, de Rodin, du musée du Luxembourg ; Rodin, ce maître immense, fait d'ailleurs de nombreux adeptes. Voici M. Gustave Michel, qui ne peut s'en défendre, en exposant « La forme se dégageant de la matière » une forme un peu lourde, mais quel beau corps de femme, mazette !

De M. Carli, « le Christ et Ste Vèronique » et la « Lutte de Jacob avec l'Ange » groupes ayant du mouvement, de la piètè.

M. Mercié « Monument à Gounod ; « Rosa Bonheur » de M. G. V. Leroux.

Le « Père Didon » de M. Puech.

De M. Le Courtier « Chienne danoise allaitant ses petits », « Face à l'ennemi », « Lion », un « Victor Hugo » de M. Just Becquet, de belle allure.

« Le Monument de Pasteur » de M. Carlès, en bronze.

Celui-ci élevé à Pasteur également de M. Paul Richer; MM. Peynot, Frémiet, Fulconis, Marcel Lambert, Anciaux « l'Age de Pierre », Tournoux, Picaud, le buste de Rosa Bonheur, par M. Peyrol, bien fin de traits et d'expression. Une statue de Daumier; E. Mérite, Waldamm, Raymond Sudre, A. Bloch, Vital-Cornu, H. Lemaire, Bareau, Barrias, Bartholdi, Carillon, H. Lefebvre, Mlle Laurent.

Les bustes sont légion, il nous est impossible de les citer ici.

*
* *

Dans la gravure, nous avons relevé les belles eaux-fortes de M. Patricot « Portrait de M. Georges Perrot, membre de l'Institut » et « Les deux sœurs » d'après Hoppner.

Une excellente gravure sur bois, « Portrait d'Eugène Delacroix » fac-simile d'un dessin de Saint-Marcel (appartient à M. L. Bonnat), ou, à

mieux dire, fac-simile du Portrait de Saint-Marcel, fait par lui-même, de Mme Fanny Prunaire; deux lithographies de M. Désiré-Lucas; la « Famille » d'après Rembrandt, de M. Fouquet Darval; « Les Bœufs, se rendant au labour », d'après Troyon, de M. Hannicotte; une pointe sèche « Souvenir du cap Martin, d'après Harpignies » de M. Lopisgich, etc., etc.

## TROIS MAITRES

### H. Fantin-Latour

Mars 1902

Dans l'atmosphère calme de cette rue des Beaux-Arts, à deux pas de l'Ecole, au fond d'une cour tranquille, — l'atelier du Maître, véritable sanctuaire de travail, — contraste, par sa simplicité enviable, avec le vain luxe de tant d'autres.

Les murs de la vaste pièce sont tapissés de copies, d'études, d'esquisses, de rares tableaux. Épars un peu partout, sur des chaises, des cartons pleins de dessins, de lithographies.

Dans un angle de l'atelier, un superbe moulage de la Vénus de Milo, irradie, de sa blancheur marmoréenne, les douceurs de la pénombre, et incarne, en soi, cette sensation de Beauté, vers

qui ont convergé, sans cesse, les aspirations de l'artiste.

Quelques minutes de recueillement, de contemplation raisonnée et pieuse, autorisent néanmoins l'esprit à renouer l'enchaînement du passé au présent, à préciser la genèse de ce génial labeur, résorbant, à ses débuts, tant de témoignages d'une immarcescible admiration pour les Maîtres anciens.

Presque jamais, le Maître demeure inactif. Le voici, dans l'intimité, tel que la Prospérité aurait intérêt, plus tard, à le retrouver : assis, en train de peindre, sa large palette à la main, surchargée de couleurs posées avec soin et selon une gamme chromatique de tons frais et riches ; le front ceint d'une visière, sous laquelle, perce le regard aigu et mobile de ses yeux bleus et clairs d'intelligence...

Et involontairement, on se remémore, à le regarder, le portrait de Chardin, par lui-même, du Louvre. Chardin, qu'étudia Fantin-Latour, comme il s'éprit également de Corrège, de Titien !...

A propos de ce dernier maître, il dit : « Je ne comprends le paysage que comme un accessoire aux figures... ainsi les paysages de Titien... »

Semblable à Cals, Fantin a prodigieusement peint, et il eut pourtant le temps de fournir une

production étonnante de dessins, pastels et lithographies ; des merveilles.

— « Mon rêve, ajoute-t-il volontiers, eût été de pouvoir peindre toujours, sans autre préoccupation, pour le simple bonheur de peindre !... »

Si la figure l'attira de préférence, la Fleur peut se réclamer d'une belle part de ses tendresses et c'est pourquoi, nécessairement, il aima et exalta la Femme ! cette fleur vivante !...

Les Fleurs ! de Fantin !...

Des fleurs, encore, « la Lecture » et aussi « l'Eve », « la Nuit », tout un choix de précieuses, à glaner dans le champ fleuri de son œuvre immortel et souverain.

## A. Rodin

Ses ateliers, rue de l'Université, au dépôt des marbres, côte à côte avec celui de Louis Béroud, le peintre... Demain, Rodin sera chez lui, à Meudon. D'accueil fin, aimable, souriant, le Maître se prodigue auprès de ses visiteurs nombreux, des admirateurs, des étrangers curieux, enthousiastes ; devant Hugo, la Porte de l'Enfer, le Baiser, le Nuage !...

Des hommes jeunes, élèves du Maître, des pra-

ticiens sont occupés. Ils ne chôment pas, sinon le Dimanche, où, pareil à Dieu, le maître commande enfin le repos.

De Rodin, dont le génie créateur enfanta déjà toute une humanité, j'ai retenu cette exquise boutade, à son dernier retour d'Italie.

On parlait de Carrière et de son départ à Pau.

«... Carrière est en veine de travail en ce moment, et fort d'un bel enthousiasme ».

Et le maître paraissait presque envier le sort de Carrière.

Ah ! l'éloquente ingénuité de ces doux titans de l'Art. Et de quel exemple !...

.·.

## Eugène Carrière

Dans l'hôtel de la Villa des Arts, le timbre argenté des voix enfantines jette une note de riante gaieté filiale qui s'essore jusqu'à l'atelier immense où elle fuse et s'éteint en un léger susurrement respectueux et attendri.

Et c'est encore, accrochés aux murs, des portraits d'enfants souriants, de femmes, de mères aux gestes enveloppants et rythmiques des mains caressantes.

Devant la glace d'une haute psyché, jaillit en soi le reflet d'une soudaine émotion en face de l'évocation de Réalité biblique qui le dispute au Rêve, — dans ces admirables conceptions d'une humanité ancestrale, — où les personnages ont la noble grandeur des figures de Poussin.

Et c'est aussi bien mieux pour le mystère du Temple que pour une banale salle de mariage (celle de la Mairie de Neuilly) que semblent convenir ces pages de félicité suprême, parmi lesquelles le souffle puissant du Maître a semé un parfum d'héroïsme vibrant, où la dialectique du statuaire s'unit à la puissante maîtrise consommée du Peintre.

Cependant que Carrière détourne l'attention égoïste, oh ! combien, et la ramène, avec cette bienveillante insistance qui est le secret de son cœur, vers de moindres maquettes d'animaux que l'aptitude particulière de son fils, si jeune encore, a néanmoins ébauchées avec esprit.

« Regardez, dit le Maître, en montrant particulièrement un attelage de bœufs attelés à une charrue, comme l'équilibre et la répartition des forces de chacun de ces animaux, sont justement observés... » Et l'on approuve. En effet à l'enseignement d'un pareil artiste, nul cerveau ne pourrait concevoir des banalités. Et d'atavisme, le fils se réclame comme d'un blason de race. De Car-

rière, Jean Dolent a exprimé avec l'autorité de sa plume : « Carrière compose du premier au dernier coup de pinceau, cherche des accords dans la nature ». — Bon sang, donc, ne peut mentir.

---

# INDEX ALPHABÉTIQUE


A

Adam, 205.
Adler, 74, 158, 196, 204.
Agache, 187.
Allan, 208.
Allouard, 83.
Aman-Jean, 33, 46, 125, 187.
Anquetin, 27.
Aubé, 192.
Aublet, 25.

B

Baffier, 49.
Bail (F.), 66, 205.
Bail (J.), 67, 208.
Balouzet, 207.
Barrias, 215.
Barillot, 207.
Bartholdi, 86, 215.
Bartholomé, 49, 192.
Baud (M.), 47.
Becquet (J.), 215.
Béjot (E.), 47, 191.
Benjamin-Constant, 84, 207.
Benoît-Lévy (J.), 159.
Béraud (J.), 27.
Bergeret, 27.
Bergès, 63, 201.
Béronneau (M.), 42, 182.
Béroud, 56, 194.
Besnard, 39, 179.
Besnus (A.), 5.
Berton, 38.
Beyle, 207.
Bigot, 192.
Blanche (J.), 24, 179.
Bloch (A.), 215.
Bompard, 206.
Bonnard, 32.
Bonnat, 55, 161, 206.
Bouché (A.), 209.
Bouchor (F.), 147.
Bouguereau, 74, 207.
Boulard, 33, 182.
Boutet de Monvel, 192.
Bracquemond, 47, 192.
Bracquemond (P.), 148, 190.
Brangwyn, 37.
Broutelles (R. de), 162, 192.
Buffet, 207.
Buland, 209.
Burnand, 181.

C

Calvé, 209.
Carlès, 215.

Carli, 214.
Caro-Delvaille, 70.
Carolus-Duran, 41, 166, 185, 186.
Carrière (Eugène), 26, 47, 130, 190, 220 à 222.
Cazin, 22.
Cesbron (C.), 69.
Chabas (P.), 146, 207.
Champeaux (O. de), 129.
Charpentier (A.), 192.
Chartran, 78, 207.
Chahine, 191.
Checa, 210.
Chéret, 47, 192.
Clairin, 208.
Cottet (C.), 35, 124, 164,179, 181.
Courtois (G.). 32, 189.

D

Dagnan-Bouveret, 34, 161.
Dambeza, 159.
Dampt, 49, 192,
Damoye, 28, 185.
Dauchez, 182.
Dawant, 208.
Delaherche, 192.
Delasalle (Mlle), 78, 146,209.
Delâtre, 191.
Delvové-Carrière (L.), 59, 155, 186.
Detaille (E.), 76, 205.
Desbois, 192.
Desvallières, 22.
Devambez, 63, 209.
Devillez, 192.
Didier-Pouget, 196, 202.
Dinet, 34, 180.
Dolent (Jean), 222.
Dubourg (Mme Fantin-Latour), 83, 197.
Dubufe, 46.
Duffaud (J.), 62.
Duhem, 125, 188.
Dumont, 186.
Dupuy (M.), 201.
Duvent (H.), 60.

E

Eliot, 136.
Espagnat (G. d'), 133.

F

Fantin-Latour, 97, 140 à 144, 217 à 219.
Ferrié (G.), 58, 161.
Fix-Masseau, 192.
Flahaut, 210.
Flameng, 210.
Frappa (J.), 190.
Frémiet, 215.
Friant, 43, 190.

G

Gagliardini, 82, 210.
Gandara (A. de La), 24, 188.
Geoffroy, 212.
Gérôme, 79, 181, 213.
Gervex, 186.
Giran (E.), 187.
Gosselin, 210.
Griveau, 189.
Groux (H. de), 116 à 120.
Guignet, 41, 154, 190.
Guignard, 42.
Guinier (G.), 165, 198.

H

Harpignies, 80, 212, 216.
Hébert, 78, 145, 212.
Henner, 71, 203, 211.
Hermann-Léon, 211.
Hoffbauer, 212.
Humbert, 78, 211.

I

Injalbert, 50.
Iwill, 29.

J

Jamet (H.), 159.
Jeanniot, 191.
Jourdain (F.), 47, 157.

K

Kreyder, 83.

L

Lagarde, 183.
Lamy, 201.
La Touche, 37, 180.
Laurens (A.), 82.
Laurens (J-P.), 194, 197.
Lauth, 147.
Léandre, 135.
Lefebvre, 78, 161, 198.
Legrand (L.), 147.
Lepère, 191.
Lhermitte, 39, 189.
Le Riche, 25, 191.
Lerolle, 183.
Leroux (Mme L.), 197.
Lucas (D.), 201.
Luigi-Loir, 197.

M

Maignan (A.), 197.
Maillaud (F.), 66, 164, 201.
Maillard (D.), 198.
Mangeant, 191, 192.
Martin (H.), 60, 125, 197.
Maufra (M.), 12 à 16, 43, 129.
Maxence (E.), 198.
Ménard (R.), 28, 125, 147.
Mercié, 86, 214.
Meslé, 183.
Meunier (C.), 50, 192.
Milcendeau, 134, 190.
Monet (C.), 12.
Montenard, 41, 190.
Moreau-Néret, 209.
Morot (A.), 161, 197.
Mosler, 200.

N

Nieuerhausern - Rodo, 50, 178.
Noirot, 82, 198.

O

Osbert, 46, 184.

P

Palandre, 7.
Paillard, 191.
Patricot, 215.
Petit-Jean, 202.
Peynot, 215.
Peyrol, 215.
Pissaro, 12.
Pointélin, 79, 197.
Prinet (R.), 39, 125, 190.
Prouvé (V.), 149, 187.
Prunier (G.), 29, 156. 183.
Prunaire (A.), 89, 216.
Puech, 87, 215.

R

Raffaëlli, 33, 186.
Ravanne, 203.
Rémond, 163.
Renoir, 93.
Renouard, 191.
Richemont (de), 67.
Richon-Brunet, 35.
Ridel. 200.
Rigolot, 199, 200.
Rivière, 191.
Rixens, 186.
Robert-Fleury, 198.

Roche, 191.
Rochegrosse, 211.
Rodin, 112, 135, 178, 192, 214, 219 à 220.
Roll, 187, 192.
Rolshoven, 25.
Roullet (G.), 207.
Roybet, 84, 199.

S

Sabatté, 65, 203.
Saglio, 182.
Saïn (P.), 71.
Saïn (E.), 184.
Saint-Marceaux, 48, 192.
Scevola (G. de), 189.
Scharvf, 38.
Sérusier, 32.
Signac, 133.
Simon (L.), 30, 122, 181.
Sinet (H.), 134.
Sorolla y Bastida, 68, 202.
Stevens (L.), 191.
Surand, 56.
Synave, 196.

T

Tardieu (V.), 195.
Tattegrain, 89, 202.
Tavernier, 202.
Thaulow, 94.
Thurner, 203.
Tissot (J.), 45.
Tournès, 38.
Trachsel, 51,
Troncy, 64, 197.

U

Ulmann, 33.

V

Valotton, 133.
Veber (J.), 186.
Vibert (E.), 166.
Vollard, 32.
Vuillard, 133.

W

Waltner, 47, 191.
Weerts, 25.
Wéry, 36, 198.
Whistler, 144, 190.

Z

Ziem, 202,
Zo 82, 204.
Zuber, 202.
Zuloaga, 23.
Zwiller, 61, 203.

# TABLE DES MATIÈRES

1. — E. Saint-Marcel. 5
2. — Maxime Maufra. 12
3. — Les Salons de 1901 (Société Nationale des Beaux-Arts). (Société des Artistes Français.) 17
4. — L'Exposition de l'Enfance (Petit-Palais). 90
5. — A. F. Cals. 96
6. — Exposition Daumier. 102
7. — Rosa Bonheur. 105
8. — La Statuaire dans nos jardins. 110
9. — Henry de Groux. 116
10. — Petits Salons. 121
11. — L'Amour de la Nature. 167
12. — Les Salons de 1902. (Société Nationale des Beaux-Arts), (Société des Artistes Français.) 178
13. — Trois Maîtres. (H. Fantin-Latour, Rodin, Eugène Carrière. 217

---

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne.

91 B4923

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01498 2983

Mayenne, imprimerie Ch. Colin